

m 698

L'AMOUR

DU

CŒUR DE JÉSUS

OU

LE VÉRITABLE TRÉSOR DE L'ÂME

INSPIRÉ PAR DES EXEMPLES

A LA JEUNESSE

ET AUX FAMILLES CHRÉTIENNES



QUÉBEC

IMPRIMERIE LÉGER BROUSSEAU,

9, RUE BUADE, 9

1882

Reimprimatur

† E. A. ARCHIPUS QUEBECEN.

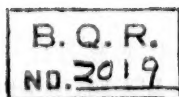
22a Aprilis A. D. 1883.

BX

2157

A4

1883.



[S]

ANTOINE LANGLOIS, EDITEUR.

PREFACE

La dévotion au sacré Cœur de Jésus, bien qu'elle ait fait de grands progrès depuis bientôt deux siècles, n'est pourtant pas encore assez universellement répandue. Jusqu'ici elle semble n'avoir été que le privilège exclusif de quelques âmes d'élite, cependant Notre-Seigneur a voulu en faire un remède universel.

Les livres qui traitent de la dévotion au sacré Cœur de Jésus sont nombreux, tous se recommandent à la piété des fidèles ; cependant la plupart de ces ouvrages ne sembleraient-ils pas, par le mysticisme qui y domine, s'adresser exclusivement aux âmes intérieures ?

Il convenait effectivement que ces âmes fussent les premières initiées aux richesses de ce trésor ; mais ce trésor est à la portée de tous les hommes ; tous, sans distinction, sont invités à venir y puiser.

Pendant la Cène sacrée, le disciple bien-aimé reposait seul sur le Cœur du Sauveur, et qui ne l'eût envié ? mais le fer de la lance homicide a ouvert à tous l'accès de ce Cœur divin.

Populariser cette dévotion, la faire généralement comprendre, aimer, pratiquer, tel est le but de ce petit livre ; le langage des faits, toujours le plus persuasif, est celui que nous avons le plus fréquemment employé : *Goûtez, semblent-ils vous dire, et voyez combien le Seigneur est doux !*

Heureux, mille fois heureux, si nous pouvons parvenir à gagner quelques âmes au divin Cœur d'où sont sorties ces touchantes paroles :

*Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai*¹.

(1) Saint Mathieu, xi. 28.

L'AMOUR DU CŒUR DE JÉSUS

OU

LE VÉRITABLE TRÉSOR DE L'ÂME

— o —

I

Le Cœur de Jésus

ANTIQUITÉ DE LA DÉVOTION AU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS

Ainsi que la dévotion au saint Sacrement de l'autel, la dévotion au sacré Cœur de Jésus, qui se confond en quelque sorte avec elle, est aussi ancienne que l'Eglise ; elle prit naissance sur le Calvaire, au moment où le fer de la lance perça ce divin Cœur, et ouvrit à tous les hommes, dans cette plaie profonde, un asile sûr et inviolable. Aussi les saints de tous les siècles ont vénéré et aimé le sacré Cœur de Jésus ; et saint Bernard est le fidèle écho des traditions chrétiennes, quand il s'écrie : " Oh ! qu'il est bon, qu'il est agréable d'habiter dans ce Cœur ! Qui n'aimerait pas ce Cœur si profondément blessé ? Qui ne rendrait pas amour pour amour à ce Cœur si aimant ? " Cette dévotion des serviteurs de Dieu envers le Cœur de Jésus, n'a jamais cessé dans la sainte Eglise ; cependant, il faut le dire, il était réservé au dix-septième siècle de voir le Cœur de Jésus honoré d'un culte particulier, inspiré par le Sauveur lui-même,

approuvé par la sainte Eglise et adopté par toutes les âmes fidèles. Cette faveur avait été prédite longtemps à l'avance par le disciple bien-aimé à une épouse fidèle du Cœur de Jésus. Voici ce que nous lisons dans la Vie de sainte Gertrude : Un jour, saint Jean l'Evangeliste lui étant apparu, la sainte lui demanda comment il se faisait que lui, dont la tête s'était reposée sur le sein de Jésus pendant la dernière Cène, n'eût rien écrit pour notre instruction sur les battements du Cœur de son divin Maître. Le Saint lui répondit par ces paroles dignes de réflexion : " J'étais chargé d'annoncer à l'Eglise naissante la doctrine du Verbe incréé de Dieu le Père ; mais quant à la douceur des émotions de ce Cœur sacré, Dieu s'est réservé de les faire connaître dans les derniers temps, quand le monde commencera à tomber dans la décrépitude, afin de ranimer la flamme de la charité qui se sera alors refroidie. " Il faudrait graver en lettres d'or ce passage pour le faire lire à tous les fidèles dévots au sacré Cœur de Jésus. Saint Jean parle incontestablement de nos temps, où il est si nécessaire de ranimer la flamme de la charité, qui s'est, hélas ! si refroidie.

Le culte du sacré Cœur de Jésus a été en effet le bouclier de la foi, l'aliment de la piété, au milieu des erreurs et des désordres de ce siècle. C'est devant les autels du sacré Cœur que toutes les âmes ferventes n'ont cessé de demander grâce et d'offrir leurs actes d'expiation et de réparation, durant ces jours lamentables qui devaient naturellement entraîner la ruine absolue de notre patrie. Au milieu de tant de sinistres appréhensions, on est heureux de trouver dans les progrès de cette dévotion l'index rassurant d'une Providence qui veut encore nous protéger et nous sauver.

CE QUE L'ON ENTEND PAR LA DÉVOTION AU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS.

La dévotion au sacré Cœur de Jésus ne consiste pas seulement à aimer et à honorer d'un culte particulier ce Cœur de chair, semblable au nôtre, qui fait une partie du corps adorable de Jésus-Christ : l'objet et le motif principal de cette dévotion, c'est cet amour immense du

Fils de Dieu, qui l'a porté à souffrir la mort pour nous et à se donner tout à nous dans le très saint Sacrement de l'autel ; amour si grand, que, malgré toutes les ingratitude, les mépris, les injures et les outrages qu'il devait recevoir en cet état de victime, et qui lui étaient tous parfaitement connus, il s'y est exposé et il s'y expose tous les jours pour l'amour de nous.

La fin qu'on doit se proposer dans cette dévotion, c'est donc :

1^o De reconnaître et d'honorer, autant qu'il est possible, par de fréquentes adorations, par un juste retour d'amour et par toutes sortes d'hommages, les dispositions ineffables de ce divin Cœur et l'amour infini que Jésus-Christ nous témoigne dans l'adorable Eucharistie.

2^o De réparer, par tous les moyens possibles, les indignités, la monstrueuse ingratitude et tous les outrages que lui font les hommes dans ce Sacrement d'amour, où il est si peu connu et si souvent profané par ses propres enfants.

Dans nos dévotions, il nous faut quelque objet sensible qui, en frappant nos sens, élève notre âme ; et le cœur a toujours été le symbole de l'amour. Or, quoi de plus sensible, de plus capable de nous toucher, de nous attendrir, que le Cœur de Jésus, dont tous les mouvements, toutes les palpitations, tous les sentiments ont été pour notre salut ; qui a été percé par nos crimes, et qui est toujours ouvert pour nous consoler et nous pardonner ?

Se dévouer au sacré Cœur de Jésus, c'est donc se consacrer à l'amour divin, désirer d'en être embrasé et faire tous ses efforts pour l'acquérir. Quoi de plus digne pour la jeunesse chrétienne ?

Voulez-vous donc avoir une vraie et solide dévotion au sacré Cœur de Jésus, rendez-lui amour pour amour, remerciez-le de ses bienfaits, réparez, autant qu'il est en vous, les outrages qu'il ne cesse de recevoir, surtout dans le Sacrement de nos autels, et enfin, suivant le conseil de saint Paul, *revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ* ¹. Ayez en vous les sentiments qui ont animé son divin Cœur, et efforcez-vous de marcher sur ses traces autant que votre faiblesse pourra le permettre.

1 Rom. XIII, 14.

L'INSTRUMENT DU CŒUR DE JÉSUS.

Dieu, dit l'apôtre saint Paul, choisit ordinairement ce qu'il y a de plus humble pour confondre ce qui est fort. Ces paroles se sont fréquemment vérifiées, notamment lors de l'institution de la fête du saint Sacrement par les soins d'une obscure religieuse, devenue illustre depuis sous le nom de la bienheureuse Julienne du Mont-Cornillon, près de Liège.

Nous voyons le Seigneur suivre une voie analogue en révélant les richesses de son sacré Cœur à une autre vierge humble et timide, dont nous allons retracer brièvement l'histoire : à cette histoire ¹ se trouve mêlée celle de l'institution dont elle fut l'organe choisi par la divine Providence :

“ Le 22 juillet 1647, jour de la fête de sainte Madeleine, naquit à Lauthecourt, au diocèse d'Autun, l'âme privilégiée qui devait révéler au monde les secrets d'amour renfermés dans le Cœur de Jésus. Son père, Claude Alacoque, recommandable par sa piété et par sa probité, administrait la justice dans les seigneuries voisines ; sa mère, Philiberte Lamyn, était digne de lui. Ils eurent cinq enfants : quatre garçons, et une fille nommée Marguerite, qui fut notre grande servante de Dieu. Elle répondit si bien aux soins que prit sa mère de graver dans son cœur la crainte et l'amour de Dieu, qu'à peine âgée de trois ans, il suffisait de lui dire : *Vous allez offenser Dieu*, pour lui faire surmonter les petites vivacités et les empressements si ordinaires à l'enfance. L'attrait de la prière devança chez elle la raison. A quatre ans, elle savait se dérober à la surveillance pour courir à l'église. On l'y trouvait à genoux les mains jointes, et lorsqu'on lui demandait ce qu'elle y faisait ainsi pendant des heures entières : *Je pense aux vérités qu'on m'a enseignées, et je sens que mon cœur aime Jésus-Christ, qui est dans ce tabernacle*, répondait-elle. Elle avait encore plus d'attrait pour assister à la sainte messe ; et sans bien comprendre ce qu'était l'auguste sacrifice, elle disait qu'elle se sentait fortement entraînée à adorer Jésus-

¹ Extraite de la Vie publiée en 1729, par Mgr Languet, évêque de Soissons.

Christ, à s'humilier devant lui. Elle restait ordinairement à la messe les genoux nus en terre, même par le froid le plus rigoureux.

“Après Notre-Seigneur, toutes ses pensées, tout son amour étaient pour Marie. Elle songeait à ses mystères, à ses vertus ; elle recourait à elle comme à sa mère, comme si elle l'eût vue de ses yeux, dans toutes ses petites difficultés. Dès lors elle fit vœu de jeûner en son honneur tous les samedis, et de réciter tous les jours, quand elle saurait lire, le petit office de l'Immaculée-Conception. Elle affectionnait surtout la récitation du saint Rosaire ; et pour le dire avec plus de respect, souvent elle se prosternait quand elle pouvait être seule, ou baisait la terre à chaque *Ave Maria*.

“Elle eut le bonheur de faire sa première communion à l'âge de neuf ans, sous la direction des Clarisses, chez qui on l'avait placée après la mort de son père. Son naturel vif, enjoué, ardent, la portait aux divertissements de son âge. Dieu, jaloux de ce cœur, sut répandre des amertumes sensibles sur toutes ses joies ; la grâce la poursuivait sans relâche, la pressait par des remords, par des reproches intérieurs qui lui ôtaient le goût des plaisirs même innocents qu'elle avait recherchés. Ce fut là un des solides fruits de sa première communion. Puis le Seigneur acheva l'œuvre de son dépouillements en la retenant quatre ans sur un lit de douleurs, sans pouvoir ni marcher, ni manger, ni dormir, ni presque se remuer. La guérison fut aussi prompte que la maladie avait été longue et douloureuse. L'idée vint à la jeune enfant de se vouer à la sainte Vierge, et elle fut aussitôt miraculeusement rétablie.

“La sainte Vierge, dit-elle dans le récit de sa vie qu'on l'obligea de faire, se rendit dès lors la maîtresse de mon cœur, et me regardant comme sienne, elle me gouvernait. Elle m'apprenait à faire la volonté de Dieu, elle me reprenait de mes fautes ; et un jour qu'il m'était arrivé de m'asseoir en disant mon Rosaire, elle se présenta devant moi, et me fit cette réprimande qui ne s'est jamais effacée de mon esprit, quoique je fusse encore bien jeune : *Je m'étonne, ma fille, que tu me serves si négligemment.*”

“ L’oraison devint plus que jamais l’aliment de sa vie ; à peine âgée de treize ans, elle y consacrait chaque jour quatre heures, deux le matin, deux le soir ; souvent la nuit entière s’écoulait dans ce saint exercice. Jésus caché sous les espèces eucharistiques attirait toute son âme. Elle eût voulu ne le quitter jamais, et n’osant encore communier fréquemment, elle s’en dédommageait en s’approchant du tabernacle le plus possible : la pensée qui l’occupait, *c’était, disait-elle, de me consumer par amour en sa présence, comme les cierges que je vois brûler sur les autels.*

“ Sa mortification dans un âge si tendre était aussi admirable que son oraison. Elle jeûnait trois fois la semaine ; il lui arrivait même fréquemment de passer des journées entières sans manger. Le cilice, la discipline, les chaînes de fer étaient habituellement employées à macérer son corps. Dieu de son côté ne lui ménageait pas les épreuves d’un autre genre. Dans l’embarras de ses affaires, sa mère, ayant appelé des aides, se vit bientôt, ainsi que ses enfants, réduite en captivité dans sa propre maison et soumise aux plus indignes procédés. Au milieu des contradictions de tous les instants qui la réduisaient à la fonction et à la dépendance des serviteurs, manquant souvent de nourriture et de vêtements, ne pouvant même se rendre à l’église sans la permission de trois personnes rarement d’accord, la jeune Marguerite ne se plaignait pas, n’osait même s’entretenir avec sa mère de leur conduite étrange, de peur, disait-elle, de blesser la charité. Elle bornait toutes ses réflexions à regarder des gens si durs et si bizarres, *comme de salutaires instruments dont Dieu se servait pour accomplir sur elle sa sainte volonté, et pour se venger des injures qu’elle lui avait faites par ses péchés.*

“ Dieu daigna récompenser amplement sa patience : “ Ce fut alors, dit-elle, que mon divin Maître me fit voir “ sans que j’y compris rien, qu’il voulait se rendre le “ maître absolu de mon cœur et me rendre en tout “ conforme à sa vie souffrante ; qu’il voulait se rendre “ présent à mon âme, pour me faire agir comme il “ agissait lui-même au milieu des cruelles souffrances “ qu’il avait portées pour mon amour. Dès lors, mon âme “ en demeura si pénétrée, que j’aurais désiré que mes

“ peines n’eussent pas cessé un moment. Depuis ce
“ temps-là, il m’est toujours resté présent à l’esprit sous
“ la forme d’un crucifix ou d’un *Ecce homo*, ou de Jésus
“ portant sa croix. Ces idées m’imprimaient tant de com-
“ passion pour lui et d’amour pour ses souffrances, que
“ toutes mes peines devinrent légères, en comparaison
“ du désir que je sentais de souffrir, pour me confor-
“ mer à Jésus souffrant. Je m’affligeais de voir que les
“ mains qui s’élevaient quelquefois pour me frapper
“ étaient retenues et ne déchargeaient pas sur moi toute
“ leur rigueur. Je me sentais continuellement pressée de
“ rendre toutes sortes de services et de bons offices à ces
“ véritables amis de mon âme. Je me serais sacrifiée de
“ bon cœur pour eux, n’ayant pas de plus grand plaisir
“ que de leur faire du bien, et d’en dire tout ce que je
“ pouvais. Ce n’était pas moi qui faisais tout ce que
“ j’écris, et écrirai ¹, bien malgré moi ; c’était mon sou-
“ verain Maître qui s’était emparé de ma volonté, et qui
“ ne me permettait pas de former aucune plainte, aucun
“ murmure ou ressentiment contre ces personnes, ni
“ même de souffrir qu’on me plaignît et qu’on me portât
“ compassion. Il me disait qu’il en avait usé ainsi envers
“ ceux qui l’avaient maltraité, et qu’il voulait que
“ lorsque je ne pourrais empêcher qu’on me parlât de
“ ces personnes, je leur donnasse tout le bon droit, et
“ à moi-même tout le tort, ajoutant (ce qui était vrai)
“ que mes péchés en méritaient bien d’autres.” C’est
ainsi que Notre-Seigneur prenait soin de l’instruire lui-
même : aussi un jour que, craignant de ne pas faire
toutes ses actions par obéissance, elle lui disait : “ Hélas,
“ mon Seigneur, donnez-moi donc quelqu’un qui me
“ conduise à vous.—*Ne te suffis-je pas ?* répondit-il ; *que*
“ *crains-tu ? un enfant tant aimé peut-il périr entre les*
“ *bras d’un Père tout-puissant ?* ”

“ Malgré tant de faveur, le cœur de Marguerite fut un moment ébranlé. L’amour filial joint à l’entraînement des sociétés mondaines lui fit envisager la vie religieuse, vers laquelle tout l’avait attiré depuis l’enfance, comme au-dessus de ses forces ; et tandis qu’elle redoublait

1 La Bienheureuse fait ici allusion à l’ordre qui lui avait été donné par ses directeurs spirituels d’écrire tout ce qui la concernait.

d'austérités pour faire taire ses remords, elle donnait moins de temps à la prière et plus de soins à la parure. Dans les angoisses de son cœur, elle s'adressait à Dieu, lui demandant qu'il finit ses combats et la mît lui-même dans la voie de la sainteté, craignant cependant d'être exaucée. Souvent elle lisait la Vie des saints ; mais à la vue de leurs généreux sacrifices elle perdait cœur. Quelquefois en ouvrant le livre elle se disait : *Cherchons une vie de saint facile à imiter.*—Mais elle cherchait en vain, car le royaume du ciel n'est ravi que par ceux qui se font violence.

“ Enfin le Dieu auquel elle avait déjà voué sa virginité remporta la victoire. Il lui fit voir un jour dans l'oraison la beauté des vertus de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, et de quelle manière les saints engagements qu'on prend dans la vie religieuse conduisent à la vraie sainteté. Et, une fois qu'elle fondait en larmes au souvenir de ses infidélités, s'étonnant que la bonté divine ne se fût point lassée de ses retardements, Notre-Seigneur lui dit : “ C'est que j'ai dessein de faire de toi un “ composé de miséricorde et d'amour. Je t'ai choisie “ pour mon épouse, et nous nous sommes promis fidélité “ lorsque tu m'as fait vœu de chasteté ! C'est moi qui “ te pressais de le faire avant que le monde eût aucune “ part dans ton cœur... Puis je te mis en dépôt dans le “ sein de ma sainte Mère, afin qu'elle te façonnât selon “ mes desseins.”

“ Ce fut en effet à la sainte Vierge que Marguerite dut la résolution courageuse qu'elle prit enfin de se consacrer à Dieu dans la religion. Après bien des combats et des angoisses, elle entra le 25 mai 1671, dans le monastère de la Visitation de Paray-le-Monial, petite ville du diocèse d'Autun. Elle avait alors vingt-deux ans. Notre-Seigneur continua de la guider dans ses voies, mais avec cette différence qu'il lui enseignait à se tenir dans la dépendance de ses supérieurs et à leur soumettre les communications qu'elle recevait de lui, voulant qu'elle leur obéît pour ainsi dire plus exactement qu'à lui-même.

“ Pour éprouver son attrait de mortification, ses supérieures lui refusaient d'ordinaire les macérations qu'elle sollicitait ; mais on lui ordonnait d'autres pratiques si

contraires à son naturel fort sensible, qu'elle avait besoin de tout son courage et de toute sa foi pour les accomplir. Elle appelait alors Notre-Seigneur à son aide, lui disant : " Hélas, venez à moi, vous êtes la cause de ma peine.—*Reconnais*, lui était-il répondu intérieurement, " *que tu ne peux faire de bien sans moi. Je ne te laisserai point manquer de secours, pourvu que tu tiennes toujours ton néant et ta faiblesse abîmés dans ma force.*"

" Celui qui s'était fait son maître ne laissait passer dans sa conduite aucune infidélité sans correction : et il est remarquable que chez elle les faveurs de Dieu étaient toujours accompagnées de quelque instruction salutaire dont tout fidèle peut tirer du fruit.—Mon divin Maître, " écrivait-elle, n'a point cessé de me reprendre par lui-même de mes fautes et de m'en faire connaître la laideur... Mais ce qui lui déplait extraordinairement " et dont il me reprend toujours d'une manière plus " sévère, c'est le défaut de respect et d'attention devant " le saint Sacrement, surtout dans le temps de l'office " et de l'oraison. Hélas ! de combien de grandes grâces " me suis-je privée pour lors par une distraction, par " un coup d'œil jeté par curiosité, par une posture " quelquefois un peu plus commode et moins respectueuse ! "

" Quels que fussent les emplois de sœur Marguerite, l'oraison l'occupait tout le jour. Elle fut si étroitement unie à Dieu, surtout pendant les dix dernières années de sa vie, que le *sommeil même* interrompait à peine l'entretien secret de son cœur. Son égalité d'humeur, fruit de sa vigilance et de sa constante mortification, était à l'épreuve de tous les caractères et de tous les événements. Ennemie de la singularité, elle regardait comme des tentations jusqu'aux pratiques de dévotion qui semblaient incompatibles avec les plus petits devoirs de son état. Son silence, sa conversation, son maintien, tout en elle respirait la vénération pour sa personne et l'amour du bien.

" Cependant malgré les vertus héroïques qu'elle pratiquait, les voies de Dieu sur cette âme étaient si extraordinaires, que les esprits demeuraient en suspens. Dieu permit, pour achever de l'éprouver, que les personnes consultées sur sa conduite déclarassent qu'elle

était dans l'illusion, et que, par suite de ces jugements, on confiât aux médecins le soin de rétablir sa santé physique et morale, qu'on croyait également attaquées. Ce qu'elle eut à supporter à ce sujet de profondes humiliations, tant au dedans qu'au dehors du monastère, serait trop long à redire. Ainsi s'accomplissait l'adorable disposition du Sauveur, qui lui avait dit dès son entrée dans la vie religieuse : *Je te veux faire lire dans le livre de vie où est contenue la science de l'amour; et dans son Cœur sacré, qu'il lui découvrit dès lors, elle avait lu ces paroles : Mon amour règne dans la souffrance, il triomphe dans l'humilité, il jouit dans l'unité.*

“ La croix devait être désormais sa vie, et le divin Maître se plaisait à la faire monter de degré en degré dans cette divine science. Il lui donna un jour ces deux leçons, lui prescrivant : 1^o d'être dans un état continuels de sacrifice, et pour cela il augmenta de telle sorte ses répugnances naturelles, qu'elle ne pouvait plus rien faire, même dans ses actions indifférentes, qu'avec effort et violence. 2^o Il lui fit connaître qu'elle ne goûterait plus aucune douceur que dans l'amertume de la croix. — Prédications qui furent accomplies dans toute leur étendue.

“ Confuse et reconnaissante des faveurs de son Dieu, la sœur Marguerite le priait de les répandre sur des âmes moins indignes ; et le Sauveur n'ayant point d'égard à cette demande, elle le conjura au moins de les faire tourner à sa confusion. Cette généreuse demande fut exaucée ; et son amour de la croix s'en accrut à tel point, qu'elle écrivait à la personne chargée de sa direction : “ Rien n'est capable de me plaire en ce monde “ que la croix de mon divin Maître, mais une croix toute “ semblable à la sienne, c'est-à-dire pesante, ignominieuse, sans douceur, sans consolation, sans soulagement. Que les autres soient assez heureux pour monter “ avec mon divin Sauveur sur la Thabor ; pour moi, je “ me contenterai de ne savoir point d'autre chemin que “ celui du Calvaire : aussi ne trouverai-je d'attraits que “ dans la croix. Mon partage sera donc d'être sur le “ Calvaire jusqu'au dernier soupir, parmi les fouets, “ les clous, les épines et la croix, sans consolation ni “ plaisir, que celui de n'en avoir point.”

“ Il n’y avait que deux ans que la sœur Marguerite était professe, et son union avec Dieu était si étroite, qu’elle en recevait chaque jour de nouvelles faveurs. Mais les communications qui lui furent faites sur le Cœur de Jésus-Christ surpassèrent toutes celles qui avaient précédé. Un jour qu’elle était devant le saint Sacrement, elle se trouva d’abord vivement pénétrée de la présence de Dieu. Jésus-Christ se montra à elle sous une forme sensible, lui découvrit pour la première fois les secrets inexplicables de son divin Cœur et les trésors de l’amour dont il était embrasé pour les hommes. Alors remplissant celui de sa servante d’un amour en quelque façon proportionné au sien, il lui dit : *Voici ce Cœur qui est si passionné d’amour pour les hommes, et pour toi en particulier, que ne pouvant contenir en lui-même les flammes de sa charité, il faut qu’il les répande par ton moyen. Il veut se manifester à eux, pour les enrichir de ces précieux trésors que je te découvre et qui contiennent les grâces sanctifiantes propres à les retirer de la perdition. Je t’ai choisie, ajouta-t-il, comme un abîme d’indignité et d’ignorance pour l’accomplissement d’un si grand dessein, afin que tout soit fait par moi.* Ensuite, le Fils de Dieu demanda à sa servante de lui donner son cœur pour prix du présent qu’il venait de lui faire ; elle le lui offrit de toute l’ardeur dont elle put être capable. Il lui sembla alors que le Fils de Dieu prit effectivement son cœur et la plaça dans le sien, qu’elle voyait à travers la plaie de son côté, et qui lui paraissait éclatant comme le soleil ou comme une fournaise ardente. Son propre cœur lui parut être là comme un petit atôme qui s’abîmait dans cette fournaise ; et Notre Seigneur l’en retira tellement embrasé, qu’il semblait n’être qu’une flamme, et le lui rendit en disant : “ Voilà, ma bien-aimée, un précieux gage de mon amour, qui renferme dans ton côté une petite étincelle de ma charité pour te servir de cœur et te consumer jusqu’au dernier moment. Tu n’as pris jusqu’à présent, ajouta-t-il, que le nom de mon esclave ; je te donnerai désormais celui de la disciple bien-aimée de mon Cœur.

“ Notre-Seigneur soutint sa servante au milieu de toutes les contradictions que lui attira cette nouvelle révélation, dont elle avait dû rendre compte, et il la

dédommagea en lui manifestant de plus en plus les trésors de son cœur. Il voulut lui prescrire lui-même les pratiques qu'elle emploierait désormais à l'honorer. Voici ce qu'elle en écrivit elle-même par l'ordre de ses supérieures :

“ Un jour que j'étais devant le saint Sacrement exposé
“ sur l'autel, après m'être sentie attirée toute au dedans
“ de moi-même par un recueillement de toutes mes
“ puissances et de mes sens, Jésus-Christ, mon divin
“ Maître, se présenta à moi tout éclatant de gloire, avec
“ ses cinq plaies brillantes comme cinq soleils. De son
“ humanité sacrée sortaient des flammes de toutes parts,
“ mais surtout de son adorable poitrine, qui ressemblait
“ à une fournaise. Au milieu de cette fournaise ardente,
“ il me fit voir son tout aimable Cœur, qui était la
“ source de ces flammes. Ce fut alors qu'il me décou-
“ vrit les merveilles inexprimables de son amour, et
“ sources de ces flammes. Ce fut alors qu'il me décou-
“ vrit les merveilles inexprimables de son amour, et
“ jusqu'à quel excès il l'avait porté en aimant les hommes
“ dont il ne recevait que de la méconnaissance et des
“ ingrattitudes. C'est là, me dit-il, ce qui m'est plus sen-
“ sible que tout ce que j'ai souffert dans ma passion :
“ d'autant que, s'ils rendaient du retour à mon amour,
“ je compterais pour peu de chose ce que j'ai fait pour
“ eux ; et je voudrais, s'il se pouvait, faire encore davan-
“ tage ; mais ils n'ont que des froideurs et du rebut
“ pour tous mes empressements à leur faire du bien. Du
“ moins, ajouta-t-il, donne-moi ce plaisir, de suppléer à
“ leur ingratitude autant que tu en pourras être capa-
“ ble. ” Je lui remontrai alors mon impuissance. A
“ quoi il répondit : “ Tiens, voilà de quoi suppléer à
“ tout ce qui te manque. ” Et en même temps, son
“ divin Cœur s'étant ouvert, il en sortit une flamme si
“ ardente, que je pensai en devoir être consumée. J'en
“ fus toute pénétrée, et ne pouvant la soutenir, je lui
“ demandai d'avoir pitié de ma faiblesse. “ Je serai la
“ force, dit-il, ne crains rien ; mais sois attentive à ma
“ voix et à ce que je te demande pour te disposer à
“ l'accomplissement de mes desseins. ”

“ Après une longue attente et des contradictions qui semblaient devoir rendre impossible l'établissement de

la dévotion nouvelle, Dieu envoya enfin au secours de la sainte Religieuse le R. P. de la Colombière. Il examina avec soin l'esprit qui le conduisait, il s'assura par de rudes épreuves, de l'humilité, de l'obéissance et de la mortification héroïques de cette âme, et rassura pleinement les supérieurs à son sujet. Notre-Seigneur s'expliqua encore à sa servante, vers cette époque (1675), d'une manière plus pressante au sujet de la dévotion envers son sacré Cœur.

“ Etant devant le saint Sacrement au jour de son octave, elle reçut de Dieu des grâces excessives de son amour ; se trouvant pressée du désir de lui rendre un parfait retour, Notre-Seigneur lui dit : *Tu ne m'en peux faire un plus grand qu'en accomplissant ce que je t'ai tant de fois demandé.* Alors lui découvrant son divin Cœur : *Voilà, dit-il, ce cœur qui a tant aimé les hommes, qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consumer pour leur témoigner son amour. Pour reconnaissance, je ne reçois de la plupart que des ingratitude, par les mépris, les irrévérences, les sacrilèges et la froideur qu'ils ont pour moi dans ce sacrement d'amour. Mais ce qui m'est encore plus sensible, c'est que ce sont des cœurs qui me sont consacrés qui me traitent ainsi. C'est pour cela que je te demande que le premier vendredi après l'octave du Saint-Sacrement soit dédié à faire une fête particulière pour honorer mon Cœur en lui faisant réparation par une amende honorable, communiant ce jour-là pour réparer les indignes traitements qu'il a reçus pendant le temps qu'il a été exposé sur les autels. Je te promets que mon Cœur se dilatera pour répandre avec abondance les influences de son amour divin sur ceux qui lui rendront cet honneur et qui procureront qu'il lui soit rendu.*—Mais, mon Seigneur, lui répondit la sœur Marguerite, à qui vous adressez-vous ? à une si chétive créature, à une si pauvre pécheresse, que son indignité serait capable d'empêcher l'accomplissement de votre dessein.—Hé quoi ! lui répondit Notre-Seigneur, ne sais-tu pas que je me sers des sujets les plus faibles pour confondre les forts, et que c'est ordinairement sur les petits et les pauvres d'esprits que je fais voir ma puissance avec plus d'éclat, afin qu'ils ne s'attribuent rien à eux-mêmes ?—Donnez-moi donc, reprit la sœur, donnez moi le moyen de faire ce

que vous commandez.” Alors il ajouta : “ Adresse-toi à mon serviteur (le P. de la Colombière), et dis-lui de ma part de faire son possible pour établir cette dévotion et de donner ce plaisir à mon Cœur. Qu’il ne se décourage point par les difficultés qu’il y rencontrera, car il n’en manquera pas : mais il doit savoir que celui-là est tout-puissant qui se défie de lui-même pour se confier entièrement en moi.”

“ Le P. de la Colombière, consulté sur cette dernière communication, ne put refuser d’y ajouter foi, ni de se rendre à ce qui lui était prescrit par le ministère de la sœur Marguerite dont il avait soigneusement étudié la conduite. Il voulut être lui-même le premier disciple du Cœur de Jésus-Christ. Il se consacra entièrement à ce divin Cœur et à l’amour qui lui est dû, le vendredi après l’octave du Saint-Sacrement 21 juin 1675, jour qu’on peut regarder comme celui auquel cette dévotion, depuis répandue dans le monde entier, fit sa première conquête.

“ Le P. de la Colombière, étant resté près d’un an et demi à Paray, conseilla cette dévotion à beaucoup de personnes qui s’adressaient à lui ; ce fut avec un succès qui l’étonna lui-même. Plusieurs obtinrent par ce moyen la conversion entière de leur cœur ; d’autres y trouvèrent un moyen d’avancer dans la perfection.

“ Quant à la sœur, elle ne songeait qu’à se sacrifier pour tous au milieu des difficultés qu’on lui suscitait au sujet même de cette dévotion, contredite au dedans avant qu’elle le fût plus tard au-dehors. “ *Veur-tu bien, lui dit un jour Notre-Seigneur dans l’oraison, me donner ton cœur pour faire reposer mon amour souffrant. que tout le monde méprise ?* ” Elle lui dit avec ferveur : “ Mon Seigneur, vous savez que je suis toute à vous : faites de moi selon votre désir.” Il ajouta : *Sais-tu bien pourquoi je te donne mes grâces si abondamment ? C’est pour te rendre comme un sanctuaire, et ton cœur comme un autel où le feu de mon amour brûle continuellement, J’ai choisi cet autel pour offrir à mon Père éternel des sacrifices afin d’apaiser sa justice, et, pendant que les hommes l’offensent, lui rendre une gloire infinie par l’offrande que tu lui feras de moi-même en unissant celle de toi-même dans le même sacrifice.*

“ C’était dans le temps du carnaval qu’elle éprouvait ordinairement plus de souffrance, parce ce que c’est le temps auquel les gens du siècle se livrent au mal avec plus de licence. Dans un de ces jours de péché, son divin Epoux se présenta à elle dans l’état auquel il fut autrefois réduit lorsque Pilate le montra au peuple pour exciter sa compassion et qu’il leur dit : *Ecce homo*. Il paraissait tout déchiré de coups et couvert de meurtrissures ; son sang coulait de toutes parts ; il portait sur ses épaules une croix pesante, et il disait d’une voix triste et douloureuse : *N’y aurait-il personne qui aurait pitié de moi, qui veuille compatir à ma douleur ? Voilà l’état pitoyable où les pécheurs me mettent dans ce temps-ci*. La sœur Marguerite fondit en larmes à un spectacle si touchant, et elle s’offrit pour soulager son divin Epoux. Il accepta son offre et lui mit sur les épaules la croix qu’il portait. “ Me sentant accablé sous ce poids, dit-elle en rendant compte de cette grâce, je commençai “ à mieux comprendre la malice du péché. Il me fit voir “ que ce n’était pas assez pour moi de porter cette croix, “ mais qu’il voulait m’y attacher avec lui, afin que je “ lui tinsse fidèle compagnie en participant à ses douleurs et à ses opprobres. Je me suis abandonnée, ajoutet-elle, à tout ce qu’il voudrait faire de moi. Il m’attacha en effet à sa croix par une violente maladie qui me fit sentir les douleurs de cette croix hérissée de “ pointes.”

“ Depuis ce jour, elle se trouva tous les ans au temps du carnaval réduite dans le même état de douleur et de maladie ; et afin qu’on connût plus sensiblement que ses infirmités n’étaient point causées par le cours ordinaire de la nature, le jour des Cendres, elle se trouvait guérie, pleine de vigueur et en état de jeûner le carême, et cela, après avoir été la veille comme réduite à l’extrémité et dans les plus excessives souffrances ; en sorte qu’après quelques années d’expérience, on s’accoutuma dans la communauté à prédire sûrement sa maladie pour le carnaval et sa guérison pour le premier jour du carême.

“ Si Dieu se plaissait à appesantir sa main sur cette fidèle disciple de sa croix, il la soutenait aussi par d’ineffables consolations. Là sœur Marguerite lui ayant

fait une donation de toute elle-même, de tout ce qu'elle pouvait faire et souffrir, et de toutes les prières et biens spirituels que l'on ferait pour elle, soit pendant sa vie, soit après sa mort, le divin Sauveur, satisfait de cette offrande, lui dit qu'il ne voulait plus qu'elle eût à son tour d'autres richesses que celles de son sacré Cœur, dont il lui fit donation en ces termes, qu'il lui fit écrire sous sa dictée : *Je te constitue héritière de mon Cœur et de tous ses trésors pour le temps et l'éternité, te permettant d'en user selon ton désir. Je te promets que tu ne manqueras de secours que lorsque je manquerai de puissance. Tu en seras pour toujours la disciple bien aimée, le jouet de son bon plaisir et l'holocauste de son amour. Lui seul sera l'objet de tous tes désirs ; il réparera tes défauts et y suppléera, et t'acquittera de tes obligations.*

“ La sœur Marguerite avait été employée comme aide à l'infirmerie, puis placée auprès des enfants, sur lesquelles son admirable vertu avait eu les plus heureuses influences. Mais ce fut dans la charge de maîtresse des novices qu'éclata son zèle, et que Dieu se plut surtout à répondre les abondantes bénédictions sur les âmes qui lui étaient confiées. Elle leur inspira la dévotion qui la consumait pour le Cœur de Jésus, et ce fut par le ministère de ses novices qu'elle-même commença à répandre cette dévotion.

“ L'un des plus beaux jours de sa vie fut celui auquel, d'après ses insinuations, ses novices adressèrent au Cœur de Jésus leurs hommages, au lieu de célébrer la fête de leur maîtresse, sainte Marguerite, qui, cette année là (1685), tombait un vendredi. Un petit autel orné de fleurs fut élevé dans la salle du noviciat, et l'image du Cœur de Jésus environnée de flammes reçut les hommages de cette journée. La sœur Marguerite se prosterna la première devant ce symbole de l'amour de Jésus-Christ. Elle se consacra tout haut au culte du divin Cœur avec des transports de ferveur qui enflammèrent les jeunes novices. Celles-ci en firent de même et se consacrèrent l'une après l'autre à l'amour du Cœur adorable de Jésus. Toutes ayant ensuite écrit l'acte qu'elles venaient de prononcer tel que le leur avait inspiré l'élan du cœur, la sœur Marguerite ajouta à l'écrit de chacune quelques mots et fit de toutes ces

pieuses consécration un bouquet précieux offert au Cœur de Jésus. Elle varia le reste du jour les exercices de piété pour le remplir saintement ; elle enflamma toutes ces jeunes âmes par sa parole et par son exemple, répandant en elles une partie du ravissement et de la joie céleste dont elle était transportée. Jamais fête ne fut plus saintement et plus joyeusement célébrée, et le Cœur de Jésus communiquant aux cœurs de ses nouvelles adoratrices une étincelle de l'amour dont il est embrasé, elles commencèrent à goûter des consolations et des délices qui leur étaient inconnues jusque-là.— C'est ainsi que Dieu, qui se plaît à établir les ouvrages de sa puissance par les plus faibles moyens, voulut que cette sainte dévotion, aujourd'hui si accréditée, n'eût d'autre commencement que la ferveur d'une âme ignorée de tout l'univers, ni d'autre appui que le zèle d'une réunion de jeunes novices dans le lieu du monde le plus inconnu. Au reste la confiance de la sœur Marguerite était à toute épreuve, et elle n'avait pas craint d'écrire au R. P. de la Colombière : “ Quand je verrais toute le monde déchaîné contre cette dévotion, “ Je ne désespérerais jamais de la voir établie, depuis “ que j'en ai reçu l'assurance de la bouche de mon Sau- “ veur.” *Je règnerai malgré mes ennemis*, lui avait dit Notre Seigneur, *et je viendrai à bout du dessein pour lequel je t'ai choisie, quelques efforts que fassent ceux qui s'y opposent.* Et en effet, elle-même eut la consolation de voir une partie de ces promesses accomplies quelques années avant sa mort, et d'apprendre que cette dévotion s'établissait tous les jours davantage avec un fruit merveilleux.

“ Cependant ce qui s'était passé au noviciat à la fête de la sœur Marguerite ayant été connu de la communauté, n'y fut point approuvé. Toujours on craignait l'illusion dans cette dévotion nouvelle. Mais l'année suivante (1686), celle-là même des personnes qui s'était le plus hautement prononcée contre le culte du sacré Cœur, la sœur Marie des Eures, religieuse exemplaire et exacte observatrice des règles, en devint l'apôtre. Le dernier jour de l'octave du saint Sacrement, elle fut pressée d'un mouvement si extraordinaire du Saint-Esprit, qu'elle ne put résister et voulut réparer sa faute.

Par ses soins, l'image du sacré Cœur fut le lendemain exposée dans le chœur même des religieuses sur un petit autel élégamment orné, et toutes les sœurs invitées à honorer dans cet emblème l'amour du Cœur de Jésus. La communauté entière fut entraînée par son exemple, admirant comment ses préventions étaient si facilement tombées, et la première fête du sacré Cœur se célébra dans le secret du cloître avec une ferveur qui renouvela la maison entière.

“ Dès le jour même, le projet d'une chapelle dans le jardin fut formé et agréé : la sœur Marguerite eut même la consolation de la voir terminée avant sa mort ¹.

“ Cette grande âme pour s'unir plus étroitement au Cœur de Jésus et pour s'engager indispensablement à tout ce qu'exigeait d'elle la pureté de son amour, avait fait à Dieu un vœu héroïque de la plus haute perfection ; tout en ce monde avait disparu à ces yeux. Les desseins de Notre-Seigneur sur elle étaient accomplis, il ne lui restait plus qu'à entrer en possession de son éternel bonheur. Il y avait déjà plus d'un an qu'elle était consumée par un feu intérieur qui la minait ; elle ne vivait plus ; mais Jésus-Christ vivait en elle dans une paix, dans un calme, dans un acquiescement à la volonté divine qui avait anéanti en elle tout désir. Elle annonça elle-même sa mort prochaine, et demanda le saint Viatique dès qu'elle tomba malade, bien qu'il n'y eût aucune apparence de gravité. La joie extraordinaire que lui causait la pensée de la mort fut l'édification de tous ceux qui la visitèrent ; mais fidèle à la croix à ce dernier moment comme elle l'avait été pendant sa vie, elle avoua qu'elle consentirait volontiers à rester dans les souffrances excessives qu'elle endurait jusqu'au jour du jugement, si tel était le bon plaisir de Dieu, tant elle trouvait de charmes dans la croix. Une heure avant sa mort, elle fit appeler la supérieure, qu'elle avait promis d'avertir quand il en serait temps. Elle la pria de lui faire donner l'extrême-onction, la remercia de ses bons soins, et dit qu'elle n'avait plus rien à faire qu'à s'abîmer dans le sacré Cœur de Jésus-Christ pour y rendre le dernier soupir. Puis, ayant jeté les

1. Cette chapelle a été restaurée en 1842, dans le monastère de Paray, aujourd'hui encore subsistant.

yeux sur son crucifix dans le calme le plus parfait, et prononcé le saint nom de Jésus, elle expira pendant qu'on lui faisait la dernière onction, le 17 octobre 1690, âgée de quarante-deux ans. *La sainte est morte !* fut l'exclamation universelle de la ville et de quiconque l'avait connue. Le concours du peuple à ses funérailles fut immense.

“ Moins d'un an après la mort de la sœur Marguerite, 20 juin 1691, fut publié à Lyon, par le P. Croiset, le premier ouvrage sur la dévotion au sacré Cœur, avec un abrégé de la vie de la servante de Dieu, et les guérisons miraculeuses obtenues par son intercession.”

*Guérison obtenue par l'intercession de la bienheureuse
Marguerite-Marie Alacoque.*

Une dame pieuse, atteinte, depuis nombre d'années, d'une maladie cruelle qui deux fois déjà l'avait menée aux portes du tombeau, fit, au mois de juillet 1864, une nouvelle rechute qui, de l'avis du médecin, devait être la dernière. Son mari, sa nombreuse famille, ses amis, tous se préparaient au sacrifice prochain que Dieu leur faisait entrevoir. La malade, pleine de résignation, attendait la fin de ses souffrances, ne trouvant de bonheur que dans l'accomplissement de la volonté divine : épouse et mère accomplie, elle confiait à Dieu son mari désolé, ses sept enfants en pleurs, et faisait généreusement le sacrifice de sa vie.

Cependant les siens, moins résignés, faisaient violence au Ciel pour que la chère malade leur fut encore laissée. Les yeux et les cœurs se tournèrent vers la Vénérable Marguerite-Marie Alacoque, dont la béatification devait avoir lieu au mois de septembre suivant. Une neuvaine fut demandée aux Religieuses de la Visitation d'Orléans, en même temps qu'à celles de Paray-le-Monial, dépositaires des pieux reste de la Bienheureuse.

Notre-Seigneur ne pouvait résister aux instances de sa fidèle servante, et voici ce que Madame N. écrivait elle-même le 9 septembre à une Religieuse, son amie, à la suite de cette neuvaine :

“ Je suis mieux ! Ont veut que je demande à Dieu ma guérison complète... Je ne puis faire cet effort ; et ne

sais que répéter : *Seigneur, tout ce que vous voudrez !* j'ai tellement peur de me tromper pour ce qui regarde le temporel ! Toutefois, puisqu'on me le conseille, je le ferai. Priez avec moi dans ce sens, ma chère sœur."

Le 11 du même mois elle écrivait de nouveau : " Je me sens plus forte ces jours-ci ; je fait cette semaine une seconde neuvaine que je terminerai dimanche 18 : j'espère que N.-S., dont j'invoque le sacré Cœur, me permettra de reprendre mes occupations ; la fatigue excessive de celle de mes filles qui me soigne me fait plus de mal que mes propres souffrances et me détermine à demander ma complète guérison. D'ailleurs je ne demande pas l'exemption de la croix, je sais qu'elle m'attend, je la sens déjà vivement..."

Dans une lettre du 19, elle disait : " Je veux, ma chère sœur, vous dire mon bonheur, afin que vous vous unissiez à mes actions de grâces !.... *Je suis guérie ! !* J'ose à peine le dire... Pourtant j'en suis convaincue ; mais le mieux a été si prompt, que l'on ose à peine s'y fier. Jugez-en.... Le jeudi 8, j'étais encore si faible, que j'ai été très-fatiguée d'avoir attendu à jeun la sainte Communion dans mon lit jusqu'à huit heures et demie. Hier 18, j'étais à huit heures à la chapelle de la Visitation, rue d'Enfer ; j'y ai fait la sainte Communion à neuf heures et demie. J'ai entendu la messe sans aucune fatigue ; puis, après avoir mangé simplement un morceau de pain, j'ai pris une voiture pour aller chez ma mère, rue Saint-Séverin, où je n'ai déjeuné qu'à midi, et je n'ai pas été fatiguée. Il me semble que tout cela indique un retour de forces bien marqué."

" J'avais beaucoup désiré m'associer hier à la fête de la *Visitation*, et je redoutais mille obstacles. Dieu a tout arrangé ! C'était une première grâce ; tous les jours de la semaine, je sentais mes forces revenir d'une manière sensible, et mon mari, toujours si craintif pour ma santé, n'a pas eu l'idée de faire la moindre objection ! Je savais que le saint Sacrement serait exposé, hier 18, dans tous les couvents de la Visitation ; après avoir assisté aux offices, je suis entrée au parloir (ce que je ne vous ai pas encore dit) ; j'ai vu là plusieurs de ces dames, qui étaient bien étonnées de m'entendre leur raconter ma maladie, et de me voir si bonne mine, et si pleine de vie et de santé !...."

Le 27 septembre, après une lettre dans laquelle la Religieuse en relation avec Madame N. semblait hésiter un peu à la croire *guérie*, celle-ci se hâta de lui répondre :

“ Ne doutez pas de ce que je vous ai dit, ma bonne sœur, *je suis guérie* ! Chaque jour j'en ai de nouvelles preuves et des plus convaincantes. S'il faut tout vous dire, j'avais osé demander une preuve, et cette preuve. Dieu me l'a donnée ! Le dernier reste de malaise, le dernier symptôme de maladie que je n'avais combattu par *aucun* moyen, comptant sur la neuvaine, a disparu depuis dimanche 18 : c'est très remarquable. Mé voici cette semaine, reprenant mes occupations, vaquant aux soins de ma maison, et me sentant plus forte qu'avant ma maladie ! Je sors chaque jour, je monte mes quatre étages sans fatigue, et je me surprend allant vite selon ma mauvaise habitude. Oh ! oui, j'en suis convaincue, Dieu m'a guérie par l'intercession de sa bienheureuse servante ! Faut-il que je vous raconte en détail l'effet de la première neuvaine, et comment, le 12 août, j'ai senti tout à coup les douleurs disparaître, au milieu même d'une crise ? Je ne pensais pas alors à la neuvaine ; toute absorbée par le mal, je m'attendais à ces violentes douleurs qui me reprenaient au moins trois fois par jour ; j'avais refusé une cuillerée de potion qui aurait pu les calmer, et soudain, posant la main sur un crucifix qui était à ma portée, je sentis Dieu *si près de moi*, que j'oubliai mes souffrances !... Je restai quelque temps comme perdue dans le sentiment de l'amour divin, et, sans parler, sans penser, je me disais que j'accepterais toutes les souffrances du monde pour prolonger ce moment délicieux. Puis je m'assoupis, et, deux heures après, je m'éveillai guérie !! Le croyez-vous à présent ?... je vous entends me demander : est-ce un mieux réel, *mais passager* ? Il faut bien que je vous réponde que le temps seul nous permettra d'en juger, mais ma conviction personnelle est que la guérison est complète. J'ai des raisons particulières pour penser que ce n'est pas sans dessein que Jésus a permis que j'obtienne cette grâce par l'intercession de la bienheureuse Marguerite-Marie. Puisque vous en avez l'occasion, je serai très-heureuse que vous parliez de tout ceci

à Paray-le-Monial, d'autant plus que la neuvaine a été faite à mon intention, en même temps qu'à Orléans. Ne me nommez pas, c'est inutile, mais dites bien que c'est à la Bienheureuse que j'attribue positivement ma guérison.

“ 2 octobre. J'ai le cœur si plein (continue-t-elle le 2 octobre), si pénétré des bontés du Seigneur, que j'éprouve le besoin d'en parler ; mais ce n'est pas facile.... Comment exprimer ce que l'on sent si vivement ? Je ne puis vraiment que raconter, je vais donc vous *raconter*, n'attendez pas autre chose :

“ Et d'abord, mon médecin est venu tout exprès pour *constater* par lui-même ce mieux si extraordinaire dans ma santé. Il a examiné très-attentivement et a déclaré que *Dieu avait tout fait*. Et lorsque je voulus le remercier de ses bons soins :—Remerciez le bon Dieu, m'a-t-il dit, il est plus puissant que nous !.... Je lui ai dit alors toutes les circonstances de ma guérison, la neuvaine, etc. Il n'a rien objecté, et ne m'a prescrit aucun régime, en disant seulement de ne pas abuser. Enfin il n'a plus trouvé trace de maladie. Cette visite m'a comblée de joie ; j'y trouvais la confirmation de tout ce que je ressentais, et je puis *hautement me dire guérie !* Dieu soit mille fois béni ! Louange et action de grâces à son sacré Cœur ! Gloire à sa bienheureuse servante, je la nomme *ma sainte !* et je la prie tous les jours avec une confiance entière.” — *Messenger du Cœur de Jésus*.

Autre trait de la puissante intercession de la bienheureuse Marguerite-Marie.

“ Un jeune prêtre du sud de l'Allemagne avait ruiné sa santé par des travaux au-dessus de ses forces. Il souffrait souvent de maux de tête qui le rendaient incapable de tout travail ; et, dès qu'il parlait un peu, il était pris d'une extinction de voix ; en sorte que, pendant deux ou trois ans, il ne put remplir que la moitié de ses devoirs ordinaires. Ce sacrifice, cette inaction forcée fut bien pénible à son zèle ; mais il s'y soumit avec résignation, s'abandonnant en toute confiance à la sainte volonté de Dieu. Il avait toujours eu une dévotion spéciale au sacré Cœur de Jésus. A l'époque de

la béatification de la bienheureuse Marguerite-Marie, il sentit une grande dévotion à cette fidèle adoratrice du divin Cœur, et commença de propager une petite histoire populaire de sa vie et surtout ses images. Un jour qu'il devait aller dire la sainte messe dans une chapelle du sacré Cœur, à une demi-lieue de sa résidence, il fut saisi, dès le matin, d'un de ces violents maux de tête qui lui rendaient impossible toute fonction. Dans sa perplexité, il prend l'image de la Bienheureuse, qu'il avait toujours sur sa table de travail, la pose sur son front, en récitant avec confiance trois *Ave Maria*. A peine a-t-il terminé sa prière, que le mal disparaît instantanément; et transporté de joie et de reconnaissance, il va, sans la moindre gêne, célébrer le saint Sacrifice. Sa santé se trouva beaucoup raffermie, en sorte qu'il put déjà se livrer davantage aux œuvres du ministère. Quelque temps après, il devait faire un petit sermon; une heure avant le moment de prêcher, il est de nouveau pris de son terrible mal; alors il a recours à la même pratique de piété. Après les trois *Ave*, le mal persiste; il se reproche le manque de foi, et, en s'en humiliant, il récite neuf *Ave*. En achevant le dernier, il se trouve parfaitement guéri, et peut prêcher avec force, sans la moindre fatigue. Depuis ce temps, sa santé est allé se fortifiant sans cesse, au point que maintenant il peut vaquer à toutes les fonctions les plus pénibles et les plus multipliées du saint ministère. Aussi ne peut-il assez rendre de continuelles actions de grâce au Cœur miséricordieux de Jésus, qui l'a guéri si visiblement par l'intermédiaire de la bienheureuse Marguerite-Marie; et la reconnaissance le remplit d'un zèle de véritable apôtre pour amener le plus d'âmes qu'il peut à ce divin Cœur, et propager la dévotion à sa fidèle servante.—*Mes. du Cœur de Jésus.*

Béatification de la vénérable Marguerite-Marie ¹.

Le 18 septembre 1864 voyait le plus grand temple de Rome et du monde resplendir des feux de plusieurs milliers de flambeaux, ses voûtes retentir des hymnes

1. Ce récit est extrait en partie de la *Correspondance de Rome* et de l'*Unité catholique*.

les plus magnifiques, et ses larges nefs recevoir une foule immense de fidèles attentifs et recueillis.

La solonelle béatification de la vénérable servante de Dieu, sœur Marguerite-Marie Alacoque, religieuse professe de l'ordre de la Visitation, et adoratrice dévouée du sacré Cœur de Jésus, dont elle nous a révélé les secrets, tel était le motif de tant de pompe et d'une si prodigieuse affluence. Dès l'entrée de la place Vaticane, deux étendards et une épigraphe inscrite au frontispice de la somptueuse façade de l'archibasilique, annonçaient à tous les regards le but de la solennité ; car on voyait apparaître à une hauteur considérable un cœur environné de flammes et surmonté d'une croix, et au-dessous la religieuse visitandine portée dans les cieux par les Anges et dirigée vers ce cœur divin, pour aller consommer en lui l'union de l'éternité.

L'inscription disait : *Au Christ Dieu, Fils du Père éternel, unanimes louanges et actions de grâces, pour avoir inspiré de son souffle divin, au Souverain Pontife Pie IX, d'élever aux honneurs des Bienheureux une vierge de l'ordre de saint François de Sales, qui a découvert aux hommes les trésors de son divin Cœur, Marguerite-Marie Alacoque.*

Plus loin, à l'entrée du vestibule, on voyait un très beau tableau représentant Marguerite, lorsque, le jour de sa fête, elle plaça sur un petit autel l'image du sacré Cœur, et lui fit rendre par ses jeunes novices les hommages qu'elles avaient préparés pour leur maîtresse. On lisait-dessous l'inscription suivante :

Le jour de fête de sainte Marguerite, martyre, l'an du Christ 1685, comme les jeunes novices de Marguerite voulaient fêter leur maîtresse, elle s'y refusa, et leur persuada de n'offrir de présents qu'au sacré Cœur de Jésus.

En ce jour, pour la première fois, l'image de ce Cœur divin, ornée de rubans et de fleurs, fut présentée à la vénération, à Paray-le-Monial, dans le monastère des Sœurs de la Visitation. Il entendit les vœux et les prières de ses clientes, il pénétra les pensées de leur cœur, ce Cœur qui voit de loin toutes choses à venir.

Mais c'est surtout lorsque l'on pénétrait dans l'intérieur du temple qu'on ne pouvait se défendre d'un

saisissement involontaire à l'aspect des splendeurs dont tout à coup l'on était entouré : un art exquis avait présidé à l'ornementation, et pour la première fois depuis bien des années peut-être, les grandes lignes de l'architecture n'avaient pas été séparées par les recherches d'un décor bizarre et tourmenté : la simplicité pleine d'élégance des décors, en dissimulant la richesse et la profusion des ornements, n'offrait rien aux regards des spectateurs ravis qui pût offenser le goût le plus délicat, et s'ajoutait seulement au grandiose de la basilique pour en augmenter l'effet. La dorure des rayons immenses qui divergent autour de la chaire de Saint-Pierre avait été renouvelée et reflétait l'éclat de la brillante illumination de l'abside : cette gloire au milieu de laquelle on voit d'ordinaire l'image du Saint-Esprit dans un transparent de cristal, en ce jour servait d'encadrement au portrait de la bienheureuse qui, pour lors voilé, se dérobait encore aux regards avides.

Quatre tableaux grandioses, dont deux étaient placés au fond des deux grands piliers maîtres, et les deux autres dans l'intervalle compris entre les colonnes, près du grand autel, représentaient les trois miracles reconnus et la vision célèbre où Jésus, apparaissant à Marguerite pour la première fois, lui montra son Cœur. Des inscriptions expliquaient les miracles et l'apparition. Elle disaient :

Jésus-Christ se présente à la B. Marguerite pendant sa prière, lui découvre sa position et lui montre son cœur dévoré des flammes de l'amour.

Aux pieds de Jésus-Christ, son Dieu, caché dans le tabernacle, la B. Marguerite passe, immobile et à genoux, ces nuits entières.

Ayant connu par un avertissement divin que sa dernière heure était proche, laissant toute autre occupation, elle passa quarante jours à ne penser qu'à son Dieu, et, consumée de son amour, elle mourut le 17 octobre 1690.

Marie-Térèse Petit, jeune fille dévorée d'un mal d'entrailles, invoque le secours de Marguerite et recouvre la santé.

Une jeune fille, Marie Charault, avait l'estomac rongé d'un cancer ; mais à peine a-t-elle invoqué Marguerite

qu'elle voit s'évanouir jusqu'aux derniers vestiges de ce mal cruel.

Louise Philippine Bollandie, jeune fille poitrinaire qui, n'avait plus qu'un souffle de vie, par le pouvoir de la B. Marguerite, retrouve les forces et une santé parfaite.

Le peuple était impatient de voir commencer la cérémonie sacrée, quand, vers dix heures du matin, entrèrent processionnellement dans la basilique les Cardinaux de la Sacrée Congrégation des Rites, les Prélats consultants de cette Congrégation et le Chapitre entier du Vatican, qui prirent place dans l'abside, des deux côtés de la Chaire de Saint-Pierre. La marche processionnelle était fermée par l'Archevêque-Evêque d'Osimo et Cingoli, Mgr Vittelleschi, prélat officiant ; Mgr Minetti, assesseur des Rites Sacrés, et Mgr Borghi postulateur de la cause, ouvrirent la cérémonie en s'avancant au-devant de Leurs Eminences les Cardinaux Patrizzi, préfet de la Congrégation, et Mattei, doyen du Sacré-Collège et archiprêtre de Saint-Pierre, pour leur demander en présence de cette imposante assemblée, la permission d'annoncer au monde chrétien le décret de béatification, en donnant lecture de la Bulle du Souverain Pontife qui proclame la sainteté de l'humble servante du sacré Cœur, Marguerite-Marie. La permission accordée et la lecture achevée, l'Evêque célébrant entonne le *Te Deum*, que deux chœurs de musiciens continuèrent à grand orchestre. A cet instant solennel et plein d'émotion, l'on vit s'abaisser enfin le rideau qui jusqu'à ce moment dérobait aux regards l'image de la Bienheureuse ; un ministre sacré exposa sur l'autel ses reliques, et les cloches sonnèrent leurs plus joyeuses volées, tandis que le canon du château Saint-Ange portait au loin l'heureuse nouvelle. Deux groupes de Religieux de cette Compagnie, qui, marchant sur les pas du R. P. de la Colombière, a si bien mérité d'être choisie par Jésus pour propager la dévotion au sacré Cœur, offraient pendant ce temps aux Cardinaux et à presque tous les assistants contenus dans l'avant-chœur l'image et la vie de la Bienheureuse,

Cependant commençait la messe solennelle que Mgr Vittelleschi célébra pontificalement, avec accompagnement de deux chœurs. Des places de distinction étaient

occupées par Sa Grandeur Mgr de Marguerye, évêque d'Autun, dans le diocèse duquel naquit la Bienheureuse, par plusieurs membres de son clergé, par un grand nombre de prêtres chargés de représenter les divers monastères de la Visitation, et par une foule d'ecclésiastiques français, glorieux et fiers d'assister à l'exaltation d'une Bienheureuse qui honorait à ce point leur patrie. Des tribunes avaient été réservées pour les chefs d'ordres religieux et les prélats, pour l'ambassadeur de France, la noblesse romaine et les dames étrangères.

Le soir, vers quatre heures et demie, Sa Sainteté étant venue selon l'usage, avec le Sacré-Collège et la cour, vénérer la Bienheureuse, le concours des fidèles a été immense. Mgr l'Evêque d'Autun et le Postulateur de la cause s'avancèrent au-devant du Pontife, et le premier lui offrit, dans un bassin d'argent, le reliquaire, la vie et l'image de celle qu'il venait d'élever à de si grands honneurs. En les présentant, il adressa au Saint-Père, au nom de son diocèse, des paroles d'actions de grâces et des protestations de dévouement : il était vivement ému. Le Pontife, à genoux, écouta attentivement ; puis, en acceptant ce don, il répondit en latin d'une voix ferme : “ Prions le Seigneur, qui, d'après ses propres paroles, n'était venu sur la terre que pour y allumer le feu de la sainte charité, de daigner ranimer dans tous les cœurs cette flamme sacrée, aussi vive, aussi ardente qu'elle l'était dans celui de sa servante Marguerite-Marie.

Fêtes de Paray-le-Monial.

C'est à Paray que la Bienheureuse vécut : c'est là que son triomphe devait avoir un plus grand retentissement que partout ailleurs ; c'est là qu'entre tous ces monastères de la Visitation, édifiés du souvenir de ses vertus, les fêtes devaient être les plus solennelles. Ces fêtes y ont effectivement été dignes de la majesté infinie de Celui à qui elles étaient offertes, au moins de la pieuse magnificence de ceux qui les avaient préparées. Le Ciel peut seul honorer dignement le Cœur de Jésus ; mais tout ce que sur la terre peut suggérer la piété la plus ingénieuse et l'amour le plus inventif avait été

prodigué, à Paray-le-Monial, pour glorifier ce Cœur adorable. Car c'était bien lui qui triomphait dans son humble servante. Partout, dans les églises, dans les monastères de la Visitation, dans la ville entière, les images de ce divin Cœur et les emblèmes de ces bienfaits se mêlaient aux images et aux emblèmes de Marguerite. Entre toutes ces représentations gracieuses, il en était une sur laquelle se fixaient de préférence les regards attendris des pèlerins. Dans une cour du monastère on avait représenté, dans de grandes proportions, le Cœur de Jésus surmontant le rocher figuratif d'où Moïse avait fait jaillir l'eau vive pour désaltérer le peuple mourant de soif dans le désert. Ici la figure s'unissait à la réalité : l'eau jaillissait de la plaie entr'ouverte du Cœur de Jésus, la vraie pierre du désert. Les flots de cette eau tombaient sur une marguerite qui s'épanouissait au pied du rocher, et de là ils rejaillissaient sur un globe représentant la terre. Voilà bien le rôle de la Bienheureuse que l'Eglise a élevée sur les autels : elle a reçu toutes les effusions du Cœur de Jésus ; mais elle les a reçues pour nous les transmettre. Ce divin Cœur l'a faite tout ce qu'elle est, et nous ne comprendrions pas sa mission si, en l'honorant, nous ne faisons pas remonter nos hommages vers Celui qui l'a choisie pour son Apôtre.

Aussi le Cœur de Jésus a-t-il été le principal objet des panégyriques prononcés à Paray-le-Monial. L'illustre orateur de Notre-Dame (de Paris), chargé de porter la parole le jour de l'ouverture du Triduo, a présenté ce divin Cœur comme le principe de notre vie surnaturelle et le complément de notre vie naturelle ; il avait pris pour texte ces paroles du Sauveur : *Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi*. Il a été beau surtout quand il a montré dans le Cœur de Jésus l'idéal dans lequel toutes les plus nobles aspirations du cœur de l'homme sont pleinement réalisées. C'est encore du Cœur de Jésus qu'a parlé le lendemain Mgr Mermillod, évêque d'Hébron, avec cette éloquence entraînante, cette grâce et cette onction qui le font partout reconnaître pour le digne successeur de saint François de Sales. Il a montré les divines opportunités de la dévotion que Jésus-Christ révélait, il y a deux siècles, à

l'humble vierge de Paray, l'opportunité du temps, du lieu, de la personne. Ces divers point de vue ont été exposés par le Prélat avec un bonheur de pensées et d'expressions vraiment ravissant.

Le samedi, la parole a été donnée au R. P. Souaillard. Enfant de Paray-le-Monial, c'est à lui que revenait naturellement l'honneur de prononcer le panégyrique de la Sainte dont la gloire doit à jamais illustrer sa patrie.

La parole de ces grands orateurs n'a pas été le seul ornement de ces solennités. Tout parlait au cœur durant ces jours de grâce ; les rues jonchées de fleurs et bordées d'arbres verts, aux branches desquels pendaient de gracieuses guirlandes ; les maisons pavoisées et ornées d'emblèmes touchants ; les oriflammes aux mille couleurs qui se balançaient au vent, l'église paroissiale richement parée pour recevoir le dépôt précieux qui pendant trois jours a attiré dans son sein les foules recueillies, la chapelle de la Visitation bien plus richement ornée encore, les cloîtres du monastère, le berceau de noisetiers, la cour de l'apparition, tous les lieux sanctifiés par les communications miraculeuses du Sauveur à Marguerite, les inscriptions et les peintures qui rappelaient ces scènes touchantes : de tout cela s'échappait un parfum de piété, une divine onction qui saisissait l'âme plus fortement que les plus éloquents discours. Aussi sur toutes les physionomies il était facile de discerner les impressions de foi qui remplissaient tous les cœurs. Les foules de pèlerins dont le nombre s'est élevé jusqu'à 20,000, au lieu d'encombrer les rues et les places de la petite ville avec cette confusion qui pouvait paraître inévitable dans une agglomération pareille, circulaient partout dans l'ordre le plus parfait et portaient manifestement marquée sur leurs fronts l'empreinte du recueillement. Un seul regret s'est mêlé à la douce joie qui rayonnait sur tous les visages. C'est que le nombre des confesseurs et des confessionnaires a été insuffisant pour satisfaire les désirs de tous ceux qui auraient voulu couronner leur pèlerinage par la réception de la sainte Eucharistie.

Il faut renoncer à décrire en détail les trois magnifiques processions qui ont formé sans contredit la partie

la plus brillante de cette fête. La première eut lieu le jeudi, veille du Triduo, pour transporter les reliques de la Bienheureuse du monastère de la Visitation dans l'église paroissiale. Ce glorieux fardeau était porté par vingt-quatre prêtres en dalmatiques, qui se succédaient huit par huit ; ce groupe principal était précédé de divers autres groupes, composés d'enfants et de jeunes gens revêtus de costumes variés, et chargés de porter les statues de saint Vincent de Paul, de Notre-Dame du Sacré-Cœur, et du sacré Cœur de Jésus. Devant chacun de ces groupes marchaient d'autres enfants portant des lis et des marguerites. Puis venaient quatre cents prêtres accourus de toutes les parties du diocèse et des diocèses étrangers ; enfin les six prélats déjà arrivés à Paray s'avançaient avec leurs chapes d'or et leurs mitres étincellantes, et ils bénissaient les foules agenouillées. Ces prélats étaient S. Em. le cardinal Mathieu, archevêque de Besançon, Mgr de la Tour d'Auvergne, archevêque de Bourges, Nos Seigneurs les Evêques d'Autun, de Dijon, d'Evreux et d'Amiens. Ce cortège, déjà si majestueux, s'augmenta les jours suivants de cent autres prêtres, de Nos Seigneurs les Evêques de Nîmes, de Moulins et d'Hébron, et des Révérendissimes Pères Abbés de Sept-Fonts, du Mont-des-Oliviers, de la Grâce-Dieu, de Notre-Dame du Mont et d'Aiguebelle.

La procession du lendemain fut tout en l'honneur du Cœur de Jésus, dont ce jour-là on célébrait la fête. En contemplant cette marche triomphale du Sauveur caché sous les espèces eucharistiques, en voyant les hommages qui lui étaient prodigués par les princes du peuple, les marques de respect que lui donnait cette foule prosternée sur son passage, on se reportait involontairement au jour où, dans cette même ville, il manifestait à une pauvre fille dénuée de toute influence son désir qu'une fête fut instituée pour honorer son divin Cœur. Voilà comment Dieu sait exécuter ses desseins par les instruments les plus faibles, quand il les trouve dociles à son action.

Ces mêmes pensées remplissaient l'âme, quand, le dimanche, dernier jour du Triduo, les reliques de la Bienheureuse furent reportées dans la chapelle du monastère de la Visitation avec plus de solennité encore

qu'elles n'en avait été emportées trois jours auparavant. On comparait involontairement cette chaise si riche, ces tentures somptueuses, ces emblèmes élégants, toute cette décoration magnifique, cette réunion de prélats, ce concours de prêtres et de fidèles, ces discours éloquentes, ces chants harmonieux, avec la première fête célébrée en l'honneur du Cœur de Jésus par les novices de Paray, le jour de sainte Marguerite, en l'année 1674. Une image en papier grossièrement peinte par ces pieuses filles, quelques bougies, un bien pauvre autel, des cantiques où l'ardeur de l'amour tenait lieu d'élégance poétique, avaient fait tous les frais de cette première solennité.

Les temps sont bien changés. En dépit de toutes les oppositions de la fausse science, en dépit des moqueries de l'incrédulité, le Cœur de Jésus triomphe, et ce triomphe ne peut qu'aller en grandissant. Malgré eux, les hommes sont contraints d'accomplir la prophétie de Zacharie, de *fixer leurs yeux sur Celui qu'ils ont percé*. Espérons que la seconde partie de cette même prophétie s'accomplira également, mais non plus malgré eux. " Ils pleureront sur la divine victime de leur ingratitude aussi amèrement qu'un père pleure sur la perte d'un fils unique. En ce jour-là il y aura au milieu de la maison de David une source ouverte à tous les habitants de Jérusalem, où viendront se purifier les hommes pécheurs et les femmes souillées. Et en ce même jour, dit le Seigneur des armées, je ferai disparaître de la terre le nom même des idoles et les hommes en perdront le souvenir, et je délivrerai la terre des faux prophètes et de la tyrannie de l'esprit immonde. "

Une rencontre à Gènes.

On célébrait au monastère de la Visitation de Gènes, un triduum solennel à l'occasion de la Béatification de la B. Marguerite-Marie. Dans l'une des trois journées, plusieurs jeunes gens se trouvaient au pied de la montée qui mène au monastère. Voyant une multitude de personnes qui se dirigeaient vers le couvent, ils demandèrent la raison de ce concours si extraordinaire.

Ayant appris que l'on célébrait une nouvelle Bienheureuse, ils commencèrent à rire et à railler ceux qui se pressaient sur le chemin de l'église. Mais l'un d'eux, qui avait pris part à leurs discours impies, se sentit tout à coup tellement pressé intérieurement de suivre la pieuse foule, qu'il ne put résister à cette impulsion. Il se sépare donc de ses compagnons ; il vient, il entre dans la petite chapelle, et la grâce divine le touche si vivement qu'il rend les armes et s'avoue vaincu. Il n'avait fallu à l'amante du Cœur de Jésus, que quelques moments de lutte pour dompter intérieurement ce cœur naguère irrégulier. Revenu chez lui, le jeune homme parut tout différent de lui-même ; ses sentiments avaient changé ; sa conduite changea également ; et aujourd'hui il n'a d'autre désir que de se donner entièrement à Dieu. On tient ces détails de lui-même ; car il est venu demander aux religieuses le secours de leurs prières, en disant que la Bienheureuse avait déjà opéré une partie de sa conversion, qu'il espérait l'obtenir entière, et que dès que la grâce serait complètement accordée, il apporterait à la Bienheureuse Marguerite-Marie un cœur d'argent, en reconnaissance de cette inappréciable faveur.

II

Les promesses du Cœur de Jésus

Notre-Seigneur a fait à la Bienheureuse Marguerite-Marie de magnifiques promesses en faveur des personnes dévouées à son sacré Cœur.

“ Je leur donnerai, a-t-il dit, toutes les grâces nécessaires dans leur état ;

“ Je mettrai la paix dans leurs familles ;

“ Je les consolerais dans toutes leurs peines ;

“ Je serai leur refuge assuré pendant la vie et surtout à la mort ;

“ Je répandrai d'abondantes bénédictions sur toutes leurs entreprises ;

“ Les pécheurs trouveront dans mon Cœur la source et l'océan infini de la miséricorde ;

“ Les âmes tièdes deviendront ferventes ;

“ Les âmes ferventes s'élèveront rapidement à une grande perfection ;

“ Je bénirai même les maisons où l'image de mon sacré Cœur sera exposée et honorée ;

“ Je donnerai aux prêtres le talent de toucher les cœurs les plus endurcis ;

“ Les personnes qui propageront cette dévotion auront leur nom écrit dans mon Cœur, et il n'en sera jamais effacé.

Ces promesses ont attiré bien des âmes sous les étendards du sacré Cœur ; les promesses d'un Dieu tout-puissant et bon ne sauraient être illusoires. Les exemples abondent pour témoigner de leur réalisation ; nous sommes loin de pouvoir les citer tous ; choisissons-en quelques-uns parmi les plus remarquables.

COEUR DE JÉSUS SOURCE ET OCÉAN DE MISÉRICORDE INFINIE POUR LES PAUVRES PÉCHEURS.

Quelque temps avant sa mort, sainte Melchtilde demandait avec instance à Notre-Seigneur une grâce importante en faveur d'une personne qui l'en avait priée. Saisie de crainte à la vue des jugements terribles que la justice de Dieu devait exercer sur cette âme, elle versa d'abondantes larmes. Alors, Notre-Seigneur lui dit ces paroles si consolantes : “ Ma fille, apprenez à la personne pour qui vous priez, que tout ce qu'elle souhaite elle doit venir le chercher dans mon Cœur.” Sainte Melchtilde vit ensuite la charité sous la figure d'une vierge céleste qui trempait un diamant dans le Cœur de Jésus, et qui réitérait souvent cette action, afin de lui apprendre qu'il n'y a pas de Cœur si dur que le Cœur de Jésus n'amolisse, ni d'âme si défigurée par la lèpre du péché, que son amour ne purifie, ne guérisse et ne console.

Conversion et sainte mort.

Le trait suivant, de la puissance et de la miséricorde du Cœur de Jésus, a été raconté naguère devant un

nombreux auditoire, dans une paroisse du diocèse de Cambrai.

“ Je viens de vous rappeler, disait le prédicateur, les promesses faites par Jésus-Christ à sa fidèle servante Marguerite-Marie : pour vous montrer comment ces divines promesses se réalisent, il me suffira de vous rapporter un fait qui s'est passé sous mes yeux. Dans la paroisse de N., en Belgique, vivait un homme livré aux plus honteux excès de l'ivrognerie. Chacun connaît les misères et les humiliations qu'enfante ce vice. Cet homme, appartenant à la classe bourgeoise, avait près de 50 ans, et il menait depuis environ un quart de siècle une vie qui n'avait cessé d'être un sujet de profonde affliction pour ses frères et sœurs. Après avoir vainement essayé de toucher par leurs prières et de convaincre par leurs raisonnements le cœur endurci de leur malheureux frère, ils se bornaient, depuis bien longtemps déjà, à recommander en silence sa pauvre âme au bon Dieu.

“ Au mois de mars 1864, un zélé missionnaire des doux Cœurs de Jésus et de Marie, qui est allé depuis recevoir dans le paradis la récompense de son apostolat, vint dans la paroisse de N., et ne manqua pas d'y donner un sermon sur la dévotion bénie qu'il s'efforçait de propager en tous lieux. Les nombreux assistants l'écoutèrent avec un vif intérêt, mais l'un d'entre eux fut plus ému que les autres et se sentit remué jusqu'au fond de l'âme... C'était le pauvre, le malheureux ivrogne ! Son cœur, qui avait été de bronze en présence des plus rigoureuses vérités, fut amoli par l'exposé que fit le ministre de Dieu de toutes les amabilités du Cœur de Jésus.... Il fondit en larmes lorsqu'il entendit prononcer, avec l'onction de la charité la plus douce, ces paroles : *Les pécheurs qui seront dévots à ce sacré Cœur y trouveront l'assurance de leur pardon. Le Cœur de Jésus est l'océan infini de miséricorde !* Dans ce moment solennel, Joseph, c'était le nom de notre malheureux, sentit qu'il avait trouvé ce qu'il n'osait plus croire possible, une miséricorde plus grande que ses fautes, et une grâce plus puissante que ses mauvais penchants. Son parti est pris... Immédiatement après le sermon, il va trouver le prédicateur, se jette à ses pieds. “ Mon père, dit-il, j'ai

beaucoup péché, vous m'avez touché le cœur : je veux me confesser." Sa confession est entrecoupée par de profonds gémissements ; — le bon Père encourage son pénitent, et, quelques instants après, ils s'embrassent avec bonheur.—Jésus a pardonné tout à celui qui a aimé beaucoup. Le court espace de quelques moments a suffi pour opérer une transformation.

La conversion de ce pénitent fut aussi durable qu'elle fut sincère. D'un seul coup il brisa tous ses liens. Il renonça pour toujours à ses anciens amis, à ses compagnons de débauche, et il ne reconnut plus d'autre chemin que celui qui conduit à l'Eglise. Il communiait au moins tous les quinze jours ; dans ses conversations, il aimait à redire les leçons salutaires de sa bonne mère ainsi que les dernières paroles que son père lui avait dites en mourant. La paroisse fut grandement étonnée de ce changement prodigieux. Il ne manqua pas de gens qui le tournèrent en ridicule : " Il ne suffit pas de bien commencer, se dit-on, il faut savoir persévérer.—Vous verrez, le loup mourra dans sa peau." Mais le Cœur de Jésus, qui avait opéré cette belle conversion, la couronna bientôt irrévocablement : environ un an plus tard, la paroisse de N. reçut des missionnaires pour y prêcher le jubilé de 1865 ; le courageux Joseph assista à tous les exercices de cette sainte mission. Depuis sa conversion, son cœur, jadis inaccessible à l'émotion, était devenu si sensible qu'il ne pouvait plus entendre parler de l'amour de Dieu et de l'ingratitude des pécheurs sans verser d'abondantes larmes. Aussi les discours sur les grandes vérités de notre sainte religion avaient-ils pour résultat de briser ce cœur, et d'en faire une victime digne du Cœur sacré de Jésus, immolé sur l'autel de la croix.... Pendant une instruction du matin à laquelle le pieux Joseph assistait dévotement, il sentit le désir irrésistible d'aller immédiatement à confesse, et de recevoir ensuite son Dieu dans la sainte Communion.... La multitude des fidèles qui assiégeaient les confessionnaux ne lui permit de satisfaire sa dévotion qu'à l'heure du midi. Cette longue attente ne le rebuta pas. Tout porte à croire qu'il avait le pressentiment de sa fin prochaine, et qu'il prévoyait que cette sainte Communion lui devait servir de viatique vers l'éternité. Cependant

ses sœurs s'inquiétaient de ne pas voir rentrer leur frère à l'heure ordinaire. Il rentre enfin ; mais, sans s'arrêter, il monte directement à sa chambre où il s'étend sur son lit. Quand on vint pour s'enquérir de ce qu'il était devenu, on le trouva endormi dans le Seigneur ! !

“ Cette perte inattendu d'un frère bien-aimé plongea la famille dans le deuil ; il n'en pouvait être autrement. Mais bientôt le sentiment de la nature le céda à la conviction que ce frère, jadis si coupable, était mort en saint. En rassemblant les circonstances extraordinaires de cette mort, on ne peut douter que son âme ne fût allée s'unir inséparablement au Cœur de Jésus qu'il aimait si tendrement depuis sa conversion.”

Venite ad me.

Un véritable religieux, dont la sincérité ne peut faire un doute pour aucun de ceux qui le connaissent, est l'auteur du récit suivant :

M. L*** était un officier moins distingué encore par le grade qu'il occupait dans la marine française, que par la distinction de son esprit et la noblesse de son caractère. C'eût été un homme accompli, si la religion eût donné à ses belles qualités un but digne d'elles en les dirigeant vers un terme au-dessus du temps. Malheureusement il était venu à une époque où l'impie était de bon ton ; et, soit défaut d'instruction religieuse, soit influence du milieu dans lequel il s'était trouvé, notre capitaine de vaisseau affichait, à l'égard de la religion, une indifférence qui tournait facilement en hostilité. Il ne fallait rien moins, avouons-le, que la toute-puissance du Cœur de Jésus pour changer soudainement en un fervent chrétien un homme de ce caractère. Et pourtant, pour accomplir cette difficile conquête, ce divin Cœur n'eut pas besoin de frapper aucun de ces coups qui renversent les âmes les plus fortes. Ce ne fut point un revers soudain, un malheur domestique, un échec dans la carrière des honneurs, mais la circonstance en apparence la plus fortuite, un de ces riens, qui, dans les desseins de la Providence, décident d'une éternité qui fit connaître à M. L*** les amabilités du Dieu qu'il ignorait.

En congé à Bordeaux, il avait fait une visite à une dame de ses parentes, un jour où le célèbre abbé Rauzan devait se faire entendre dans une des églises de la ville. L'heure du sermon approchait, et la dame n'aurait pas voulu y manquer. Elle propose à l'officier de lui donner le bras et de l'accompagner. C'était une courtoisie que M. L*** eût trouvé impoli de refuser ; mais il s'était bien promis de ne pas franchir le seuil de l'église ; et, en effet, arrivé à l'entrée, il se disposait à se retirer. " Mais entrez donc, cher cousin, lui dit la dame, et veuillez me tenir au moins jusqu'au sermon ; " et en disant ces paroles elle l'entraînait doucement à sa suite. Le cavalier suit sans trop se rendre compte de ce qu'il fait, aide la dame à trouver une place où elle puisse aisément entendre le prédicateur, parcourt des yeux l'édifice pendant qu'elle fait son adoration, jette un regard sur la foule adresse quelques mots à la dame, et puis, voyant que le sermon va bientôt commencer, il cherche à s'esquiver sans bruit. Mais la réputation de l'orateur avait attiré une foule compacte, les vides s'étaient remplis ; et notre marin se vit cerné, bloqué de toutes parts. S'ouvrir un passage, c'était s'exposer au murmure des élégantes dames, attirer sur lui l'attention de la foule et provoquer une multitude de questions sur le personnage qui s'était ainsi échappé au moment du discours.

L'officier sentit son courage faiblir plus que s'il avait dû monter à l'abordage d'un vaisseau ennemi ; il s'avoua qu'il s'était fourvoyé, se promit bien de s'en plaindre à la dame qui l'avait jeté dans ce piège ; mais en même temps il prend son parti en homme de cœur et se résout de faire bon visage contre mauvaise fortune. Quelque temps après, l'abbé Rauzan parut dans la chaire. Tous les regards se portèrent sur l'homme de Dieu, un silence profond se fit dans l'assemblée, et les regards de l'officier, jusque-là flottant sur l'auditoire, se fixèrent sur le missionnaire. Aussi, quand après quelques instants d'adoration le prédicateur se releva, fit son signe de croix et prononça son texte, le marin ne perdit pas un mot. L'orateur avait choisi ces paroles du divin Maître : *Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos* : Venez à moi vous tous qui êtes

courbés sous le faix du travail et le poids de la douleur, et je vous soulagerai. L'effet de ces paroles fut soudain et irrésistible ; elles s'enfoncèrent comme un trait dans le cœur de l'officier, et à plusieurs années de distance, ce n'était qu'avec un ton ému par la reconnaissance et l'amour qu'il rappelait comment cette invitation d'un Dieu avait été soudainement le saisir presque malgré lui. " Dès ce moment, disait-il lui-même, je me livrai à l'orateur, je le suivis dans tous ses développements, mon cœur se dilatait sous la chaleur de ses paroles ; le texte divin revint à plusieurs reprises, et chaque fois c'était un nouveau coup qui m'était porté, jamais je n'avais ressenti semblable émotion." Avant la fin du discours, la mâle poitrine du marin ne pouvait plus contenir l'émotion qui l'agitait. L'amour, le repentir, l'inanité, le vide des chimères qu'il avait poursuivies jusqu'alors, toutes ces pensées, tous ces sentiments se pressaient dans son âme, sa tête était tombée dans ses mains, et c'est en vain qu'il eût cherché à dérober son émotion à ceux qui l'entouraient, si l'orateur eût moins captivé les esprits. Aussi, quand le Dieu d'amour, sortant du tabernacle vint faire fructifier, par sa parole intérieure et ses bénédictions, la parole extérieure de son ministre. M. L***, à genoux, profondément recueilli, ne peut plus retenir les grosses larmes dont ses yeux se remplissent. Que se passa-t-il dans son cœur au moment où tous les fronts s'inclinèrent devant le Dieu voilé sous les saintes espèces ? Qu'entendit M. L*** ? Je ne sais, mais il était subjugué, et bientôt il se relevait résolument de sa place, se dirigeait d'un pas ferme vers la sacristie et demandait M. l'abbé Rauzan. Le grand missionnaire vit d'un coup d'œil l'importante conquête qu'il venait de faire ; mais il avait en ce moment ailleurs des engagements auxquels il ne pouvait manquer, et la séance devait être probablement assez longue. Avec cette élégance de manière, ce ton exquis qu'il savait prendre, il s'excuse, propose un délai et obtient de l'officier une bonne promesse qu'il viendra le lendemain, sur les dix heures, le trouver dans sa chambre. Le retard faillit être funeste ; la conversion de M. L*** eût été différée peut-être pour de longues années, si le célèbre missionnaire eût été

moins soigneux d'exiger un engagement. Le marin fut au moins esclave de sa parole. Rendu au grand air, en en face du monde indifférent dont il avait partagé la manière de voir pendant la plus grande partie de sa vie, mais dont il se trouvait si éloigné depuis une heure, M. L*** sentit ses impressions se dissiper, il se demanda s'il ne sortait pas d'un rêve ; toutes les objections, tous les sarcasmes qu'il avait entendus, qu'il avait proférés lui-même contre la religion et ses pratiques, se représentèrent à son esprit. Il s'en voulait presque d'avoir été sur le point de succomber à ce qu'il appelait un moment d'exaltation du sentiment religieux, et s'applaudit du retard qui lui permettait d'être libre encore, et ne songea plus qu'à dégager sa parole. La pensée d'y manquer, même à l'égard d'un prêtre inconnu, ne lui vint pas une seule fois ; mais ses batteries furent bientôt dressées pour expliquer son changement. Avec la même franchise avec laquelle il l'avait abordé la veille, il lui dirait qu'il avait été entraîné et séduit par sa chaleureuse éloquence, que la démarche qu'il méditait devait être mûrie plus longtemps, qu'il n'était pas assez convaincu pour soutenir les obligations qu'il devait assumer par la confession, et les mille autres prétextes à l'usage des âmes flottantes et indécises entre Dieu et leur passé.

A l'heure indiquée, M. L*** était dans la cellule du missionnaire, et après les compliments d'usage, exposait d'un ton presque brusque les motifs qui l'avaient fait changer de résolution. L'homme de Dieu les reprend, les réfute dans quelques mots bien sentis, l'exhorte à ne pas résister à la grâce qui le sollicite, et termine par l'invitation de Notre-Seigneur : *Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.* L'effet en fut instantané et décisif : de nouveau le brave capitaine se sent impuissant à contenir l'émotion qui du cœur passe à ses yeux et à son visage ; il tombe aux genoux du prêtre, et ne s'en relève que pour publier jusqu'aux derniers jours de sa vie les miséricordes de Dieu.

Dès lors l'intrépide marin est devenu un des plus fervents chrétiens de nos jours. Jamais il n'a transigé avec sa conscience. Invité un jour d'abstinence à la

table de M. l'amiral de M*** il se voit en face d'une table exclusivement servie en gras. Les convives étaient nombreux. Un chrétien vulgaire eût cru devoir faire céder les lois de l'Eglise sinon devant le respect humain, du moins devant ce qu'il aurait appelé les bienséances et la crainte de contrister ses hôtes. Tel ne fut pas le généreux converti. Il vit passer tous les mets devant lui sans y toucher, jusqu'à ce que l'amirale, qui s'en aperçut, lui en demanda la cause. "Madame l'amirale, répondit-il sans hésiter, je suis catholique et j'observe les lois de l'Eglise." La dame de se confondre en excuses et de s'empresse de faire servir du maigre.

Quelque temps après, M. L*** renonçait à ses grades pour se livrer entièrement aux œuvres chrétiennes : retiré dans une ville maritime de Bretagne, il en devenait le modèle et méritait de compter parmi ces chrétiens laïques fortement trempés qui ont si puissamment contribué à conserver et à relever la foi parmi nous.

Vous tous qui gémissiez sous le fordeau de vos fautes et des funestes suites qu'elles enfantent, écoutez : c'est à vous aussi que s'adresse cette tendre invitation : *Venite ad me*. Seriez-vous assez ennemis de vous-mêmes pour rester sourds à cette voix émanée d'un cœur qui veut vous consoler ?

CŒUR DE JÉSUS RESSOURCE ASSURÉE DANS LES NÉCESSITÉS MÊME TEMPORELLES.

Jésus vient en aide à ses servantes dans le besoin.

Dans une ville d'Italie se trouve un monastère de religieuses de Sainte-Claire qui depuis longtemps était en proie aux épreuves de la plus terrible pauvreté. La détresse devint si extrême, que les religieuses se crurent dans la nécessité de se séparer pour ne pas mourir de faim : elles étaient sur le point d'exécuter leur résolution, lorsque le Ciel inspira à l'abbesse d'aller auparavant mettre sur l'autel du Sacré-Cœur de Jésus, la bourse destinée à recevoir les aumônes qui jadis faisaient vivre le monastère, mais que la charité des fidèles n'y versait plus.

En l'y plaçant, cette mère désolée ne pût s'empêcher de s'écrier pleine d'affection, mais aussi de confiance : " Cœur de Jésus, si vous ne venez pas à notre aide, nous allons toutes mourir de faim. " Après avoir dit ces mots, elle se retira. Mais une personne riche étant venue quelques instants après rendre visite à Notre-Seigneur dans cette église, aperçut la bourse sur l'autel et comprit à ce signe l'état de la communauté ; elle la remplit de pièces d'or, et cette communauté sainte, que Jésus n'avait tant éprouvée que parce qu'il l'aimait davantage, subsiste encore aujourd'hui, et toute la ville est édifiée de sa ferveur.

Une prière au Sacré-Cœur de Jésus exaucée.

La veuve d'un officier supérieur, se trouvant, par la mort de son mari, dans une position embarrassante, avait demandé un secours au Gouvernement. Mais le temps s'écoulait, le secours n'arrivait pas, et l'espoir se perdait, lorsqu'une jeune fille qui avait éprouvé bien des fois que le Cœur de Jésus ne trompe jamais la confiance que l'on met en lui, eut l'idée de puiser à cette source infinie de grâces. Un jour donc, prosternée devant son autel, elle lui demande, pour sa plus grande gloire et afin de pouvoir sûrement attribuer à lui seul le succès de l'affaire, de faire arriver le secours avant le dimanche soir.

Elle quitte l'autel remplie de joie. Le dimanche matin, le secours était arrivé.

Armelle Nicolas.

Armelle Nicolas, morte en odeur de sainteté à Vannes, eu Bretagne 1671, rapportait que la bonté de Dieu se plaisait à la consoler dans toutes les peines et les afflictions qui lui arrivaient. " Le plus souvent, disait-elle encore, Notre-Seigneur me montrait son sacré Cœur ouvert afin de m'y cacher, et je m'y trouvais au même instant renfermée avec une si grande assurance, que tous les efforts de l'enfer me semblaient de vraies faiblesses ; durant un long espace de temps, je ne pouvais me voir ni me trouver autre part que dans ce Cœur

adorable, de sorte que je disais aux personnes avec lesquelles j'étais liée : " Si vous voulez me trouver, ne me cherchez nulle part que dans le Cœur de Jésus-Christ ; car ni jour ni nuit je ne sors de cet asile de toutes les vertus ; c'est là que je fais ma demeure : c'est mon lieu de refuge, ma forteresse contre tous mes ennemis ! "

CŒUR DE JÉSUS SANTÉ DES INFIRMES.

Un vœu en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus.

En 1680, le Père Joseph Gallifet eut le bonheur d'être placé sous la direction spirituelle du pieux Père de la Colombière, que Dieu avait choisi pour être le coopérateur de la vénérable Marguerite-Marie dans la glorification du Cœur sacré de Jésus. Ce grand maître de la vie intérieure inspira à ce jeune religieux la dévotion la plus tendre et la plus solide au Cœur sacré de Jésus.

Quelque temps après, le P. Gallifet, ayant été envoyé à Lyon, fut atteint, en servant les malades de l'hôpital, d'une fièvre maligne qui le réduisit bientôt à l'extrémité. On désespérait de sa guérison, lorsqu'un de ses amis en grande réputation de sainteté se sentit inspiré d'aller devant le St Sacrement et de promettre à Notre-Seigneur que s'il lui plaisait de conserver la vie à ce fervent religieux, il la consacrerait tout entière à la gloire de son sacré Cœur. Sa prière fut exaucée : le P. Gallifet, rendu à la santé, accomplit avec bonheur le vœu fait en son nom ; il composa à cette occasion un bel ouvrage : *De l'excellence de la dévotion au Cœur de Jésus.*

Agonie et retour à la vie.

" Le 13 novembre 1857, une pieuse mère de famille revenant de la messe où elle avait eu le bonheur de communier, fut saisie tout à coup d'un évanouissement profond et léthargique qui, malgré les soins empressés de ses enfants, la laissa comme morte jusqu'à huit heures du soir. Elle ouvrit enfin les yeux et revint à

elle ; mais une violente fièvre pernicieuse se déclara. Le délire était complet. Le médecin que l'on avait appelé réussit à empêcher que le troisième accès ne fût mortel ; toutefois, comprenant la maladie, il laissait peu d'espoir de guérison. En effet, une complication nouvelle, accompagnée d'un état de somnolence habituelle, conduisit bientôt la malade aux portes du tombeau. Trois mois se passèrent. Les remèdes les plus énergiques parvenaient à peine à lui rendre momentanément un peu de vie ; mais la malade, usée par la souffrance et consumée par une fièvre presque continue, retombait bientôt dans un anéantissement complet. Elle s'affaiblissait de plus en plus, les ressources humaines allaient s'épuisant une à une.

“ Dans ces douloureuses circonstances, un seul consolateur restait aux amis de la pieuse malade : souvent, quand une crise plus violente faisait appréhender le dernier moment, tous les membres de cette famille affligée se réunissaient devant un tableau du Sacré-Cœur, pour réciter les litanies du Cœur adorable, l'espoir des mourants ; et la mort semblait ralentir sa marche une fois même, ces prières bénies suppléèrent à celles des agonisants que l'on n'avait pas trouvées assez tôt. La malade qui avait pu recevoir les derniers sacrements avec sa connaissance, en conservait un doux souvenir, et quand parfois le libre usage de ses facultés lui était rendu, elle fixait avec amour ses yeux sur l'image vénérée.

“ On priait aussi beaucoup dans une communauté où la pieuse mère avait une fille religieuse ; les élèves du pensionnat, s'unissant à leurs maîtresses, demandaient avec une ferveur touchante les grâces du Cœur de Jésus ; le saint sacrifice était souvent offert pour cette mère mourante. Le 7 décembre au soir, la malade, parvenue au dernier excès de faiblesse et d'épuisement sentant sa parole expirer sur ses lèvres, réunit ses enfants autour d'elle, et leur adressa avec ses tristes adieux, ses derniers et maternels avis. Elle croyait que le lendemain la verrait quitter cette terre d'exil, et pendant cette nuit qui ne fût qu'une longue agonie, son cœur s'unissait malgré ses souffrances au triomphe de Marie Immaculée. Toutes ses pensées étaient pour

le ciel dont elle se sentait si près ; cependant quelquefois on l'avait entennu dire : “ Oh ! si Dieu me rendait la vie, comme je serais heureuse de la consacrer mieux encore à son service ! ”

“ La famille désolée terminait ce jour-là une nouvelle au Cœur de Jésus par Marie Immaculée ; ayant perdu tout espoir de guérison, elle conjurait du moins le divin Cœur d'accorder à une mère chérie des grâces abondantes pour ce dernier passage ; mais Dieu lui réservait, dans sa miséricorde, bien plus qu'elle n'aurait osé espérer. Le matin, vers les six heures, la malade voulant s'unir au saint sacrifice que l'on célébrait pour elle, se fait un peu relever sur sa couche ; ses forces sont tellement épuisées que sa tête retombe ; en vain les personnes présentes essaient-elles de la soutenir : “ Ce n'est pas la peine, répond la malade, je m'en vais, je sens que c'est fini. ” Tout à coup une douleur aiguë la saisit ; tout espoir paraît perdu : mais cette crise qui semblait devoir éteindre le dernier souffle de vie dont la malade était encore animée, était le moment choisi par le Cœur de Jésus pour faire éclater sa vertu toute-puissante. Cette douleur si intense disparaît bientôt, et en disparaissant elle semble emporter avec elle toutes les autres douleurs. L'usage de la vue, des forces nouvelles, tout revient à la malade, et, se relevant, elle s'écrie : “ Je suis guérie. ” Les personnes qui la soignaient croient d'abord à un accès de délire ; on l'aide pourtant à s'habiller ; elle se jette à genoux devant le tableau du sacré-Cœur, devant la statue de Marie Immaculée. La surprise, la joie, l'admiration de ses enfants sont impossibles à décrire ; ils ne purent que trouver des larmes pour remercier Jésus et Marie.

“ Bientôt quelques membres de la famille se dirigeaient comme une députation de reconnaissance et d'amour, vers le sanctuaire béni de Fourvières, d'où une grâce si précieuse était tombée, à l'aurore de la fête de Marie. Pendant cette journée et plusieurs jours encore, les visites se succédèrent sans interruption ; la malade, complètement guérie, les reçut sans éprouver la moindre fatigue ; elle allait même au-devant de ces personnes qui, peu de jours auparavant, l'avaient

vue agonisante ; on ne trouvait que des larmes pour lui répondre, lorsque, montrant le tableau du sacré Cœur qui bénissait ces joies de famille de son regard ami, elle disait à tous : “ C’est lui qui m’a guérie !... ” Ce tableau lui avait été offert par ses enfants le jour de sa fête, peu de mois auparavant ; jamais cette fête n’avait eu un caractère de joie aussi douce. Il semblait que cette image bénie allait porter bonheur, et, comme l’image d’un ami, on l’avait placée, au milieu des portraits de famille. Cette image s’est beaucoup propagée par cette guérison ; tous ceux qui l’ont vue ont voulu s’en procurer de semblables.

“ Le dimanche suivant, la pieuse mère, malgré la rigueur du froid, assistait à la messe avec ses enfants, et recevait ce Dieu consolateur qui bien des fois l’avait visitée sur son lit de souffrance. Sa santé a semblé se fortifier depuis cette époque. Celle qui avait reçu cette faveur ne cessait de bénir le Cœur de Jésus qui lui avait si visiblement manifesté ses miséricordes ; pendant un an, elle remplit avec bonheur les conditions d’un vœu qui la liait à ce divin Cœur ; ce vœu, bien connu par les guérisons et les grâces sans nombre qu’il obtient depuis quelques années, consiste à promettre de communier pendant un certain temps le premier vendredi de chaque mois, et à porter un cordon rouge que l’on fait bénir comme les cordons bleus de la sainte Vierge. Bien des guérisons, sans être instantanées comme celle-ci, n’en ont pas moins été réelles et servent beaucoup à étendre le culte du divin Cœur.

CŒUR DE JÉSUS NOTRE ESPÉRANCE A LA MORT.

La porte du Ciel.

La réputation du R. P. de Ravignan est universelle : Qui n’a entendu parler de la précieuse vie et de la sainte mort de ce grand serviteur de Dieu ?

Après une dernière retraite prêchée aux religieuses carmélites, il ressentit, le 3 décembre 1857, fête de son glorieux patron, les premières atteintes du mal qui devait l’enlever à l’église.

Ses poumons étaient tout à fait attaqués ; il ne respirait plus qu'avec beaucoup de peine. Dès lors, plus de sommeil et de repos, et comme son supérieur lui demandait s'il ne s'ennuyait pas durant ces longues et cruelles nuits : " Jamais je ne m'ennuie, dit-il, le temps ne me paraît même pas long. J'ai recours au Cœur de Jésus ; je pense que Notre-Seigneur est bon, qu'il est bien dans le ciel. et cela me console d'être mauvais et d'être mal sur la terre. "

Lorsqu'il apprit que sa maladie était sans remède, il accueillit cette nouvelle avec une joie ineffable : " Toutefois, dit-il, je n'ai pas assez souffert, " et il parlait de ses péchés passés avec une humilité qui touchait tous les assistants.

La veille de sa mort, en proie à des souffrances aiguës, il dit : " Je suis fatigué ! " et le soir et le lendemain il demanda plusieurs fois pardon à ses supérieurs d'avoir prononcé cette parole.

Cependant l'agonie ne tarda pas à commencer. " Quelle fête allons-nous célébrer, mon Père ? " dit-il à son supérieur.—Les plaies et le Cœur sacré de Jésus.—O mon Père ! *le Cœur de Notre-Seigneur, quelle belle porte pour entrer au ciel !* " Il reçut la dernière absolution, il s'unit aux prières de la recommandation de l'âme, que faisaient pour lui les assistants ; on plaça le crucifix devant ses yeux ; il le saisit et s'endormit doucement dans le baiser du Seigneur, plein de mérites, le 26 janvier 1858, à l'âge de soixante et un ans.

Un pécheur au lit de la mort.

" On avait établi, il y a quelques années, dans l'église des Jésuites, à Londres, une pratique en l'honneur du sacré Cœur, qui rappelle celle qui se fait tous les dimanches à Notre-Dame-des-Victoires. Chaque vendredi, les Associés du sacré Cœur se réunissaient et assistaient à une instruction et à la bénédiction du Saint-Sacrement. Avant de commencer son discours, le prêtre lisait des billets contenant les demandes et les intentions des Associés. Ces demandes offertes au sacré Cœur pendant le Salut, et partant de cœurs étroi-

tement unis l'entre eux par les doubles liens de la religion et de la souffrance, obtenaient souvent des grâces spéciales ; le trait suivant prouvera combien le Cœur de Jésus se plaisait à exaucer les désirs de ses adorateurs. Parmi les catholiques, un homme jeune encore, mais vieilli par une vie de désordres et de vices, était atteint d'une maladie mortelle. L'excès de ses souffrances, le danger imminent où il se trouve, loin de réveiller sa foi, ne servent qu'à l'éloigner davantage de son Dieu ; gisant sur un lit de douleurs, il ne fait entendre que des imprécations et des blasphèmes qui font frémir les protestants qui l'entourent.

Un prêtre catholique accourt, il veut lui prodiguer les secours de la religion ; le jeune homme s'y refuse ; il ne croit plus, il n'espère plus ; le seul nom de Dieu le jette dans une sorte de fureur qui semble devoir abrégér sa vie ; le mal empire, le temps passe, le malade paraît toucher à sa fin ; on redouble les prières et les supplications ; mais rien ne peut toucher ce cœur de pierre, et le prêtre se voit forcé de se retirer. C'était un vendredi ; déjà les pieux Associés s'étaient réunis pour accomplir leur dévotion en l'honneur du sacré Cœur ; l'humble prêtre, mettant toute sa confiance dans la bonté miséricordieuse du Sauveur, se rend à l'église et réclame les suffrages des Associés qui invoquent avec ardeur le Cœur de Jésus en faveur du pauvre moribond.

Le secours ne se fit pas longtemps attendre ; peu après on revient chercher le prêtre, et cette fois c'était le malade qui demandait instamment à le voir. Il accourt ; le pauvre jeune homme le reçoit avec larmes, et des paroles de contrition s'échappent de ses lèvres ; l'impiété, le désespoir, les blasphèmes avaient fait place aux regrets, au repentir, au désir sincère de se réconcilier avec son Dieu. Le pauvre enfant ne savait lui-même à quoi attribuer ce changement ; mais il disait que le Seigneur avait jeté un regard de miséricorde sur son âme ; que, touché, attendri, confus à la vue de l'énormité de ses fautes, il se sentait le désir pressant de se convertir.

Tous les protestants eux-mêmes entourèrent le prêtre et lui demandèrent d'où pouvait venir, dans ce

jeune homme, un changement si subit et qui s'était opéré sous leurs yeux ; car ils avaient remarqué qu'à un certain moment le pauvre malade était devenu subitement aussi calme qu'il était furieux auparavant, et que, depuis cet instant, il n'avait cessé de les édifier par des paroles de douceur et de résignation. Ce moment était celui où les Associés avaient prié. Ce fait s'est passé en 1857. et celui qui le raconte en a été lui-même témoin."

PROMESSES DE N.-S. EN FAVEUR DE CEUX QUI S'EFFOR-
CENT DE PROPAGER LA DÉVOTION A SON SACRÉ CŒUR.

Ajoutons ici les magnifiques promesses de Jésus-Christ pour ceux qui s'emploieront avec zèle à faire connaître son divin Cœur : " Notre-Seigneur, dit la bienheureuse Marguerite-Marie, ma découvert des trésors de grâce et d'amour pour les personnes qui se consacreront et se sacrifieront à rendre et à procurer à son Cœur tout l'honneur, tout l'amour et toute la gloire qui sera en leur pouvoir, mais des trésors si grands, qu'il m'est impossible de les exprimer." Et dans un autre endroit ; " Notre-Seigneur m'a fait voir que les noms de quantité de personnes étaient écrits dans son sacré Cœur, à cause du désir qu'elles ont de le faire aimer et honorer, et que pour cela ils n'en seront jamais effacés."

*Zèle de la bienheureuse Marguerite pour répandre la
dévotion au sacré Cœur de Jésus.*

De quel zèle, pour faire connaître et pour répandre cette dévotion, n'était pas animée la bienheureuse Marguerite-Marie ! Ses lettres sont remplies de traits qui font voir qu'elle ne goûtait de plaisir sur la terre qu'autant qu'elle apprenait que quelque cœur avait été gagné à la dévotion du sacré Cœur.

" Je ne sens, dit-elle dans une de ses lettres, je ne sens mon cœur susceptible d'autre joie ni complaisance, que de celle que je reçois de l'avancement de la gloire de cet aimable Cœur, qui me la rend parfois si excessive qu'il me serait bien difficile de l'expliquer.

“ Ah ! quelle joie pour moi, que le Cœur de mon divin Maître soit connu, aimé et glorifié ! Oui, c'est la plus grande consolation que je puisse recevoir en ma vie, que de le voir régner partout.”

III

Les amis du Cœur de Jésus

Nous avons déjà vu que les saints de tous les temps n'ont pas été étrangers à la dévotion d'élite qui s'adresse au Cœur de Jésus. On pourrait en citer beaucoup de traits et entre autres ce mot du séraphique Bonaventure : “ Je lui parlerai au cœur, disait-il, et j'en obtiendrai tout ce que je voudrai.”

Quoique cette dévotion n'offre pas les mêmes traits également saillants chez tous les saints qui ont diversité d'attraits, de même qu'au physique il y a diversité de physionomie, on peut néanmoins en nommer un bon nombre d'entre eux qui ont manifesté cette dévotion d'une manière plus spéciale.

Nous en désignerons quelques-uns dont les exemples peuvent servir de leçon.

Tendre dévotion de quelques saints envers le Cœur de Jésus.

Les saints se sont plu à choisir le Cœur de Jésus pour leur asile et leur demeure, et à exprimer, dans les termes les plus touchants, leur tendre dévotion à ce trésor de charité. Saint Bonaventure portait une sainte envie au fer de la lance qui ouvrit, sur le Calvaire, ce divin Cœur, et il s'écriait avec transport : “ Oh ! si j'avais été à sa place, je n'eusse plus voulu en sortir ; mais je me serais dit : Voici mon repos à jamais ; ici je fixerai ma demeure, ma demeure de prédilection et de choix.”—“ Si vous voulez me trouver, écrivait saint Elzéar à sainte Delphine, son épouse, cherchez-moi dans la plaie du côté de Jésus-Christ, c'est le lieu de mon repos.”—“ Approchons-nous, dit saint Bernard.

approchons-nous de Jésus, tressaillons, soyons ravis de joie au souvenir de son Cœur... Oh ! qu'il est bon, qu'il est délicieux d'habiter dans ce Cœur ! Votre Cœur, ô Jésus, a été blessé pour nous offrir un sûr asile !... Il a été percé afin que, par cette blessure extérieure, nous puissions découvrir la blessure invisible que l'amour lui a faite... Qui donc n'aimerait pas ce Cœur ainsi blessé ?

*Union de sainte Catherine de Sienne avec le
Cœur de Jésus.*

Sainte Catherine de Sienne a toujours passé dans l'estime des fidèles pour une des âmes les plus dévouées au Cœur sacré de Jésus, et une de celles à qui Notre-Seigneur a accordé le plus de faveurs. Il contracta union avec elle en présence de sa sainte Mère, du Roi-prophète, de saint Jean l'Evangéliste, de saint Dominique ; il la fit boire dans son sacré côté ; il lui ôta son cœur, et quelques jours après il le lui rendit tout enflammé ; il lui imprima la marque de ses plaies ; il parlait et conversait aussi familièrement avec elle qu'un ami parle à son ami, etc. Aussi sainte Catherine, de son côté, aimait Notre-Seigneur avec des ardeurs inexprimables qui la consumait si fort qu'elle en était presque toujours malade... Sa vie n'était qu'un exercice continuél d'amour envers Jésus-Christ.

La demeure de saint François de Sales.

Pendant que le bienheureux évêque de Genève était sur la terre, il faisait son séjour dans le Cœur de Jésus, où son repos ne pouvait pas être interrompu par ses grandes occupations. Comme Moïse, en conversant familièrement avec Dieu, devint le plus doux de tous les hommes, de même ce bienheureux, par sa familiarité avec Dieu, arriva à la perfection des deux vertus du Cœur de Jésus, l'humilité et la douceur.

Ce grand saint eut le cœur trop semblable au sacré Cœur de Jésus-Christ, pour n'avoir pas eu beaucoup de part aux tendres et sublimes sentiments de dévotion que le Saint-Esprit a inspirés à tant d'autres saints

envers ce Cœur adorable. Voici quelques endroits de ses ouvrages qui en font foi.

“ Oh ! que je souhaite ce Cœur du Sauveur pour Roi de tous les nôtres ¹ !

“ Son Cœur est grand, il veut que le nôtre y ait place².

“ Elevons notre cœur ; voyons celui de Dieu, tout bon, tout aimable pour nous ; adorons et bénissons toutes ses volontés : qu'elles tranchent, qu'elles taillent sur nous, partout où il lui plaira ; car nous sommes à lui éternellement. O beau Soleil des cœurs ! vous vivifiez tout par les rayons de votre bonté. Nous voici à demi morts devant vous, nous n'en sortirons point que votre chaleur ne nous échauffe, Seigneur Jésus ³. ”

Connaissant par expérience la solidité de cette dévotion, il la conseillait aux personnes qu'il dirigeait, et un grand nombre de celles qui furent assidues aux pratiques qu'il leur donnait devinrent éminentes en piété. Ce fut surtout afin de faire honorer le Cœur de Jésus, qu'il fonda l'ordre des Filles de la Visitation. Non seulement il recommandait cette dévotion, mais encore il leur inspirait du zèle pour la propager. Il voulut que, dans toutes les maisons de son ordre, ses filles fissent une grande fête le jour qu'il avait désigné pour honorer ce Cœur adorable. C'est ce grand saint, tout dévoué au Cœur de Jésus, qui leur donna, pour le sceau de leurs armes, un cœur percé de deux flèches, surmonté d'une croix entourée d'une couronne d'épines.

*Saint Louis de Gonzague, apôtre de la dévotion au
Cœur de Jésus.*

Saint Louis de Gonzague est mort quatre-vingts ans avant que la dévotion au divin Cœur de Jésus ne fût révélée à la bienheureuse Marguerite-Marie. Mais s'il n'a pas connu cette dévotion sous sa forme récente, il l'a connue et pratiquée avec une rare perfection dans son esprit aussi ancien que le christianisme. Le récit suivant montrera combien dans le ciel où il règne maintenant glorieux, l'aimable protecteur de la jeunesse s'intéresse à la propagation de cette dévotion bénie.

1. L. iv, ép. 69.

2. L. iv, ép. 54.

3. L. vii, ép. 55.

C'était en 1765, Nicolo-Luigi Célestini, novice dans la compagnie de Jésus, à Rome, était malade depuis huit mois, et son état compliqué de manière à désespérer de le sauver. Il en était arrivé à avoir la gorge serrée, enflée et contractée de telle sorte que, depuis dix jours, il était impossible de lui faire avaler une seule goutte d'eau. Le dixième jour, 13 février, il ne parlait plus, ne donnait aucun signe de connaissance et semblait mort ; sa respiration seule indiquait qu'il vivait encore. Tout à coup les couleurs de la vie reparaissent sur son visage, et il s'écrie d'une voix nette, franche, sonore :

“ Je suis guéri ! Saint Louis m'a guéri ! Je l'ai vu, il m'a parlé et m'a guéri ! Je ne sens plus de douleur dans ma tête, ma gorge est libre et dégagée, je n'ai plus d'oppression de poitrine, je vois très-bien, je distingue tous les objets ! Examinez-moi bien, je suis guéri ! Qu'on me donne des vêtements, je vous en prie, afin que je me lève, et qu'on veuille bien me donner à manger.”

Les religieux présents ne revenaient pas de leur surprise et voulaient savoir le détail de cette apparition dont ils n'avaient rien vu ni entendu, mais dont ils voyaient les effets incontestables. Le novice leur raconta que saint Louis de Gonzague lui était apparu tenant son crucifix de la main gauche et de la droite libre il avait fait signe au malade de venir à lui. Celui-ci avait voulu s'élancer vers le saint et n'en avait pas eu la force ; alors Louis de Gonzague lui avait demandé :

“ Que veux-tu ? la santé ou la mort ?

— La volonté de Dieu, avait répondu le novice.

— Comme tu n'as eu d'autre désir, durant toute ta maladie, que celui de recevoir le saint viatique, avait repris saint Louis, et que pour tout le reste tu t'es conformé à la volonté de Dieu, le Seigneur te concède la vie par mon intercession, afin que tu t'appliques sérieusement à la perfection, et que tu travailles jusqu'à la mort, à *propager la dévotion au sacré Cœur de Jésus, dévotion très agréable au ciel !* Je te recommande aussi la dévotion des six Dimanches en mémoire des six années que j'ai passées dans la compagnie de Jésus.

— Mon bon saint Louis, je vous supplie de m'accorder encore une faveur, dit Célestini : celle de me laisser

pour le reste de ma vie la douleur de tête si aiguë dont je souffre depuis longtemps.

—Non, la volonté de Dieu est que tu en sois délivré ; mais je veux bien t'accorder pour l'avenir d'en souffrir un peu en souvenir de la Passion de Jésus-Christ, comme j'en ai souffert toujours, ayant désiré d'en souffrir davantage pour être plus conforme à mon Maître qui avait tant souffert pour moi ! ”

Après ces paroles, le jeune saint avait béni le novice et il avait disparu, le laissant parfaitement guéri. Il n'y avait pas moyen de douter du miracle. Célestini se lève, s'agenouille devant le portrait qui lui avait parlé (car c'était ce portrait qui s'était animé et avait paru tout resplendissant de gloire au malade) ; il remercie Dieu et saint Louis ; puis revêtu du surplis et un cierge à la main, se rend à l'église et chante le *Te Deum* avec toute la communauté. Le lendemain, il servait la messe au P. Recteur et communiait à l'autel de Saint-Louis de Gonzague. Pendant toute sa vie, le P. Nicolo Célestini, fidèle aux recommandations de son saint protecteur, s'efforça de propager la dévotion au sacré Cœur de Jésus, cette *dévotion si agréable au ciel !*

DAURIGNAC : *Vie de S. Louis de Gonzague.*

Un cœur embrasé d'amour.

Un matin, le supérieur du noviciat trouva frère Stanislas de Kostka dans le jardin du noviciat ; c'était à une heure où on n'a pas l'habitude d'aller au jardin. Il faisait froid, et un vent violent soufflait. Surpris, le supérieur lui demanda pourquoi il était là, à un pareil moment, exposé à un froid glacial. L'humble jeune homme, à cette question, se sentit tout couvert de confusion ; encore transporté par son grand amour pour Dieu, il lui répondit avec un air de candeur et d'innocence : “ C'est parce que tout à l'heure, lorsque j'allais terminer mon oraison, j'ai senti s'allumer dans mon cœur un feu si ardent, que je n'ai pas pu supporter la violence de cette flamme qui me brûlait, et j'ai été obligé de chercher en plein air un peu de rafraîchissement. ” Une autre fois, il se vit saisi d'un transport d'amour de Dieu si excessif, qu'il fut en danger de

mourir. Il était tombé en défaillance et ne pouvait plus respirer. On accourut autour de lui, on ouvrit son vêtement et on lui ôta tout ce qu'il avait sur la poitrine. On s'aperçut que sa poitrine était si brûlante, qu'on crut devoir prendre des linges mouillés et les appliquer dessus, afin de la refroidir.

Saint François de Sales, dans son traité de l'amour de Dieu, parle de ce fait comme d'une chose qui lui arrivait souvent. "Le bienheureux Stanislas Kostka, jeune garçon de quatorze ans, était si fort assailli de l'amour de son Sauveur, que maintes fois il tombait en défaillance, tout pasmé, et était contraint d'appliquer sur sa poitrine des linges trempés en l'eau froide, pour modérer la violence de l'ardeur qu'il sentait."

Stanislas était si fréquemment pris par ces défaillances et ces embrasements de l'amour de Dieu, que les supérieurs finirent par avoir des craintes sérieuses que cela ne le fît mourir un jour. Ils donnèrent l'ordre à trois PP. dont l'un avait été médecin à Padoue, d'avoir toujours les yeux sur le saint jeune homme, afin d'être prêts à le soulager, quand ces embrasements de la divine charité se manifesteraient, et d'empêcher que son cœur n'éclatât. Ils voulurent aussi lui retrancher une grande partie du temps qu'il passait à l'oraison, parce que, quand Dieu l'avait quelques instants seulement avec lui, il se répandait dans son âme avec une telle plénitude, et le tenait dans un tel ravissement, que le saint jeune homme ne pouvait plus se contenir. Ils appréhendaient, en voyant son cœur s'enflammer avec tant de force, qu'un moment ne vint où ils ne pourraient plus empêcher le progrès du mal divin de l'amour de Dieu dont cette âme était atteinte.

Vie de S. Stanislas de Kostka.

Un nouveau Berchmans.

La dévotion à la très sainte Vierge et la dévotion au sacré Cœur de Jésus étaient les deux dévotions de prédilection du pieux Gustave de Martini, mort en 1855 au scholasticat de la Compagnie de Jésus. Depuis sa première enfance, elles lui avaient toujours été chères, ainsi que sa respectable mère l'a attesté. Rien n'est

plus propre à nous faire voir jusqu'à quel point elles avaient pénétré dans son âme, que ce qu'il écrivait sur ce double sujet, pendant la retraite qu'il fit au commencement de sa rhétorique.

“ O Jésus, qui voyez dans mon cœur tant de défauts sur lesquels je suis aveuglé, faites-moi comprendre dans cette retraite tout le prix de votre sang ; et pour cela donnez-moi une volonté droite, forte et constante. O Jésus, je me jette dans votre sacré Cœur, et je prie le cœur immaculé de Marie de m'y obtenir un accès facile ; que la sainte pensée de vos miséricordes me pénètre tellement, que j'oublie mon corps pour ne penser qu'à mon âme dans ce temps fortuné ; faites que je triomphe de toute timidité, quelle qu'elle soit, avant la fin de cette retraite. O Cœurs sacrés de Jésus et de Marie, si vous m'accordez cette grâce, et si vous l'étendez à mes condisciples, nos cœurs deviendront semblables aux vôtres, purs et vigoureux...

“ Mon Dieu, je vous rends grâces de ce que vous m'inspirez un si vif désir de mépriser la terre, le respect humain et les plaisirs des sens. Mon Dieu, vous m'avez fait sentir le néant du monde ! Ah ! je vous en conjure par le sang de Jésus, par son Cœur brûlant d'amour pour moi, par le cœur immaculé de Marie, faites que toujours ces vérités fassent sur mon esprit une profonde impression. Mon Dieu, permettez que cette pensée : *Quid prodest homini, etc.*, ait tant de force sur mon cœur, que toujours j'y conforme toutes mes actions.

“ Permettez, ô Jésus, par le cœur de Marie, ma mère et la vôtre, que cette pensée : “ Si un damné pouvait revenir sur la terre, que ferait-il ? ” me remplisse toujours d'une impression si forte, que je me sente aussitôt le courage d'agir.

“ O que ce bon Jésus mérite notre amour et par ses perfections et par ses miséricordes... Il réside encore dans la sainte Eucharistie. Jésus m'ouvre les bras : il m'appelle à lui ; il se donne tout à moi. Ecoutez donc sa voix : *Fili, præbe cor tuum mihi*. Est-ce trop ? Mon Jésus ! prenez mon cœur.”

Ce saint jeune homme ne se contentait pas d'entretenir en lui le feu sacré de l'amour divin, il cherchait

encore à l'allumer dans le cœur des personnes qui lui étaient le plus chères. Voici ce qu'il écrivait à sa respectable mère, en date du 9 juillet 1854 :

“ Permettez-moi, chère maman, de prendre pour sujet de ma lettre le sacré Cœur de Jésus, dont nous nous sommes déjà souvent entretenus. Mais aussi quel sujet plus fécond et plus aimable ? Quel culte résume mieux tous les hommages que nous devons à Jésus que le culte du sacré Cœur ? Ce culte, qui n'est, après tout, que le culte de Notre-Seigneur Jésus-Christ, puisque nous n'honorons pas son cœur en le séparant de sa personne divine, mais que nous honorons sa divinité et son humanité tout entière, en faisant une *attention spéciale à son aimable cœur* ; ce culte, dis-je, n'est-il pas essentiellement un culte d'amour, de reconnaissance, de réparation, n'est-il pas celui qui convient le mieux à notre divin Maître, surtout quand nous le vénérons dans la sainte Eucharistie ? Ajoutons à cela les richesses inépuisables qui, selon les promesses faites par lui à la vénérable Marguerite Alacoque, découlent de son Cœur, et nous ne pourrions nous empêcher de reconnaître que le culte du sacré Cœur accordé aux hommes est un bienfait inappréciable de la divine Majesté. L'abondance des grâces que nous pourrions y aller puiser dans la sainte Eucharistie est, je le sais, chère maman, une des choses qui vous touchent le plus parmi les marques de la divine bonté. Et en vérité, quoi de plus admirable que de voir notre Dieu déployer pour nous, dans l'humble tabernacle où il est assis, une puissance immense, oui, vraiment immense !

“ Car enfin, qu'est-ce que la création du monde, en comparaison des œuvres de notre Dieu, nous ouvrant son Cœur dans la divine Eucharistie ? Pour créer le monde, Dieu n'a eu qu'à parler. Il disait, et son ordre était exécuté : le monde sortait du néant. Mais dans l'Eucharistie, il donne sa grâce, et sa grâce il nous l'a achetée au prix de son sang. Qu'elle est donc grande l'œuvre de Jésus ! qu'il est grand l'amour de son Cœur dans l'Eucharistie ! Qui ne dirait à cette pensée : Oui, le Dieu que nous servons est grand et bon ; il nous lie par ses bienfaits ; puissions-nous l'aimer et le servir de plus en plus en esprit et en vérité ! Aidez pour cela

votre fils par vos prières, il vous doit les siennes par reconnaissance.”

Un an environ après avoir écrit cette lettre, l'ami du Cœur de Jésus, allait recevoir dans le ciel la récompense de ses vertus.

Gustave de Martini est un nouveau modèle offert à la jeunesse chrétienne ; ses exemples lui apprennent que la vertu est de tous les temps, et que, de nos jours encore, il est possible de marcher sur les traces des Stanislas, des Louis de Gonzague et des Berchmans.

Zèle admirable du P. Ronsin pour la dévotion au sacré Cœur de Jésus.

Peu d'hommes ont autant contribué que le P. Ronsin, de la Compagnie de Jésus, à répandre la dévotion au sacré Cœur de Jésus, dans ces derniers temps. Il s'était affectionné à cette dévotion dès l'époque où il avait commencé de se donner entièrement à Dieu, et il était entré dans une confrérie du sacré Cœur établie à Soissons chez les PP. Minimes. “ Depuis lors, écrit-il lui-même, je ne pensai plus qu'à faire connaître, aimer et glorifier le sacré Cœur de Jésus par tous les moyens qui étaient en mon pouvoir. Mais ce zèle que Dieu m'inspirait dans son infinie bonté devint plus ardent et plus efficace par une consécration spéciale et par un vœu que je fis aux sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, lors de mon entrée chez les PP. de la Foi en 1803.” Le P. Ronsin ne cessa en effet, dit le P. Guidée, de répandre la dévotion au sacré Cœur. C'était comme son affaire principale, son œuvre de tous les jours, de tous les moments, la fin unique de ses pensées, de ses paroles, de ses prières, de ses mortifications et de ses travaux. A Périgueux, en 1828, pendant le carême qu'il y prêcha, il inspira à l'évêque de faire un vœu de consécration au sacré Cœur, d'établir la confrérie dans sa cathédrale et dans les principales églises de son diocèse.

A Metz, à Besançon, il usa de son influence sur les évêques dans le même but. “ Vraiment, disait-il, quand on a commencé une si noble entreprise, on ne peut plus s'arrêter, on se sent poussé, attiré, entraîné, enchaîné.

à l'épreuve ; on éprouve l'effet de cette prière du Cantique : *Attirez-moi avec vous, et nous courrons à l'odeur de vos parfums.* Et quel parfum que celui qu'exhalent le tout aimable Cœur de Jésus et le très pur Cœur de Marie ! ” Il ajoutait que pour lui il se reconnaissait redevable *de grâces sans nombre et sans mesure à cette touchante et salutaire dévotion.*

Pour frapper plus vivement les yeux de ceux qui s'approchaient de son confessional et dans la chapelle des Jésuites à Toulouse, il avait fait richement décorer l'autel du sacré Cœur, grâce aux largesses d'une âme qui lui était dévouée.

Le P. Ronsin était convaincu que cette dévotion est le remède efficace aux maux horribles qui travaillent la société, qu'en particulier elle était et serait tôt ou tard le salut de la France ; aussi il voulait que dans toutes les circonstances difficiles on eût recours au Cœur adorable de Jésus.

Pendant sept à huit ans, il rédigea, fit imprimer et répandit dans toute la France un nombre incalculable de neuvaines, de quarantaines en l'honneur du sacré Cœur.

Il touchait à sa dernière heure qu'il s'occupait encore des moyens de répandre cette salutaire dévotion. Sur son lit de mort, on l'entendait redire avec une confiance filiale : “ O tout aimable Cœur de Jésus, vous avez été mon berceau au jour de ma naissance spirituelle, ma demeure habituelle jusqu'à ce jour. Puissiez-vous être, comme je l'espère de votre bonté miséricordieuse, mon tombeau à la mort, et le lieu de mon repos dans le séjour de l'éternité bienheureuse. *Amen, fiat, fiat !* — Oh ! qu'il est bon ! qu'il est doux, ajoutait-il, de pouvoir transformer ses petites douleurs en mérites, et ses maux en biens, en les unissant, en les offrant au sacré Cœur de Jésus. ”

Il a aussi exprimé souvent, dit son historien, combien il était heureux de souffrir un peu pour le salut des âmes ; dans les moments où il paraissait comme dans un demi délire, il suffisait de prononcer le nom du sacré Cœur de Jésus, et ses lèvres glacées par la mort ne cessaient de le redire. C'est dans ces sentiments de la plus tendre piété qu'il rendit son âme à Dieu le 4 novembre 1846.

Un épisode du Siège de Soissons, en 1814.

Une circonstance extraordinaire, pour ne pas dire miraculeuse, augmenta encore, s'il était possible, la dévotion du P. Ronsin envers le sacré Cœur : le fait se passa pendant le troisième siège de Soissons, lors de l'invasion de 1814.

Voici comment ce religieux le raconta lui-même dans une lettre écrite le 4 mai de cette année, à M^{me} Delacroix, religieuse du Sacré-Cœur :

“ Il faut que je vous raconte un petit événement qui a eu lieu lors du troisième siège de notre ville. Une certaine nuit que nos amis du dehors s'amusaient à faire pleuvoir sur nous une grêle d'obus, ces dames étaient enfermées avec M^{me} L... dans sa chambre à coucher, où elles priaient encore avec plus de ferveur que de frayeur (et c'est beaucoup dire). Les gens de la maison étaient à la cave, où la bonne dame n'avait point voulu descendre, parce qu'elle s'était trouvée fort incommodée du séjour qu'elle y avait fait un peu auparavant.

“ Vers minuit (c'était la nuit du 24 au 25 mars), Remi, son cuisinier, entra dans sa chambre et l'engagea à en sortir pour passer à la cuisine.

“ On se rendit à son avis. Dix minutes après, un obus enflammé perça le toit du grenier, le mur de la cheminée tombe, roule et éclate dans la chambre avec un fracas qui ne se peut comparer qu'au dégât qu'il y causa. Meubles, lits, fauteuils, volets, chambranle de marbre, jusqu'à la plaque de la cheminée et aux chenets, tout vole en éclats, à la réserve de deux tableaux suspendus à la cheminée représentant les sacrés Cœurs de Jésus et de Marie. Je puis attester, pour l'avoir vu de mes deux yeux, ainsi que nombre d'autres personnes, parmi lesquelles Monseigneur et M. le curé, que les deux tableaux demeurèrent parfaitement intacts au milieu de ce monceau de débris: pas la moindre égratignure, la moindre tache ou noircissure, pas même de poussière ; les vers aussi restèrent entiers, tandis que les vitres de la chambre et celles des appartements voisins étaient brisées en milles pièces. Maintenant, si vous vous rappelez que votre bonne marraine, par son

zèle et ses largesses, a contribué plus que personne à la restauration du culte de ces sacrés Cœurs, qu'en conclurez-vous, sinon que ce culte est infiniment agréable à Dieu, puisqu'il l'a témoigné par un événement dont les circonstances, pour ne rien dire de trop, tiennent un peu du miracle ? Publiez ceci à la gloire de l'adorable Cœur de Jésus et du tout aimable Cœur de son immaculée Mère, et conservez ma lettre pour perpétuer le souvenir de ce prodige. ”

Un saint religieux dévoué au Cœur de Jésus.

Le P. Louis Debussi avait un amour filial des plus ardents pour Jésus. Dans ses dernières années il n'en pouvait parler sans que ses yeux se remplissent de larmes. On lit dans le journal de sa retraite de 1818 :

“ ... J'ai vu de nouveau que la dévotion à Notre-Seigneur est l'essence de la religion, et que Notre-Seigneur ne peut mieux être connu et comme approfondi que par la dévotion et l'étude de son divin Cœur. ”

La dévotion au sacré Cœur de Jésus était sa dévotion de préférence à laquelle se rapportaient toutes les autres. Pour la satisfaire, il savait mettre à profit les moindres occasions. Pendant la classe, aux heures où l'on avait coutume de faire une aspiration au sacré Cœur, il avait toujours une bonne pensée à suggérer aux élèves, et souvent il commençait ainsi : *Allons, mes enfants, reposons-nous un moment dans le sacré Cœur de Jésus.* Depuis le moment où il commença à connaître cette salutaire dévotion jusqu'à la fin de sa vie, il travailla constamment à l'étendre, soit en formant des associations en l'honneur des trente-trois années du Sauveur, soit en engageant les élèves à s'approcher des sacrements le premier vendredi de chaque mois.

Amour du curé d'Ars pour le Cœur de Jésus.

La Providence a voulu ménager à ce siècle, tout occupé de la matière et des intérêts terrestres, l'exemple d'un saint qui ne respirait plus que du côté du ciel et qui n'aimait que le Cœur de Jésus.

Pour donner une idée de ce que fut en M. Vianney l'amour de Notre-Seigneur, il faudrait, dit son historien, dépeindre ce qui dans une âme humaine, aidée par la grâce, peut se concentrer de plus ardent, de plus énergique, de plus doux, de plus fort et de plus généreux. Toutes les facultés de son âme, toutes les lumières de sa raison, toutes les ressources de sa volonté étaient au service de ce sentiment suprême. Jésus-Christ seul était tout dans ses pensées, dans ses affections, dans ses désirs. Sans le Sauveur, la société même des esprits bienheureux n'aurait pu lui plaire. Jésus-Christ était sa vie, son ciel, son présent, son avenir, et l'adorable Eucharistie le seul étanchement possible à la soif qui le consumait. Il ne pouvait cesser de penser au Cœur sacré de Jésus, d'aspirer à lui, de parler à lui. Ce n'étaient pas des paroles, c'étaient des flammes qui sortaient de son cœur et de sa bouche. Il y avait dans la manière dont il prononçait l'adorable nom de Jésus et dont il disait *Notre-Seigneur* un accent dont il était impossible de n'être pas frappé. Il semblait que son cœur se répandit sur ses lèvres.

“ O Jésus, s'écriait-il souvent, les yeux remplis de larmes, vous connaître, c'est vous aimer !... Si nous savions combien Notre-Seigneur nous aime, nous mourrions de plaisir : je ne crois pas qu'il y ait des cœurs assez durs, pour ne pas aimer en se voyant tant aimés... C'est si beau, la charité ! c'est un écoulement du Cœur de Jésus, qui est tout amour... Le seul bonheur que nous ayions sur la terre, c'est d'aimer Dieu et de savoir que Dieu nous aime. ”

Le jeune apôtre du Cœur de Jésus.

La lettre suivante a été adressée au directeur du *Messenger du Cœur de Jésus*.

“ Je viens, mon R. P., confier à votre pieux *Messenger* un récit qui sera une preuve de plus des grandes choses que le Cœur de Jésus opère dans ceux qui l'honorent. Ce n'est pas un fait que je viens raconter, mais un ensemble de conduite inspiré par ce Cœur divin à un enfant de 14 ans ; peut-être sa vertu toute-puissante ne se révélera-t-elle pas moins dans cette

continuité d'efforts dont il rend capable un âge plein d'inexpérience et de faiblesse, que dans ces grands coups de la grâce qu'il aime souvent à frapper sur les pécheurs.

“ Le pensionnat de *** dans la ville de N.... était, malgré son apparente prospérité, travaillé par une crise intérieure qui en avait profondément altéré l'esprit. Les idées d'indépendance y étaient entrées ; l'autorité manquant de vigueur, l'insubordination s'était organisée et menaçait de s'étendre encore. Ce n'était pourtant qu'une partie du mal. Le démon, comme il arrive d'ordinaire, n'avait ainsi tourné les têtes que pour arriver à gâter les cœurs. La corruption faisait, chaque jour, quelque nouveau ravage.

“ Un petit nombre de jeunes gens osaient seuls résister à l'entraînement et conserver une allure ferme en face de si déplorables chutes. Leur vertu au milieu des railleries qu'elle leur attirait souvent, était presque de l'héroïsme. L'un d'eux (nous l'appellerons Henri) se distinguait entre tous. Il avait de treize à quatorze ans. C'était une nature vive et généreuse, qui ne savait pas ce que c'est d'être bon ou mauvais à moitié. Les passions avaient un instant fait la loi dans ce cœur généreux ; mais il fut un jour visité par la grâce et se livra à son action avec une fidélité qui en fit vite le modèle des plus pieux. Un de ses maîtres lui fit connaître la dévotion au sacré Cœur de Jésus, il l'embrassa avec délices, et c'est là qu'il puisa désormais la force dont il avait besoin et contre les autres et contre lui-même. En de telles conjonctures, il fallait du courage pour se mettre au rang des enfants de cœur ; Henri obtint la faveur d'en exercer les fonctions presque à tous les offices. Il fallait du courage pour s'approcher des sacrements plus souvent que la règle ne le demandait ; de quinze en quinze jours au moins, Henri s'asseyait à la table sainte. Ses condisciples le voyaient aussi tous les jours, à l'heure des récréations, se retirer pendant quelques minutes à la chapelle, dont la porte donnait sur la cour, pour y adorer le bon Maître caché dans le tabernacle. Souvent il y conduisait avec lui quelques compagnons qu'il avait su gagner à sa pieuse pratique. Véritable apôtre du Cœur de Jésus, il se

rapprochait, pour leur venir en aide, des jeunes gens de son âge qu'il voyait en danger, et les suivait comme un bon ange avec une sollicitude attentive. De concert avec les plus fervents, il formait de saints complots dont le but avoué était d'arracher à l'enfer des victimes, et plusieurs fois Dieu bénit ses efforts. L'amour qu'il portait au sacré Cœur était l'âme de toute sa conduite. Ses devoirs d'écolier rencontraient en cet amour même une perfection et un fini qu'on a peine à concevoir dans cet âge et surtout dans une telle nature : Henri ne croyait pas qu'on pût offrir à Notre-Seigneur quelque chose de volontairement imparfait. Notre-Seigneur se plaisait à le récompenser par des succès égaux à son application.

“ Notre pieux jeune homme avait toujours avec lui une médaille du sacré Cœur. Quand il se sentait plus bouillant que l'ordinaire, plus tenté de manquer au silence, de s'emporter contre un condisciple (car c'était là sa plus forte épreuve), il portait aussitôt la main sur l'objet béni, le pressait un instant, ou même le baisait quand il n'était pas aperçu : le remède était infaillible, le calme renaissait comme par enchantement.

“ Un de ses maîtres avait trouvé le secret de lui faire faire les plus grands sacrifices. Un jour il l'aborde : “ Henri, qu'est-il donc arrivé ? vous avez l'air inquiet.” Henri baissa la tête. “ Allons, cher enfant je devine ; il y a là quelque petit sacrifice que le Cœur de Jésus demande et que vous lui refusez.—Oh ! celui-là, je ne le ferai jamais... je ne puis pas... c'est plus fort que moi...” Pressé par son maître, l'enfant se décide à parler : “ J'en veux à Paul dit-il et je le déteste ! Que les autres m'appellent *espion*, *hypocrite*, peu m'importe ; je ne les entends même pas et j'y suis fait... Mais lui ! et c'est tous les jours ; et c'est chaque fois que je suis à portée de l'entendre... Non, je ne puis le souffrir ; je vous l'ai dit, je le déteste... il y a des moments où je voudrais le déchirer de mes propres mains.” Celui que nous désignons sous le nom de Paul avait été l'objet du zèle de notre Henri. Il avait été retiré par lui des mains de compagnons dangereux, encouragé, soutenu quelque temps. Mais entraîné de nouveau, il s'était fait le persécuteur le plus acharné du petit apôtre.

Celui-ci, nous l'avons vu, n'avait plus la force de dominer son aversion, et son âme était bouleversée. " Depuis trois jours, disait-il je ne sais plus prier ! " Son ami lui parle de pardonner ; il l'exhorte, il le presse. " Non je ne puis pas !—Vous ne pouvez pas ! vous ne pouvez pas pardonner, mon enfant !... Regardez, cher enfant (et il lui montrait le crucifix), regardez ! a-t-il souffert, Lui ?... Son cœur a-t-il été abreuvé d'amertumes et d'outrages ?... Eh bien ! ce Cœur a-t-il pardonné ? dites, a-t-il pardonné ?... Il a pardonné, mon enfant, pour vous donner le courage de pardonner aussi." Henri était vivement ému. Il laissa couler un instant ses larmes ; puis prenant et baisant le crucifix, il dit : " Oui, je pardonne ! " C'était l'heure de la promenade. Henri descend à la chapelle et demande naïvement à Notre-Seigneur d'arranger les choses de manière à lui donner Paul pour compagnon pendant les deux ou trois heures que la promenade devait durer ; c'est qu'il était jaloux de faire deux bonnes œuvres à la fois, en pardonnant une offense et en travaillant à sauver l'âme de celui qui l'offensait. Le Seigneur pouvait-il se refuser à écouter une si confiante prière ? Mais Henri va nous dire lui même, dans sa charmante simplicité, quel concours de circonstances ménageait le rapprochement.

" Au moment du départ, les compagnons de Paul et les miens sont absents. Je demande l'autorisation d'aller avec lui et je l'obtiens. Il cherche un moyen de m'échapper : *il a perdu*, dit-il, *sa casquette d'uniforme* ; je lui en trouve une. Nous partons. Pendant vingt minutes, il reste à mes côtés sans ouvrir la bouche. Moi, je lui disais de temps en temps : " N'est-ce pas, cher Paul ? cela ne va plus ! " Mais il se taisait toujours. Cependant je priais le Dieu de le faire parler. Enfin, sur la route, nous traversons le cimetière de N... Je dis alors à Paul : " Ici nous allons réciter un *Ave Maria*." Il a hésité d'abord, mais j'ai obtenu à force d'instances. Alors tout a été gagné. Il m'a tout avoué, m'a demandé pardon, m'a dit qu'il voulait redevenir mon ami et être sage désormais. Je l'ai décidé à se confesser ; et comme il promettait de le faire samedi. " Non, lui ai-je dit, aujourd'hui même ! " Je me suis

chargé d'avertir son confesseur, pour qu'il voulût bien l'attendre avant l'heure du coucher." Ainsi le cœur de Notre-Seigneur récompensait pour la conquête d'une âme un sacrifice accompli par son amour.

" Je m'aperçois mon R. P., que je me suis laissé entraîner, dans ce récit, peut-être au delà des justes bornes. Vous me pardonnerez mes longueurs, quand vous saurez que le professeur dont il est ici question n'est autre que moi-même. Je me suis oublié à redire des souvenirs qui sont encore tout vivants et qui font du bien à mon âme. J'ai quitté la maison où j'ai connu le jeune héros de cette petite histoire, et je l'ai perdu de vue. Mais je conserve au fond du cœur la ferme espérance que Dieu s'en servira un jour pour sa gloire et pour le salut de beaucoup d'âmes.

IV

Pratique en l'honneur du Cœur de Jésus.

C'est une des belles institutions de l'Eglise, et l'un des bienfaits les plus précieux dont l'humanité soit redevable à la religion, que cette nombreuse variété de dévotions touchantes proposées à la piété des fidèles ; dévotions si conformes à nos besoins et à nos misères, dont l'attrait se fait sentir au sage comme au vulgaire, qui consolent l'adversité, embellissent le bonheur, intéressent le cœur et le nourrissent d'espérances, rendent sensibles les plus hautes vérités intellectuelles en les mettant en action, pour ainsi dire, et leur donnant une expression par où l'esprit puisse les saisir ; entretiennent enfin et font fleurir parmi les hommes l'aimable émulation de la piété et la glorieuse rivalité des vertus. Que de jeunes innocences le culte de Marie n'a-t-il pas préservées du souffle contagieux du vice ! Que de larmes amères la dévotion à la croix n'a-t-elle pas

changées dans les douces larmes d'une foi attendrie et d'une compassion pieuse ! Quelle étude si approfondie de la religion pourrait donc égaler cette science que l'on peut puiser dans ces scènes vivantes, où nos mystères viennent se représenter comme dans un miroir qui les réfléchit à nos yeux.

Rien de ce qui rappelle l'âme à Dieu n'est petit. L'adoration en esprit ne se maintient qu'à l'aide des pratiques. Celles-ci donnent un corps à la piété ; une religion qui n'aurait pas de corps serait sans action sur des âmes soumises à l'influence des sens.

Parmi ces dévotions, chacun choisit suivant son attrait particulier, ses besoins personnels, on peut en pratiquer plusieurs à la fois : loin de se nuire réciproquement elles se soutiennent et se relient l'une à l'autre. Entre toutes il n'en est pas de plus élevée que celle qui nous affine au Cœur même du Verbe divin, au foyer d'amour dont nous avons tout reçu, dont nous attendons tout. Je dirai plus : les autres dévotions ne sont que des moyens pour arriver à celle-ci, qui est le centre et la fin de la perfection.

Mais nous contenterons-nous d'aimer le Cœur de Jésus d'une manière purement spéculative, et ne témoignerons-nous pas d'une manière efficace notre zèle pour celui qui donne et nous promet encore des preuves efficaces de son dévouement pour nous ?

Nous allons indiquer les pratiques par lesquelles on peut spécialement l'honorer :

LE MOIS DU CŒUR DE JÉSUS.

Au dernier jour du mois de Marie succède le premier jour du mois de juin, consacré au Sacré Cœur. Cette succession est en parfaite harmonie avec la haute et consolante destinée de la sainte Vierge. En effet, n'est-elle pas la riante aurore qui nous annonce le divin Soleil de justice ? n'est-elle pas la voie qui nous conduit au Sauveur ? n'est-elle pas l'étoile mystérieuse dont les doux rayons nous guident vers le Cœur de Jésus ? n'est-elle pas enfin la porte du ciel par où nous avons entrée dans ce

Cœur divin, qui est le véritable paradis de l'âme intérieure ? Le mois de Marie nous introduira donc comme naturellement dans le mois du Sacré-Cœur, et nous disposera à recueillir les grâces que ce Cœur adorable ne manquera pas de répandre sur nous à cette époque de l'année où il reçoit tant d'hommages de la part des âmes qui lui sont dévouées.

Origine du mois du Cœur de Jésus.

Le mois du Cœur de Jésus fut la pensée et l'œuvre d'une enfant dont le naturel ardent, élevé, impétueux, fut en quelque sorte transformé par la religion, surtout par l'amour des pauvres et la dévotion à la sainte Vierge : Angèle de Sainte-C***. " Elle avait passé plus de huit ans au couvent sans avoir pu obtenir le seul titre qu'elle ambitionnât : celui d'enfant de Marie. Que faire pour toucher le cœur de la sainte Vierge et par elle celui des associées ? — Suggérez-moi donc, dit-elle à l'une des religieuses qui avaient sa confiance, tout ce qu'il est possible d'inventer et de faire pendant le mois de Marie, et je l'exécuterai pour obtenir mon entrée dans la congrégation. — Il me semble, répondit la mère***, qu'un moyen de plaire au cœur de Marie est d'honorer celui de Jésus ; le priez-vous tous les jours ? — Oui, ma mère, il y a déjà longtemps que je ne passe aucun jour sans répéter l'acte de consécration qui se trouve dans nos cantiques. C'est, je crois, ce qui a contribué à m'inspirer un peu d'amour pour le sacré Cœur et de zèle pour le faire connaître aux autres. Je ne sais même pas trop pourquoi, avec la grâce d'être enfant de Marie, je n'ai pas demandé autre chose à la sainte Vierge, pendant ce mois, qu'une grande dévotion au sacré Cœur. Au fait, ce matin, dans mon action de grâce après la sainte communion, je me suis demandé pourquoi il n'y aurait pas un mois du Cœur de Jésus comme il y a un mois de Marie.—Rien ne s'y oppose, ce me semble ; mais il faut un livre, et il n'en existe pas ; il faudrait proposer cet acte de

dévotion au pensionnat et aviser aux moyens sûrs de le faire agréer. ”

Mais pour introduire ce nouveau mode d'honorer le Cœur de Jésus, il fallait une autorisation, et le temps pressait ; car Angèle voulait que ce nouveau mois fut commencé à l'issue du mois de Marie de cette même année 1854. Toute permission lui est donnée de faire elle-même ses propositions à Mgr de Quélen, qui devait venir le 10 mai ; “ car, ajoutait la supérieure à qui elle s'était adressée, l'entreprise est toute vôtre, et je vous la laisserai conduire seule. ”

Le 20 mai arriva enfin, Monseigneur vint célébrer le saint sacrifice à la chapelle des enfants de Marie ; dans la matinée il voit toute la famille. Angèle cependant s'occupait de son grave projet, épiant le moment favorable. Encouragée par un signe de la supérieure, elle s'avance et expose le sujet de sa requête. Elle fut accueillie au delà de ses espérances. Non seulement Monseigneur ne se fit point prier, mais il autorisa le nouveau mois avec cette grâce, avec ces expressions bienveillantes qui tombaient si naturellement de sa bouche : *Nous le ferons*, ajouta-t-il, *pour la conversion des pécheurs et le salut de la France.*

Je laisse à juger combien cette dernière intention devait ajouter à la ferveur. Monseigneur, non content d'approuver l'idée du mois du Cœur de Jésus, voulut encore lui-même en régler les pratiques. Angèle était au comble de la joie ; ses espérances étaient dépassées.

Le mois du Cœur de Jésus fut célébré avec une grande ferveur dans toute la maison. Telle fut l'humble origine de cette salubre pratique de dévotion. ¹.

1. Vie d'Angèle de Ste-C***.

Pratiques pour sanctifier le mois du Cœur de Jésus.

1° Se pénétrer, dès le commencement de ce mois, d'un grand désir d'obtenir du Cœur adorable de Jésus la grâce dont on a le plus besoin et l'extirpation du défaut auquel on est le plus porté.

2° Entendre chaque jour, s'il est possible, ou tout au moins chaque vendredi, la sainte messe à cette intention ; l'offrir aussi en esprit de reconnaissance pour l'amour ineffable de Jésus, et de réparation pour toutes les ingratitudes des hommes.

3° Faire tous ses efforts pour se rendre digne de communier, pendant ce mois, plus souvent que d'ordinaire ; ne pas le laisser finir, du moins, sans se procurer le bonheur de s'unir au divin Cœur de Jésus dans le sacrement de son amour, avec les dispositions qui peuvent lui être le plus agréables.

4° Placer dans sa chambre, ou avoir sur soi, l'image du sacré Cœur ; la baiser tendrement, la considérer avec amour.

5° Réciter au moins une fois le jour la consécration suivante au Cœur de Jésus :

“ Mon aimable Jésus, pour vous témoigner ma reconnaissance, et en réparation de mes infidélités, moi N.... je vous donne mon cœur, je me consacre entièrement à vous, et je me propose, avec votre grâce, de ne plus vous offenser. ” (*Indulg. de 100 jours une fois le jour, si on récite cette consécration devant une image du Cœur de Jésus ; — Indulg. plénière une fois le mois, si on la récite chaque jour.*)

6° Répéter souvent dans la journée la belle oraison jaculatoire : Aimé soit partout le Cœur sacré de Jésus. (*100 jours d'ind. chaque fois.*)

7° Contribuer à répandre autour de soi cette touchante dévotion.

8° Faire pendant le mois, surtout le vendredi, une visite au sacré Cœur de Jésus.

9° Le dernier jour du mois prendre la résolution de continuer à honorer le Cœur de Jésus pendant l'année, lui recommander ses intérêts les plus chers, lui consacrer sa famille, ses amis, tous ceux auxquels on est unis par les liens de la charité.

LE PREMIER VENDREDI DU MOIS CONSACRÉ AU CŒUR DE JÉSUS

Le premier vendredi du mois est un jour spécialement consacré au sacré Cœur de Jésus. Bon nombre de personnes pieuses se font ce jour-là un devoir de s'approcher des sacrements. La communion du premier vendredi du mois est pour ainsi dire d'institution divine, comme on va le voir dans le passage suivant extrait de la Vie de la bienheureuse Marguerite-Marie.

Il y a indulgence plénière pour les personnes qui communient le premier vendredi du mois, et qui sont reçues de la confrérie du sacré Cœur.

Il est une pratique précieuse suggérée par Notre Seigneur Jésus-Christ à la B. Marguerite-Marie, en lui faisant espérer la grâce de la pénitence finale et celle de recevoir les sacrements de l'Eglise avant de mourir, pour ceux qui l'observeraient. *C'est de faire une neuvaine de communion à cette intention et pour honorer le Cœur de Jésus-Christ, en plaçant chacune de ces communions à chaque premier vendredi du mois, pendant neuf mois de suite. Voir : Le chrétien éclairé sur la nature et l'usage des indulgences, Ed. 21e p. 219.*

Combien Notre-Seigneur tient à la communion du premier vendredi de chaque mois.

Bien convaincue que la vertu s'épure dans le creuset de la tribulation, la mère Greffier, supérieure du monastère de Paray, ne cessait de mettre à l'épreuve sœur Marguerite-Marie Alacoque, tantôt d'une manière et tantôt d'une autre, pour tenir toujours en haleine sa faveur et sa patience. Dans cette vue, elle jugea à propos de lui retrancher une seconde fois les dévotions du premier vendredi du mois, que Notre-Seigneur avait prescrites. On ne trouve point dans les *Mémoires* quelle fut l'occasion ou la cause de cette nouvelle épreuve : mais soit que ce fût par le conseil de quelques directeurs, soit que ce fût à l'occasion des maladies fréquentes de la sœur Marguerite, les pratiques qu'elle avait faites avec tant de fruit lui furent interdites, et même la communion qu'elle faisait établir en ce jour. L'humble religieuse supporta en silence cette privation, quoique ce fût pour elle la privation la plus sensible et la plus douloureuse : mais Notre-Seigneur avait appris à sa servante que l'obéissance devait l'emporter toujours sur le désir qu'elle avait de communier. Cependant Dieu se servit, pour l'accomplissement de ses desseins, d'un moyen presque semblable à celui qu'il avait employé autrefois dans une occasion pareille ; mais ce fut avec des circonstances plus marquées et plus miraculeuses. Dans ce temps-là une jeune religieuse tomba dangereusement malade ; en peu de jours elle fut à l'extrémité : la mort paraissait d'autant plus inévitable, que les médecins, comme ils l'avouèrent ne connaissaient rien à son mal, et que les remèdes les plus innocents ne servaient qu'à l'aigrir. Sœur Marguerite, touchée de compassion de l'état où était cette jeune fille, demandait ardemment à Notre-Seigneur qu'il lui plût de la guérir. Il lui fit connaître alors, que la maladie de cette religieuse était un effet de sa colère contre la supérieure, et que cette fille ne guérirait que lorsque la supérieure aurait rendu à la servante de Dieu la permission

qu'elle lui avait ôtée touchant la communion des premiers vendredis.

Sœur Marguerite fut fort troublée par cette connaissance que Dieu lui donna. Elle n'osait déclarer à la supérieure ce qui lui avait été révélé ; et cependant Notre Seigneur la pressait de le faire, et lui marquait qu'il était irrité contre celle qui mettait obstacle à ses desseins. Sœur Marguerite, dans son doute, qui n'avait pour motif, comme on va le voir que la plus étonnante humilité, s'adressa à une sœur ancienne en qui elle avait confiance à cause de sa grande vertu, et elle lui écrivit ce billet :

“ C'est dans le sacré Cœur de Notre-Seigneur que je vous écris ceci, ma chère sœur, puisqu'il le veut ainsi. Ne soyez point surprise que je m'adresse à vous, dans l'extrême peine que je souffre au sujet de ma sœur N. Ce matin il m'a semblé en me levant, entendre distinctement ces paroles : “ Dis à ta supérieure qu'elle m'a fait un grand déplaisir, en ce que, pour plaire à la créature, elle t'a retranché la communion que je t'avais ordonné de faire tous les premiers vendredis de chaque mois, pour satisfaire par là, en m'offrant à mon Père éternel, à sa divine justice, pour les fautes qui se commettent contre la charité, parce que je t'ai choisie pour en être la victime. C'est pourquoi je me suis résolu de me sacrifier cette victime qui souffre maintenant.” Voilà, ma chère sœur ce qui me tourmente et me poursuit continuellement, sans que je m'en puisse distraire, parce qu'il me presse de le dire à notre mère. Je crains de le faire, à vous parler naturellement, parce que je crois que tout cela n'est qu'une ruse de l'ennemi qui me veut rendre singulière par cette communion : ou bien tout cela n'est qu'imagination et illusion ; car ce n'est pas à une misérable hypocrite comme moi que Notre-Seigneur ferait semblable grâce. Je vous conjure, ma chère sœur, de me dire votre pensée là-dessus, pour me tirer de la peine où je suis. Faites-moi cette grâce sans me flatter : car je crains de résister à Dieu, ne pouvant exprimer ce que je souffre de la voir dans cet état. Demandez-lui qu'il vous fasse

connaître la vérité et ce qu'il veut que vous me répondiez, après quoi je tâcherai de n'y plus penser. Je vous prie de brûler ce billet et de me garder le secret."

La sœur ancienne garda le billet, au lieu de le brûler comme on l'en priait ; mais elle porta sœur Marguerite à exposer le tout à sa supérieure. Elle déféra au conseil, malgré sa répugnance, et exposa simplement ce qui lui avait été dit touchant la sœur malade. La supérieure n'hésita plus à promettre la permission de faire les communions et les dévotions retranchées, pourvu que sœur Marguerite obtint la guérison de la jeune sœur qui était alors à l'extrémité, et que les médecins avaient abandonnée. Sœur Marguerite pria pour elle : aussitôt la malade revint des portes de la mort, et sa guérison subite parut aussi inconcevable aux médecins que sa maladie. Mais la santé parfaite ne fut pas rendue à cette religieuse : Dieu lui laissa une partie de ses douleurs en la retirant du péril de la mort ; il voulut que l'entière guérison fût due à un second miracle, et que ce miracle nouveau servit à manifester encore plus la vérité des grâces qu'il communiquait à sa servante.

Soit que la supérieure oubliât la promesse qu'elle avait faite de permettre les communions, soit qu'elle crût que sa promesse même valait une permission, elle n'en donna point de nouvelle à la sœur Marguerite. Celle-ci, ponctuelle dans l'obéissance, n'osa ni reprendre les communions, ni redemander de nouveau les permissions refusées : elle se borna à demander instamment à Dieu qu'il achevât son ouvrage dans la sœur infirme, et qu'il lui rendit une santé parfaite en lui ôtant ses douleurs. Cependant les douleurs continuaient toujours, et les médecins convenaient qu'ils n'y pouvaient apporter aucun remède, après avoir essayé tous ceux que leur art pouvait fournir. Cela dura pendant quelques semaines. La servante de Dieu, touchée de compassion pour la malade, crut que la charité devait l'emporter sur le scrupule que l'obéissance lui suggérait, et elle déclara enfin à la mère supé-

rieure, que l'intention de Notre-Seigneur était que l'infirme ne guérit que quand elle lui permettrait de reprendre ses communions.

La mère supérieure qui avait été témoin du premier miracle, en vit un second qui lui parut aussi marqué, parce qu'il fut aussi prompt : elle accorda la permission, et sur le champ même la malade se trouva entièrement quitte de ces douleurs inconnues à la médecine. Elles n'avaient d'autre principe que la puissance de Dieu, qui voulait que ses desseins fussent accomplis, et qu'on connût que l'illusion ou l'imagination n'avait aucune part à ce qu'il opérait dans sa servante.

Depuis ce temps la dévotion du premier vendredi du mois s'est enracinée et perpétuée parmi les adorateurs du Cœur divin. Ils se donnent rendez-vous ce jour-là dans ce Cœur adorable et resserrent par une communion générale les liens de cette touchante et précieuse charité qui relie la terre au ciel et les âmes pieuses entre elles. De cette réunion de communions et de prières, voulue par le divin Sauveur, résulte une abondance extraordinaire de grâces, et nous faisons appel ici aux souvenirs de tous les pieux chrétiens, qui, s'ils consultent leur mémoire, remarqueront que les communions de ce jour ont été plus sensiblement fructueuses que celles des autres jours.

LA COMMUNION RÉPARATRICE.

La communion réparatrice, inspirée par N.-S. lui-même à sa fidèle servante la B. Marguerite-Marie, a pour but de réaliser ce vœu du divin Cœur de Jésus : *“ Du moins, donne-moi ce plaisir de suppléer à l'ingratitude des hommes autant que tu pourras en être capable.”* Les fins de la communion réparatrice sont donc 1^o de réparer les injures faites à Dieu, à son église et à son vicaire sur la terre. 2^o D'obtenir la conversion des pécheurs et le maintien de la foi dans tout l'univers, principalement en France. *La réparation*, a dit Pie IX, *est une œuvre divine destinée à sauver la société !* Cette œuvre ne peut manquer d'être

agréable à Dieu et d'attirer, sur tous ceux qui y prennent part, ses grâces de prédilection. Que d'âmes pieuses accoutumées à s'approcher souvent de la Table sainte, trouveront dans cette dévotion une source féconde d'affections pieuses et de sacrifices généreux ! Combien d'enfants dans les maisons chrétiennes d'éducation, qui ne savent comment employer le temps si précieux de l'action de grâces ! Tous les dimanches les plus fervents viennent s'asseoir au banquet eucharistique, et trop souvent, hélas ! leur cœur est froid ; ils ne savent que demander à l'hôte divin qui est venu les visiter ; s'ils adoptaient la pratique que nous recommandons ici, leur piété y trouverait un nouvel aliment et ils auraient le bonheur d'avoir procuré au Cœur de Jésus les consolations qu'il désire et qu'il ne dédaigne pas de nous demander.

*Douleur d'une âme généreuse à la vue des offenses
faites au Cœur de Jésus.*

Les âmes dévouées au Cœur sacré de Jésus éprouvent un besoin invincible de réparer les outrages faits à ce divin Sauveur par les impies et les mauvais chrétiens. Voici ce qu'on lit dans la Vie de sainte Madeleine de Pazzi. Vers l'année 1583, toutes les novices, ayant fait, un soir, la prière en commun, selon l'usage, se retirèrent, et Marie-Madeleine demeura seule au noviciat. Après quelques instants, voilà les larmes qui commencent à couler et les sanglots qui lui échappent ; puis, suffoquée par la douleur, elle s'étend sur son siège, déserre ses habits, et ouvre un passage à son cœur, comme s'il eût voulu s'échapper. Son visage, ordinairement pâle, devient rouge comme la flamme, et elle prononce, avec une affection brûlante, ces paroles qui retentissent au dehors : “ O amour, combien vous êtes offensé ! Hélas ! vous n'êtes pas connu, vous n'êtes pas aimé ! ” La sœur Evangéliste Jucundi, sa maîtresse qui était dans une chambre voisine, accourut à ses cris, et la conduisant dans sa cellule, elle lui dit de se mettre au lit. “ Eh

quoi ! ma mère, répondit Madeleine, est-il donc convenable que je me repose, lorsque le Cœur adorable de Jésus est si cruellement offensé ? ” La maîtresse insistant, Madeleine reprit : “ Eh bien ! oui, ma mère, je me coucherai pour satisfaire à l'obéissance. ” Cependant la mère prieure arriva, et après l'avoir considérée un instant, elle dit tout bas à la maîtresse affligée : “ Ne soyez pas inquiète : je tiens de sa mère qu'elle a déjà éprouvé chez elle un semblable transport d'amour. ” La maîtresse, qui jusque-là l'avait crue malade, se tranquillisa. S'étant ensuite aperçues l'une et l'autre que le défaut d'air lui causait des étouffements pénibles, elles ouvrirent les rideaux de son lit et la fenêtre de sa chambre, et restèrent là pour voir comment cette crise allait finir. Après deux heures presque entières, elle revint à son état accoutumé, et alors elles la quittèrent, confirmées dans l'opinion qu'elles avaient déjà conçue de sa sainteté.

Pratiques des Religieuses bénédictines de l'Adoration perpétuelle.

Les religieuses bénédictines de l'adoration perpétuelle établies par la vénérable mère Melchilde se distinguent par leur zèle à réparer les outrages faits au sacré Cœur de Jésus dans le très saint Sacrement. Les religieuses de cet Ordre s'engagent par un vœu particulier à rendre une adoration perpétuelle au très saint Sacrement de l'autel, en esprit de réparation. Chaque religieuse fait son adoration tous les jours pendant le temps qui lui a été marqué, de manière à ce que le saint Sacrement ne soit jamais sans hommages ni le jour ni la nuit.

Tous les mois on tire les billets qui portent les différentes heures qu'on doit passer au pied du tabernacle. Outre cette adoration perpétuelle, la réparation est encore une des principales obligations de cet institut. Tous les jours une religieuse suivant son rang de profession, vient à la fin de l'office qui précède la messe conventuelle, se mettre au milieu du chœur, où il y a une torche allumée, posée sur un

grand chandelier de bois que l'on nomme poteau : elle met à son cou une grande corde, et, prenant la torche à la main, elle demeure dans cette posture humiliante pendant tout le temps de la sainte messe, faisant amende honorable au sacré Cœur de Jésus outragé par les profanations de tant d'impies dans le Sacrement de son amour. Elle offre la sainte communion à cette intention. La religieuse réparatrice va de même au réfectoire, la corde au cou et la torche à la main, comme une criminelle, marchant la dernière de toutes les sœurs, et s'étant mise à genoux au milieu du réfectoire dans une humiliation profonde, elle dit à haute voix, à la première pause de la lecture : “ Loué et adoré soit à jamais le très saint Sacrement de l'autel ! Souvenons-nous, mes très-chères sœurs, que nous sommes vouées à Dieu en qualité de victimes, pour réparer les outrages et les profanations qui se font incessamment envers le très saint Sacrement de l'autel. Je demande humblement le secours de vos prières pour m'acquitter de ce devoir comme je le dois.”

Après cela la réparatrice retourne au chœur et ne prend sa réfection qu'à la seconde table ; elle demeure ce jour-là en retraite jusqu'à vêpres, pour honorer la solitude et la pénitence du Sauveur. Tous les jours, après la messe conventuelle, la religieuse qui est de semaine pour faire le saint office, se met à genoux devant le poteau, où, ayant la corde au cou et la torche à la main, elle prononce tout haut une amende honorable composée par la pieuse fondatrice ; pendant ce temps-là toutes les religieuses sont prosternées contre terre.

A toutes les heures du jour et de la nuit, on sonne cinq coups de la grosse cloche pour avertir les sœurs qui doivent venir au chœur et pour rappeler aux autres les trésors ineffables renfermés dans la sainte Eucharistie ; pendant la sonnerie, toutes les religieuses disent en esprit de réparation : “ Loué et adoré soit à jamais le très saint Sacrement. ” Elles répètent ces paroles très souvent pendant le jour.

Tous les jeudis de l'année on expose le très saint

Sacrement dans l'église du monastère. Pendant la messe conventuelle du jeudi gras, toutes les religieuses font la réparation la corde au cou et un flambeau à la main : elles font de même au salut ; on y chante le *Miserere*, les prêtres étant prosternés dans le sanctuaire la face contre terre.

Chaque année, le jour de la fête de l'Annonciation et pendant son octave, la communauté fait amende honorable pendant la messe, pour réparer toutes les négligences et les fautes que les sœurs peuvent avoir commises pendant l'année.

Lorsqu'on apprend quelque profanation extraordinaire, outre les pénitences que chacune s'impose en particulier avec permission, la prieure ordonne des réparations et des amendes honorables publiques, des processions la corde au cou et le cierge à la main, avec d'autres œuvres satisfactoires.

Quand une religieuse est à l'agonie, la prieure réunit toute la communauté à l'infirmerie, et toutes les sœurs étant prosternées font amende honorable pour réparer les fautes de leur compagne qui va paraître devant Dieu, et quand l'état de la malade le permet, on lui met une corde au cou et un cierge béni à la main, afin qu'elle meure comme victime réparatrice et pénitente.

Et nous, quand tant d'âmes ferventes se sacrifient, ne ferons-nous rien pour témoigner notre amour de condoléance au Cœur si souvent affligé de Jésus ?

L'APOSTOLAT DE LA PRIÈRE ¹

L'*Apostolat de la prière* est un des principaux exercices de la dévotion au sacré Cœur de Jésus, il a pour but de pousser tous les cœurs chrétiens à s'unir à ce divin Cœur, et à prier avec lui pour tous les grands intérêts pour lesquels il prie sans cesse lui-même.

L'Apostolat n'impose aucune autre pratique, que d'offrir au commencement de chaque journée, ses

¹ Association catholique enrichie d'indulgences par Sa Sainteté Pie IX, et approuvée par un grand nombre d'archevêques et d'évêques.

prières, ses travaux, ses souffrances aux intentions du Cœur de Jésus, c'est-à-dire pour la conversion des infidèles, des hérétiques et des pécheurs, le progrès des justes et le triomphe de l'Eglise.

En remplissant cette condition si facile, les associés de l'Apostolat obtiennent les plus précieux avantages.

1^o Ils acquièrent un nouveau droit à l'amitié du Cœur de Jésus, en remplissant eux-mêmes à son égard la grande loi de l'amitié, qui consiste à s'approprier les intérêts et les sentiments de celui qu'on aime.

2^o Toutes leurs œuvres acquièrent un plus grand mérite, puisque le mérite des œuvres dépend en grande partie de la pureté de l'intention, et que de toutes les intentions, la plus pure est celle de la charité et du zèle.

3^o Ces œuvres acquièrent en même temps une efficacité vraiment apostolique, comme celles de Marie et de Joseph à Nazareth, par leur union avec le Cœur de Jésus.

4^o Les associés font servir toutes ces œuvres à la défense de la sainte Eglise, si violemment attaquée de nos jours.

5^o Ils peuvent gagner toutes les indulgences accordées à l'association du Sacré-Cœur de Jésus établie à Rome, et sont affiliés à cette association par le fait même qu'ils sont agrégés à l'Apostolat.

6^o Ils gagnent de plus des indulgences considérables propres à l'Apostolat, entre autres deux indulgences plénières par mois, et 100 jours pour chaque œuvre faite à l'intention du mois, recommandée dans le *Messenger du Cœur de Jésus*¹.

1 Le *Messenger du Cœur de Jésus*, qui sert de lien aux nombreux associés de l'Apostolat de la Prière, a pour but de présenter sous tous ses aspects cette belle dévotion au sacré Cœur de Jésus, à laquelle le salut de la société semble attaché. Tous les sujets qui peuvent servir à développer la piété, tous les devoirs de la perfection chrétienne et religieuse, tous les intérêts de l'Eglise et des âmes, la doctrine catholique tout entière, l'histoire du passé et les événements présents, en un mot tout ce qui peut intéresser un chrétien est traité tour à tour dans ce pieux journal ; mais tout y est ramené au Cœur de Jésus, comme au centre de la religion, de l'humanité et de la création entière.

Chaque livraison contient, avec un article de doctrine, un bulletin des faits religieux accomplis durant le mois, des lettres des missionnaires, des traits édifiants, des pièces de poésies, etc.

7^o Ils ont une part spéciale aux prières et bonnes œuvres d'un nombre considérable d'ordres religieux et de congrégations apostoliques.

Pour faire partie de l'*Apostolat de la prière*, il suffit de se faire inscrire sur un registre tenu dans une communauté, congrégation ou paroisse agrégée collectivement à l'œuvre par un diplôme d'agrégation reçu directement ou indirectement du directeur général. L'inscription est gratuite, ainsi que l'envoi des diplômes et billets d'agrégation, pour lesquels il suffit d'acquitter les frais de port.

Heureux fruits de l'Apostolat de la prière dans un petit séminaire.

Voici ce qu'écrivait au rédacteur du *Messenger du Cœur de Jésus*, l'un des directeurs d'un petit séminaire mixte, composé de près de quatre cents élèves :

“ Mon révérend Père, je vous ai promis de vous donner quelques détails sur le bien produit dans notre séminaire par l'œuvre admirable de l'Apostolat de la prière. Je remplis d'autant plus volontiers ma promesse qu'en accomplissant un devoir de reconnaissance envers le divin Cœur de Jésus, je réussirai peut-être à suggérer à d'autres le désir de se procurer les mêmes avantages.”

“ Depuis son installation solennelle dans toutes les divisions, à votre passage de l'année dernière, l'œuvre a été toujours en progressant, et les fruits qu'elle produit partout sont devenus de plus en plus consolants.

“ Tous les surveillants s'accordent à dire que si l'année a été aussi bonne pour la piété, le travail et la discipline, c'est à l'œuvre de l'Apostolat que nous en sommes redevables. Que de difficultés surmontées par ces seules paroles : “ Allons ! en l'honneur du sacré Cœur de Jésus, pour l'Apostolat de la

Le prix de l'abonnement est de 4 francs par an, pour 12 livraisons de 72 pages in-12, qui formeront au bout de l'année 2 volumes de 410 pages.

Nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs cette excellente publication à laquelle nous avons fait de nombreux emprunts.

prière ! ” Je vous laisse à penser, mon révérend Père, si de tels motifs n'ont pas bien plus d'efficacité que la crainte des punitions, pour attirer les bénédictions de Dieu, pour éclairer les esprits et fortifier les volontés.

“ On a placé chez les *moyens*, dès le mois de novembre, un petit tronc destiné à recevoir les actes de générosité faits pendant la journée en l'honneur du sacré Cœur de Jésus. On peut dire qu'à partir de ce moment la division devint presque parfaite : exercices religieux faits avec plus de piété, travail plus sérieux, silence mieux observé en étude et dans les rangs, jeux universels en récréation.

“ Les *petits* imitèrent bien vite cette excellente industrie en y ajoutant ce qu'ils appellent des neuves de bonnes notes. C'est à peine si j'ose vous dire le chiffre prodigieux des petites victoires remportées dans cette division en une seule semaine : 10,000.

“ Plusieurs veulent réciter le chapelet le soir devant leur lit, avant de se coucher, pour l'Apostolat de la prière ; d'autres font des exercices particuliers et extraordinaires à la même intention.

“ On a été obligé de modérer l'ardeur des petits pour le travail pendant la préparation des examens de Pâques. Un grand nombre d'enfants voulaient travailler le soir jusqu'à neuf heures et se lever le matin une heure avant les autres.

“ Inutile de vous dire que les grandes œuvres de charité, comme la Propagation de la foi, les conférences de Saint-Vincent de Paul, les Ecoles d'Orient, la Sainte-Enfance, les Orphelins, ont gagné énormément à l'introduction de l'Apostolat.

“ Grâces immortelles soient rendues au divin Cœur de Jésus, pour la protection visible qu'il nous a accordée, et pour les bénédictions particulières qu'il a répandues sur nous.”

L'Apostolat dans un pensionnat de jeunes filles.

La lettre suivante, également adressée au rédacteur du *Messenger du Cœur de Jésus*, a l'avantage de

nous montrer à l'œuvre une petite zélatrice de l'Apostolat, et de faire comprendre aux maîtres et maîtresses vraiment religieux le parti qu'ils peuvent tirer de leurs plus jeunes élèves.

“ Mon révérend Père, l'année dernière, la supérieure de notre maison de Nantes m'onvoya le petit Manuel de l'Apostolat. Avec la permission de ma mère supérieure, je commençai avec mes élèves du petit pensionnat. Elles en comprirent tout de suite l'esprit, et la ferveur régna dans cette division jusqu'au moment des vacances. Cette année, les anciennes élèves me redemandèrent l'œuvre avec instance. Je me permets de vous transcrire une page du journal du petit pensionnat où est relatée une récréation dont j'ai été l'heureux témoin. Pendant que cette scène se passait, j'ai désiré votre présence au milieu de ce petit troupeau d'enfants. Votre cœur d'apôtre eût joui de ces dispositions si favorables aux intérêts de Jésus.

“... Nous venons de réorganiser l'Apostolat de la prière au petit pensionnat. Les congréganistes de la Sainte-Enfance ont été les premières admises, et Amélie profita de ce contre-temps pour demander à madame... la permission d'expliquer l'Apostolat à ses plus jeunes compagnes, Marie et Jeanne, enfants de six ou sept ans. Les deux petites filles abandonnèrent leurs balles, et, munies de leurs billets, s'approchèrent avec un air sérieux de la jeune apôtre du sacré Cœur. Bientôt Camille se détacha du jeu ; les autres élèves, l'une après l'autre, l'imitèrent, à l'exception de deux ou trois. Ces chères enfants, dans une attitude respectueuse, formaient un cercle au milieu duquel présidait avec modestie et aisance notre zélatrice. Le doigt sur chaque article, elle les expliquait ainsi :

“ Pour les prières, ce n'est pas difficile : il faut seulement ne penser qu'au bon Dieu ou à l'Enfant Jésus, répondre avec piété, se bien tenir comme cela. ” En même temps, elle joignait les mains et baissait les yeux. — “ Alors on marque autant de points sur son billets qu'il y a d'exercices de piété dans la journée. — Le travail, c'est la classe, les

études et l'ouvrage ; il suffit d'offrir ces actions dès le commencement et de s'y appliquer. Pour les mortifications volontaires, on ne regarde pas les personnes qui entrent dans la salle d'étude ou qui en sortent ; on tient ses pieds l'un près de l'autre sans les croiser. On peut aussi... — Et les afflictions, dit Marie, je ne comprends pas ? — C'est bien facile, pourtant, répondit Amélie, ce sont tous les chagrins ; par exemple, on apprend ses leçons pendant l'étude, arrive le moment de les réciter à la classe, on ne sait plus rien, on perd ses trois points, madame est mécontente. Au lieu de s'excuser, on garde le silence : alors on peut marquer un point aux afflictions. Une autre fois, on écrit de son mieux, une de ces demoiselles remue ou vous pousse le bras, vous faites une tache d'encre, voilà un chagrin ; il ne faut pas se plaindre... La cloche de l'étude vint interrompre cette récréation dont Dieu et ses anges se sont réjouis. ”

Dévotion au Cœur agonisant de Jésus.

La dévotion au Cœur agonisant de Jésus est très-agréable à Dieu et plus avantageuse au prochain.

Rien n'est plus modeste que l'histoire de cette dévotion touchante. Il y a seize ans environ, un humble religieux conçut le désir de la répandre parmi les fidèles, et dans ce but, il composa une petite prière. Mais comment ce germe imperceptible va-t-il se répandre et porter des fruits ? Quel est le souffle mystérieux qui le poussera à l'orient et à l'occident, et qui, en peu d'années, le fera pénétrer jusque dans les contrées les plus lointaines ? Ce sera la parole du Vicaire de Jésus-Christ. En effet, Sa Sainteté Pie IX, par un bref du 2 février 1850, attache à cette prière de précieuses indulgences, et afin d'en faire comprendre les avantages aux fidèles, le pieux pontife promet une part abondante aux effusions de la divine miséricorde, à ceux qui, pendant leur vie, exerceront envers les mourants cet office de charité. Ainsi fécondée par la bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ, la prière au

Cœur agonisant de Jésus se répandit de tous côtés, et sa traduction en plusieurs langues la fit connaître dans la plupart des contrées catholiques.

Cette dévotion a pour but : 1^o d'honorer le sacré Cœur de Jésus endurent, pendant toute sa vie, mais surtout durant sa passion, de grandes souffrances intérieures pour le salut des âmes ; 2^o d'obtenir par les mérites de cette longue *agonie*, une bonne mort aux QUATRE-VINGT MILLE personnes environ qui expirent *chaque jour* dans le monde entier. Ce nombre n'est pas exagéré ; c'est un fait d'expérience.

Chaque jour, QUATRE-VINGT MILLE personnes tombent moissonnées par les coups de la mort !... comparaissent au redoutable tribunal de Dieu !... commencent une éternité de bonheur ou une éternité de supplices !

Hélas ! sur ce nombre, combien de milliers, peut-être, sont en état de *péché mortel* !

Chrétiens compatissants, priez le Cœur de Jésus qui vous en supplie, ce Cœur qui vous a tant aimés, ce Cœur qui a tant souffert pour vous et pour ces pauvres âmes !

Priez pour les agonisants ; ils sont vos frères en Jésus-Christ, vos parents peut-être, vos amis, vos bienfaiteurs !

Priez pour les agonisants : et vous ferez ce qu'a fait Jésus-Christ : vous sauverez des âmes. Quelle sublime mission !

Priez pour les agonisants. Saint Jacques a dit : Quiconque aidera son frère à sortir de ses égarements, sauvera son âme et couvrira la multitude de ses péchés.

Priez pour les agonisants. Un jour on priera pour vous, quand vous serez à l'agonie. Quelles consolations dans ces derniers et terribles combats !

Faites connaître à ceux qui l'ignorent *la dévotion au Cœur agonisant* ; introduisez-la dans vos familles, et ce Cœur sacré vous bénira. Si, par la ferveur de vos prières, vous parveniez à sauver une âme *chaque jour*, au bout d'un an, ce nombre irait à trois cent soixante-cinq ; au bout de dix ans, à trois mille six cent cinquante. Quelle moisson !

QUELLE COURONNE POUR L'ÉTERNITÉ !

Conversion obtenue par l'invocation du Cœur agonisant de Jésus.

Vers la fin de l'année 1857, dans la ville de *** , une personne zélée, membre de la confrérie du Cœur agonisant de Jésus, se tenait au chevet d'un moribond âgé de soixante et un ans, fort instruit dans les sciences humaines, mais non dans celle du salut. " Si quelqu'un, disait-il, a l'audace d'introduire un prêtre auprès de moi, je trouverai moyen de m'en débarrasser promptement : il me reste encore assez de force pour le jeter par la fenêtre. Je suis connu par mes principes, je veux mourir comme j'ai vécu ! " A la personne qui avait essayé de lui parler d'un prêtre, il avait reparti : " Si vous me parlez encore de ces gens-là, je vous défends d'entrer dans ma maison ! "

Elle vint recommander aux prières de l'association ¹ ce pécheur obstiné. Il était sept heures du soir. La nuit fut très calme. Le matin le malade fit demander son médecin, qui le trouva dans le plus grand danger ; puis il envoya chercher la personne qui lui avait adressé des paroles pleines de foi. En l'apercevant, il lui dit aussitôt : " Je ne pense plus comme je pensais hier soir. Vous m'avez parlé de la miséricorde du bon Dieu, vous m'avez dit qu'il est toujours prêt à recevoir les plus grands pécheurs : s'il en est ainsi, allez me chercher un prêtre et pressez-vous ; car bientôt il ne sera plus temps ! " Cette personne lui dit qu'on avait beaucoup prié pour lui, et il en témoigna sa reconnaissance.

Un vénérable prêtre appelé en toute hâte accourut aussitôt, et peu après il alla chercher la sainte Eucharistie. En même temps, le moribond envoya couper toutes les fleurs de son jardin, pour orner sa chambre et tous les lieux où devait passer le saint Sacrement. Dès qu'il aperçut le saint Viatique, il éprouva des transports de joie et de reconnaissance impossibles à décrire. Plusieurs personnes qui avaient accompagné l'adorable Eucharistie fon-

1 La Confrérie du Cœur agonisant de Jésus.

daient en larmes, et leur émotion redoubla quand elles entendirent cet heureux pénitent témoigner vivement sa grande douleur d'avoir tant offensé Dieu, demander pardon de ses scandales à tous les assistants, et les prier de dire aux personnes de leur connaissance combien il était repentant de la vie scandaleuse qu'il avait menée. Plus tard, il dit à son confesseur qu'il ne regrettait qu'une seule chose de la terre : c'était de n'avoir pas une année de plus pour réparer publiquement les scandales de sa vie.

Sur le point de recevoir la sainte communion, il répéta trois fois en français le *Domine non sum dignus*, avec une expression de bonheur et de douleur qu'on ne peut rendre. “ Est-il donc possible, s'écriait-il, que le bon Dieu veuille bien venir dans un cœur aussi souillé que le mien ! ” Après avoir communiqué, il demanda l'Extrême-Onction, que son confesseur lui administra avec une joie nouvelle ; car il n'avait pas encore été témoin d'une pareille conversion, et il disait que jamais il n'oublierait l'impression consolante qu'elle lui avait faite.

Cette dernière cérémonie terminée, celui qui en avait été l'objet n'avait plus rien à faire ici-bas ; un quart d'heure après, il alla au ciel chanter éternellement les miséricordes du Seigneur ¹.

Prière pour les agonisants.

“ O très miséricordieux Jésus, qui brûlez d'un si ardent amour pour les âmes, je vous en conjure par l'agonie de votre très saint Cœur et les douleurs de votre Mère immaculée, purifiez dans votre sang tous les pécheurs de la terre qui sont maintenant à l'agonie et qui aujourd'hui même doivent mourir. Ainsi soit-il.

Cœur agonisant de Jésus, ayez pitié des mourants.”

100 jours d'indulgence chaque fois : indulgence plénière chaque mois, pourvu qu'on récite cette prière trois fois par jour en des moments différents.

PIE IX. 1850.

¹ *Le Cœur agonisant de Jésus*, 3e édition, p. 46-50.

LES IMAGES DU CŒUR DE JÉSUS.

Partout où le Cœur de Jésus a trouvé des adorateurs, l'image de ce Cœur divin a été révéralée et s'est multipliée à proportion que le nombre des dévots au Cœur de Jésus s'est augmenté.

Rien n'est plus capable d'exciter en nous cette vénéralée pour les images du Cœur de Jésus que le plaisir qu'il prend à les voir honorer. Voici ce que rapporte à ce sujet la bienheureuse Marguerite-Marie :

“ Mon Sauveur, dit-elle, m'a assuré qu'il prenait une singulière complaisance à voir les sentiments intérieurs de son Cœur et de son amour honorés sous la figure de ce cœur de chair, tel qu'il m'avait été montré environné de flammes, couronné d'épines et surmonté d'une croix, et qu'il voulait que l'image en fût exposée en public, afin, ajouta-t-il, de toucher le cœur insensible des hommes ; il me promit en même temps qu'il répandrait avec abondance sur le cœur de ceux qui l'honoreraient les trésors de grâces dont son Cœur est rempli, et que partout où cette image serait exposée pour y être particulièrement honorée, elle y attirerait toutes sortes de bénédictions.”

“ Ayez, dit un pieux écrivain, pour entretenir votre dévotion, quelque image de ce Cœur adorable ; placez-la dans un endroit où vous puissiez la voir souvent, afin que cette vue excite en vous le feu du divin amour ; baisez cette image avec la même dévotion que vous baiseriez le Cœur de Jésus-Christ ; entrez en esprit jusque dans ce Cœur défilé. y imprimant avec ardeur votre propre cœur, y plongeant votre âme toute entière, désirant qu'elle y soit absorbée, en vous efforçant d'attirer dans votre cœur l'esprit qui anime celui de Jésus. ses grâces, ses vertus, en un mot tout ce qu'il y a dans ce sacré Cœur de salulaire et qui surpasse toute mesure ; car le Cœur de Jésus est une source surabondante de tout bien.”

*Joie de la B. Marguerite-Marie en recevant une image
du Cœur de Jésus.*

Pour dédommager sœur Marguerite-Marie de toutes les épreuves et les contradictions qu'elle avait à supporter, son ancienne supérieure, la mère Greffier, voulut donner à sa chère fille une marque d'amitié qui pût lui être agréable.

Elle fit faire, par une main habile, une miniature assez grande, où le Cœur de Jésus-Christ était représenté environné de flammes qui figuraient la charité dont ce Cœur divin est embrasé. Il était entouré d'une couronne d'épines, symbole des souffrances qui ont été le fruit de son amour et qui doivent aussi consacrer le nôtre. La mère Greffier envoya cette miniature proprement encadrée à la sœur Marguerite, sûre^e que ce présent serait bien reçu, et par là elle commençait à accomplir ce que le Fils de Dieu avait promis à sa servante : que son divin Cœur serait honoré par ses contradicteurs mêmes, et la dévotion envers lui accréditée et étendue.

On peut juger quels furent les transports de sœur Marguerite, lorsqu'elle vit ce bijou, et qu'on lui eut permis de le recevoir et de le garder. Un trésor n'eût pas intéressé si vivement le cœur d'un avare, ou une grande dignité celui d'un ambitieux. La surprise augmenta le plaisir de la sœur ; cette surprise fut d'autant plus grande, qu'elle ne s'attendait pas à apprendre ce que cette sainte supérieure lui mandait en même temps, savoir : que toute la communauté des filles de la Visitation de Sémur s'unissait à elle pour honorer de concert le Cœur divin du Sauveur du monde. Voici la réponse que fit la sœur Marguerite :

“ Je m'attendais, ma chère mère, que vous m'alliez dire de ne plus penser à introduire cette dévotion du sacré Cœur non plus que si c'était une vaine chimère de mon imagination ; et par avance je m'y tenais soumise, parce que je donne peu de créance à tout ce qui vient de moi. Mais lorsque j'ai vu la représentation de cet unique objet de

notre amour, que vous m'avez envoyée, il m'a semblé que je reprenais une vie nouvelle.

“ J'étais plongée dans une mer d'amertume et de souffrance, et Dieu l'a changée en une si grande paix et soumission à toutes les dispositions de la céleste Providence à mon égard, qu'il me semble depuis que rien n'est capable de me troubler.

“ Mon désir n'est plus que de procurer de la gloire à ce sacré Cœur. Que je m'estimerais heureuse, si avant de mourir je pouvais lui faire quelque service ! Vous pouvez, ma chère mère, m'aider beaucoup, en rassurant mon pauvre et faible courage, qui s'intimide de tout. Mais je m'écarte de ce que je vous disais du sacré Cœur.

“ Il me semble que Notre-Seigneur m'a fait voir que plusieurs noms y étaient écrits, à cause du désir qu'ils ont de le faire honorer, et que pour cela il ne permettra jamais qu'ils en soient effacés ; mais il ne me dit pas que ses amis n'aient point de croix. Car il veut qu'ils fassent consister les plus grands bonheurs à goûter ses amertumes. Serait-il possible que nous ne voulussions pas l'aimer de toutes nos forces, malgré toutes nos contradictions ?

“ Elles ne nous manquent pas, comme vous le savez : mais je suis résolue de mourir ou de vaincre ces obstacles, avec le secours de cet adorable Cœur.

“ Je ne puis vous dire la consolation que vous m'avez donnée, en m'envoyant son aimable représentation, comme aussi en voulant bien nous aider à l'honorer avec toute votre communauté.

“ Cette nouvelle me cause des transports de joie mille fois plus grands que si vous me mettiez en possession de tous les trésors de la terre. ”

La bénédiction d'une famille

Le récit suivant, qui a été adressé d'une maison religieuse d'Espagne, au *Messager du Cœur de Jésus*, nous offre une preuve touchante des bontés du Cœur de Jésus envers ceux qui se confient en lui et qui honorent ses images.

“ Dans le village de S..., vivait une femme mère

de septenfans, et membre de l'Association du Sacré-Cœur établie dans notre maison. Cette pauvre personne, réduite à la misère, allait un jour à Barcelone solliciter quelques aumônes ; sur la route, elle trouva deux petites pièces de monnaie correspondant à huit centimes. " Que ferai-je de cela ? se demanda-t-elle ; ne suis-je pas assez " pauvre pour les garder ? " Pendant ce colloque intérieur elle arrive devant une boutique et lit sur un écriteau : *Loterie en faveur d'une bonne œuvre, à huit centimes le billet.* " Puisque c'est pour une " bonne œuvre, se dit-elle, cela fera mon affaire ; " je m'en vais prendre un billet. " Sa petite tournée achevée, elle repassa au même endroit, pas beaucoup plus riche qu'auparavant. On venait de tirer la loterie, et jugez de sa surprise... son billet lui avait gagné un tableau du Sacré-Cœur de Jésus, peint sur verre, avec baguette dorée, etc. On lui en offrit aussitôt 55 francs. Pour une pauvre femme mourant de faim, elle et sa famille, la tentation était délicate ; mais elle repousse l'offre sans hésiter, disant qu'elle ne serait jamais un Judas, et qu'elle préférerait garder Celui qui pouvait la secourir toujours. De retour à la maison, ne pouvant contenir sa joie, elle prépare une table au milieu de la chambre, va acheter une petite lampe avec un peu d'huile, et réunit ses enfants pour remercier le divin Cœur de Jésus d'avoir voulu se donner à eux. Son mari se rend aussi à l'appel, tombe à genoux et fait une petite prière. Cet homme, qui ne s'était pas approché des sacrements depuis des années, se sentit touché de ce trait de la Providence : il revint à Dieu peu à peu, et ne tarda pas à donner des preuves d'une véritable conversion. A quelques mois de là, les ouvriers de B... organisèrent une émeute ; on l'engagea à entrer dans le complot, avec promesse de se voir ensuite nageant dans l'or, et le menaçant, d'autre part, de toutes sortes de malheurs s'il résistait. Pendant tous les beaux discours de ces forcenés, notre brave homme se recommandait au Cœur de Jésus pour qu'il lui inspirât le moyen de se tirer d'affaire. Animé d'une

grande confiance, il répondit : “ Non, je n'en ferai rien ; faites tout ce qu'il vous plaira ; Dieu est plus puissant que tous les diables ensemble. ” Ces malheureux ne se tinrent pas pour battus ; il lui occasionnèrent toutes sortes de tracasseries, et l'un d'eux, se jetant un jour sur lui avec un poignard, l'aurait probablement tué, sans le secours de son beau-frère qui accourut aux cris et le délivra. Notre excellent homme avait eu recours dans ce danger à l'oraison jaculatoire ordinaire de toute sa famille : “ Cœur de Jésus, ayez pitié de moi ! ” Il demeura caché pendant quatre-vingt-dix-neuf jours, sachant bien que son adversaire chercherait le moment favorable d'exécuter ce qu'il n'avait pu achever, et pendant ce temps, lui, sa femme et ses petits enfants, sans cesse en prière devant le tableau béni, demandaient la conversion de ce pauvre aveugle. Poussé par la nécessité, notre brave homme se décide à se rendre à B... Il marchait en tremblant de tous ses membres, mais priant de tout son cœur. A quelque distance de S..., dans un endroit isolé, il voit tout à coup son ennemi sortir de derrière un pan de mur et s'avancer vers lui. Il se croit perdu : “ Cœur de Jésus, sauvez-moi ! ” s'écrie-t-il. Cependant l'ouvrier s'approchait ; notre homme fait semblant de ne pas le voir ; l'individu, sans mot dire, marche à côté de lui pendant quelques minutes, puis, tout bellement, il entame le discours : “ L'autre jour il “ y a eu quelques petites choses entre nous, vous “ en souvenez-vous ? — Oui, dit l'autre, mais... — “ Tenez, interrompit l'ouvrier, je n'avais pas de “ raison de vous traiter ainsi ; à présent que j'ai “ réfléchi j'en suis fâché. — Eh bien, dit aussitôt son “ compagnon en lui tendant la main, touchez-la, et “ et que tout soit fini. ” Depuis ce moment ils sont très bons amis. — Cette bonne famille célébra une fête d'actions de grâces devant le tableau source de tant de bénédictions. Ils se félicitent chaque jour de n'avoir pas, selon leur expression, vendu Notre-Seigneur. La bonne femme nous apporta le tableau pour le faire voir à notre Révérende Mère ; elle venait de dire à la maîtresse de l'Association qu'elle

avait bien besoin d'une paire de *alpergatas* (souliers de pauvres gens), mais qu'elle n'avait pas de quoi les acheter. Notre digne Mère lui envoya cette aumône. Sa joie fut extrême : s'adressant à l'image chérie, elle lui disait, dans la simplicité de son âme :
“ O Cœur de mon Jésus ! que vous êtes bon pour moi !... Je ne vous ai jamais trompé, vous le savez ;
“ mais vous non plus, vous ne m'avez jamais trompée !...”

L'arme du missionnaire.

“ Un religieux reçut un jour, dans la ville d'Italie qu'il habitait, la visite d'un homme noble et riche qu'il avait connu dans une autre ville, et qui venait tout en larmes lui faire connaître l'affreuse situation où l'avait jeté sa faiblesse.

“ Resté veuf peu de temps après son mariage, avec une fille unique, il s'était laissé complètement subjuger par cette jeune personne, qui le traitait beaucoup moins en père qu'en esclave. Très recherchée pour sa fortune, sa beauté et son esprit, elle n'avait de goût que pour les divertissements du monde, et dissipait toute sa fortune en toilette et autres frivolités. Les sentiments de piété dont elle avait été imbue jadis s'étaient entièrement éteints dans son cœur ; elle ne songeait plus qu'à se faire rendre par les hommes le culte d'adoration qu'elle refusait à son Dieu. Après avoir épuisé toutes les jouissances que pouvait lui offrir sa patrie, elle venait de déclarer à son père qu'elle voulait passer à Paris les jours du carnaval ; et le malheureux père, tout en déplorant les dangers qu'allait courir sa fille, avait cédé à ce nouveau caprice.

“ Il était donc en voyage pour Paris, lorsque arrivé dans la ville où se trouvait le religieux dont il est question ici, il fut retenu par une indisposition assez légère dont sa fille fut atteinte.

“ C'est là que la grâce attendait cette jeune égarée. Dieu inspira à son père la pensée de tenter un dernier effort pour la convertir, et d'aller prier instamment ce religieux, très bien connu de sa fille, de

venir la voir pour essayer de changer son cœur. Le religieux s'excusa d'abord : il répondit qu'il n'était point d'usage dans sa Compagnie d'aller rendre visite aux dames sans une raison toute particulière ; il craignait d'ailleurs d'être mal reçu et de voir échouer son zèle. Le père de la jeune demoiselle ne se découragea pas : une seconde, une troisième fois, il vint supplier le religieux de céder à ses instances et de consoler, s'il était possible, un père infortuné ; il lui assura même que sa fille était bien disposée et consentait à le recevoir. Enfin le saint religieux se laisse vaincre ; il recommande à Dieu cette démarche si incertaine mais pourtant si nécessaire au salut d'une âme, et accompagne à son hôtel ce père affligé. Là il trouve la jeune personne assise mollement sur un canapé et vêtue avec la plus fastueuse élégance. Elle le reçut froidement, mais avec politesse ; la conversation s'engagea sur des sujets indifférents. Cependant le père saisit un prétexte pour quitter l'appartement et laisse sa fille seule en face du prêtre. La demoiselle paraissait disposée à continuer sa conversation frivole, mais le religieux, poussé par son zèle et probablement aussi par une inspiration divine, l'interrompt pour lui adresser ces paroles : " Sachez, mademoiselle, que je ne suis point venu ici pour perdre le temps, mais bien pour vous rappeler vos devoirs, et vous avertir que si vous suivez la route où vous marchez, vous ne trouverez pour terme que l'enfer éternel." A ces mots, la jeune fille indignée se lève et, montrant du doigt la porte de sa chambre, elle dit au religieux d'une voix brusque : " Et vous, mon Père, sachez que ce n'est pas pour entendre un sermon que je vous ai reçu ; et si vous n'avez rien de mieux à me dire, vous pouvez vous retirer. Je suis noble, je suis riche, je suis jeune encore ; plusieurs même m'admirent assez pour mon esprit : personne ici n'a le droit d'exiger que je renonce à tous ces avantages pour promener une vie de recluse. Non : j'en veux jouir ; j'en veux jouir sans vain scrupule, et passer ma jeunesse aussi gaîment que je le pourrai.—Si je n'ai pas le droit de rien exiger de vous, repartit

doucement le prêtre, vous ne pouvez cependant me refuser celui de vous adresser une prière." La douceur de l'homme de Dieu fléchit le courroux de la jeune fille, et elle lui répondit avec calme, quoique avec un peu de hauteur : Eh ! bien, parlez ; que demandez-vous ?—Je voudrais obtenir de vous un engagement bien facile à remplir." Soit que la curiosité la poussât à savoir ce dont il s'agissait, soit qu'elle commençât à subir l'influence de la grâce, la jeune personne répondit : " Quel est cet engagement ? s'il est aussi aisé que vous le dites, je ne reculerai pas."

" A ces mots le religieux ouvrit un bréviaire, et en tira une image du Sacré-Cœur de Jésus, qui n'était vraiment ni fraîche ni jolie : Je ne demande autre chose de votre bienveillance, mademoiselle, dit-il, sinon qu'il vous plaise de réciter tous les matins, pendant neuf jours, un *Gloria Patri* devant cette image ; mais à genoux, mademoiselle, à genoux par terre, entendez-vous ? " Les traits de la jeune personne s'altérèrent ; elle rougit à ces mots ; puis, bientôt après, elle pâlit, et saisissant tout émue l'image qu'on lui présentait, elle ne put répondre que par ces mots entrecoupés : " Oui, oui, donnez-la moi.... je le ferai.... mais allez-vous-en, allez-vous-en."

" La grâce avait terrassé ce cœur rebelle. Le prêtre le comprit, il se retira en bénissant Dieu. Le lendemain, dans la matinée, le père de la jeune fille venait retrouver le religieux : " Eh ! que s'est-il donc passé hier entre vous et ma fille, mon Père, lui dit-il en le voyant ; depuis votre départ elle est constamment agenouillée, le visage dans ses mains et pleurant amèrement ; elle ne répond plus que par des sanglots et des larmes ?—C'est l'œuvre de Dieu, monsieur, répondit le prêtre : c'est à lui qu'il faut aller offrir pour un tel bienfait l'hommage de notre reconnaissance." Il dit ; tout deux se lèvent et ensemble au pied du saint autel, ils vont, avec des larmes de joie, rendre au Sauveur miséricordieux leurs actions de grâces.

" Quelques moments après, la jeune fille paraissait dans le saint temple, et un religieux, inconnu d'elle, entendait sa confession ; elle avait voulu épar-

gner à son bienfaiteur l'affliction qu'il n'aurait pu manquer de ressentir au triste récit de ses égarements.

“ Après les adieux, un mois entier se passa sans nouvelle ; mais à cette époque, une lettre charmante, toute remplie des plus suaves accents de la gratitude, venait apprendre au saint religieux que celle qu'il avait sauvée de l'abîme venait d'entrer dans un couvent où elle avait déjà trouvé le vrai bonheur que le monde lui promettait vainement depuis si longtemps.

“ Un an et demie après, il en recevait une seconde plus heureuse encore, écrite le jour même de la profession religieuse. Le religieux qui a eu cette consolation a cru devoir taire le nom des personnes et des villes et même celui du couvent où cette Magdeleine est entrée ; néanmoins son récit n'en est pas moins propre à augmenter *singulièrement* la confiance dans le Cœur tout-puissant de Jésus.

*La médaille du sacré Cœur de Jésus est un bouclier
dans les dangers.*

Il y a quelques années, une mère pieuse embrasant son fils qui partait pour la guerre d'Afrique, lui remit une médaille du Cœur de Jésus et lui fit promettre de la porter toujours sur sa poitrine. Fidèle à sa parole, le jeune officier ne se sépara jamais de ce gage de la tendre sollicitude et de la confiance de sa mère. Il lui fut redevable de son salut. Dans cette campagne glorieuse de l'Atlas, où nos armées françaises se couvrirent d'honneur, il fut choisi par les chefs comme le plus intrépide, pour une action périlleuse.

Engagées dans un formidable défilé, nos troupes eurent beaucoup à souffrir du feu des ennemis. A l'ordre du prince qui commandait l'expédition, le vaillant officier s'élance sur un corps d'Arabes qui occupait le passage. Sa compagnie resta presque tout entière sur le champ de bataille. Il fut lui-même atteint de plusieurs coups de feu ; mais la balle qui l'avait frappé au milieu de la poitrine, et

qui devait lui donner la mort, vint s'aplatir contre l'image du sacré Cœur de Jésus. Plein de ferveur et de reconnaissance pour une protection si miraculeuse, le jeune officier ne cessa de célébrer les louanges de ce Cœur divin et de publier partout les merveilles qu'il avait opérées en sa faveur.

V

Les Fastes du Cœur de Jésus

Outre les faits privés et consolants que nous venons d'enregistrer, il faut signaler d'éclatantes manifestations de confiance et de dévouement données par des populations entières envers l'adorable Cœur si justement appelé par l'Eglise : NOTRE AIDE DANS LES GRANDS MAUX QUI ONT FONDU SUR NOUS.

Au premier plan nous voyons la France tout entière, dans la personne et par l'organe d'un roi-martyr consacrée au sacré Cœur de Jésus, et successivement plusieurs villes et provinces de la France ratifier solennellement cette consécration.

Puisse la France entière s'unir à cet élan, et les Fastes du Cœur de Jésus, encore à leur aurore, deviendront une grande et magnifique histoire !

Consécration de la France au Sacré Cœur de Jésus par le roi Louis XVI

Ce fut au Cœur de Jésus que le roi-martyr confia en mourant la France qu'il lui avait vouée ; et s'il ne lui fut pas donné de faire lui-même la consécration solennelle et publique qu'il avait résolue, elle fut partiellement accomplie par les évêques de France qui, en si grand nombre, ont dédié leur diocèse au Cœur de Jésus.

Voici des détails bien authentiques sur ce fait.

Les temps mauvais de la révolution étaient arrivés ; déjà la tour du Temple renfermait l'auguste famille qu'attendait l'échafaud. Au milieu des hor-

reurs de ces jours néfastes, le roi Louis XVI fit un vœu : en 1792, il consacra sa personne, sa famille et tout son royaume au sacré Cœur de Jésus.

Ce fut M. Hébert, général des Enlustrés, alors confesseur de ce monarque, qui resta dépositaire de cet acte pieux.

“ Vous voyez, ô mon Dieu : (c'est le roi-martyr qui parle) toutes les plaies qui déchirent mon cœur et la profondeur de l'abîme dans lequel je suis tombé ; des maux sans nombre m'entourent de toutes parts ; à mes malheurs personnels et à ceux de ma famille, qui sont affreux, se joignent pour accabler mon âme, ceux qui couvrent la surface du royaume. Les cris de tous les infortunés, les gémissements de la religion opprimée retentissent à mes oreilles, et une voix intérieure m'avertit encore que peut-être votre justice me reproche toutes ces calamités, parce que, dans les jours de ma puissance, je n'ai pas réprimé la licence du peuple et l'irreligion qui en sont les principales causes ; parce que j'ai fourni moi-même, sans le savoir, des armes à l'hérésie qui triomphe, en la favorisant par des lois qui ont doublé ses forces et lui ont donné l'audace de tout oser.

“ Je n'aurai pas la témérité, ô mon Dieu, de vouloir me justifier devant vous ; mais vous savez que mon cœur a toujours été soumis à la foi et aux règles des mœurs ; mes fautes sont le fruit de ma faiblesse et semblent dignes de votre grande miséricorde. Vous avez pardonné au roi David, qui avait été cause que vos ennemis avaient blasphémé contre vous ; à Manassès, qui avait entraîné son peuple dans l'idolâtrie. Désarmé par leur pénitence, vous les avez rétablis l'un et l'autre sur le trône de Juda, vous les avez fait régner en paix et avec gloire. Seriez-vous inexorable aujourd'hui pour un fils de saint Louis qui prend ces rois pénitents pour modèles, et qui, à leur exemple, désire réparer ses fautes et devenir un roi selon votre cœur.

“ O Jésus-Christ, divin réparateur de toutes nos iniquités, c'est dans votre Cœur adorable que je dépose en ce moment les effusions de mon âme affligée. J'appelle à mon secours le tendre cœur

de Marie, mon auguste protectrice et ma mère, et l'assistance de saint Louis, mon patron et le plus illustre de mes aïeux. Ouvrez-vous, Cœur adorable, et par les mains si pures de mes puissants intercesseurs, recevez avec bonté les vœux satisfaisants que la confiance m'inspire et que je vous offre comme l'expression sincère des sentiments de mon cœur."

VOEU DU ROI

" Si par un effet de la bonté infinie de Dieu, je recouvre ma liberté, ma couronne et ma puissance royale, je promets solennellement :

" 1^o De prendre, dans l'intervalle d'une année, tant auprès du pape qu'auprès des évêques de mon royaume, toutes les mesures nécessaires pour établir, en suivant les formes canoniques, une fête solennelle en l'honneur du divin *Cœur de Jésus*, laquelle sera célébrée à perpétuité, dans toute la France, *le premier vendredi après l'octave du Saint-Sacrement, et toujours suivie d'une procession générale*, en réparation des outrages et des profanations commises dans nos temples pendant le temps des troubles schismatiques, les hérétiques et les mauvais chrétiens.

" 2^o D'aller moi-même, en personne, sous trois mois à compter du jour de ma délivrance, dans l'église Notre-Dame de Paris ou dans toute autre église principale du lieu où je me trouverai, et de prononcer, un jour de dimanche ou de fête, au pied du maître-autel, après l'offertoire de la messe et entre les mains du célébrant, un acte solennel de consécration de ma personne, de ma famille et de mon royaume au *sacré Cœur de Jésus*, avec promesse de donner à tous mes sujets l'exemple du culte et de la dévotion qui sont dus à ce Cœur adorable.

" 3^o D'ériger et de décorer à mes frais, dans l'église que je choisirai pour cela, dans le cours d'une année à compter du jour de ma délivrance, une chapelle ou un autel qui sera consacré au *sacré Cœur de Jésus*, et qui servira de monument éternel de ma reconnaissance et de ma confiance sans

bornes dans les mérites innuis et dans les trésors inépuisables de sa grâce qui sont renfermés dans ce Cœur sacré.

“ 4^e De renouveler tous les ans, au lieu où je me trouverai le jour qu'on célébrera la fête du *sacré Cœur* l'acte de consécration exprimé dans l'article deuxième, et d'assister à la procession générale qui suivra la messe de ce jour.

“ Je ne puis aujourd'hui proposer qu'en secret cet engagement ; mais je le signerais de mon sang s'il le fallait, et le plus beau jour de ma vie sera celui où je pourrai le publier à haute voix dans le temple.

“ O Cœur adorable de mon Sauveur ! que j'oublie ma main droite et que je m'oublie moi-même, si jamais j'oublie vos bienfaits et mes promesses, et si je cesse de vous aimer et de mettre en vous ma confiance et toute ma consolation.”

*Consécration de la ville de Marseille au divin
Cœur de Jésus.*

A l'occasion d'une grande calamité publique, un pieux prélat, Mgr de Belzunce, avait devancé le vœu de Louis XVI.

Un bâtiment venant des Echelles du Levant et arrivé à l'île d'If, le 25 mai 1720, répandit en France le fléau redoutable de la peste. Le mal se manifesta dans les premiers jours de juillet et fit en peu de temps de rapides progrès. Presque toute la Provence en fut atteinte. Mais ce fut à Marseille que la contagion se déploya avec plus de fureur. Elle était encore accrue par les chaleurs de l'été, qui sont très ardentes dans cette ville. Bientôt la mortalité fit les plus grands ravages. Le nombre des pestiférés augmentait tous les jours. La maladie ne durait pas plus de vingt-quatre heures. Dans cette situation désespérante, où la pitié était étouffée par la peur, et où chacun tremblait pour soi, la ville fut heureuse de renfermer de ces hommes intrépides et charitables que le danger n'effrayait pas ou qui savaient le braver. Le clergé surtout se montra

digne de son auguste ministère. Les prêtres des paroisses, les religieux rivalisèrent de zèle et de dévouement. Assidus dans les maisons des malades et dans les hôpitaux, ils portaient à tous les secours de la religion et les consolations nécessaires au milieu de cette désolation générale. Ils couraient de lit en lit, assiégeant sans effroi ces asiles assiégés par la contagion. L'évêque de Marseille, M. de Belzunce, les soutenait par son exemple. Loin d'écouter les conseils timides, il était resté au milieu de son troupeau, il remplissait les fonctions de père et de pasteur, visitant les malades, secourant les pauvres, et montrant tout le courage qu'inspire une héroïque charité. Il ne périt point, mais plus de deux cent cinquante prêtres et religieux furent victimes de leur zèle, et la contagion enleva en tout environ cinquante mille personnes.

“ Elle était encore dans sa plus grande force, lorsque, le 7 septembre, les échevins, firent, au nom de la ville et entre les mains de l'évêque, le vœu solennel de doter un hôpital pour les orphelins. Le 1^{er} novembre, jour où l'Eglise célèbre la fête de tous les Saints, M. de Belzunce fit une procession solennelle pour toucher la colère de Dieu. Il marcha la corde au cou, les pieds nus, et tenant la croix dans ses mains, et célébra les saints mystères sur un autel dressé en plein air. Là, après avoir exhorté son peuple à fléchir le Ciel par ses prières, il consacra la ville au Cœur de Jésus ; et depuis, les échevins s'engagèrent, par une délibération, à entendre tous les ans la messe le jour du sacré Cœur, à y offrir un flambeau orné de l'écusson de la ville, et à se trouver, le soir, à une procession générale en action de grâces de la cession du fléau : cérémonie qui fut longtemps ponctuellement observée, et qui, après avoir été interrompue par la révolution de 93, fut rétablie sous la restauration. A dater de ce jour, aucun malade ne mourut de la peste, et la ville fut délivrée¹. ”

1 Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique, t. 1.

*Consécration de la ville et du diocèse d'Amiens au sacré
Cœur de Jésus.*

Lors du choléra de 1866, qui a si cruellement affligé entre toutes nos cités la ville d'Amiens, Mgr Boudinet, le pieux prélat placé à la tête de ce diocèse, a rappelé par son courage et son dévouement toutes les vertus de l'illustre Belzunce, et, comme lui aussi, il a voulu placer son troupeau désolé sous la sauvegarde du Cœur de Jésus. Voici quelques détails sur la touchante cérémonie de cette solennelle consécration :

Convoqué à la cathédrale par une lettre de son premier pasteur, le peuple d'Amiens devait être témoin d'un de ces spectacles dont toute une génération conserve le souvenir.

La pieuse invitation s'était transmise de bouche en bouche, et à peine connue le matin, elle était déjà généralement répandue avant l'heure indiquée. Le soir, les rues adjacentes à la cathédrale ne suffisaient presque pas à contenir la foule qui se rendait dans le temple et qui en remplissait peu à peu l'immensité, et sans les deuils nombreux qu'on pouvait remarquer, on aurait pu croire qu'aucun vide ne s'était encore fait dans les rangs de cette population, décimée cependant par le fléau.

A cinq heures, la procession sortant du chœur, descendit dans la grande nef. Revêtus de leurs habits sacerdotaux, et portant des cierges à la main, un grand nombre de prêtres précédaient le très-saint Sacrement : réguliers et séculiers, franciscains, jésuites, curés, vicaires, aumôniers, confondus et unis dans la prière comme ils l'avaient été dans le charitable zèle de l'action. On remarquait quelques vides dans les rangs de ce clergé : la mort y avait aussi fait des victimes, d'autres étaient en proie à la maladie, et les traits altérés de ceux qu'on voyait debout attestaient les fatigues d'un héroïque dévouement.

Mgr l'évêque d'Amiens était sous le dais, portant le saint Sacrement, escorté par les membres des conférences de saint Vincent de Paul, portant

également des cierges. Combien était imposant l'effet de cette pompe sacrée qui s'accomplissait au milieu d'une foule prosternée ! Impossible de rendre le tableau saisissant de tous ces visages pieux et recueillis, tournés vers le Dieu de l'Eucharistie, et lui envoyant à travers leurs larmes le cri de la douleur et de la supplication. " Non ; non, " disait ensuite un homme éloigné jusque là de toute pratique religieuse, " je n'ai jamais rien vu de semblable ; malgré moi, je pleurais. "

La procession ayant achevé son parcours, et tout le clergé s'étant rangé sur les degrés du chœur, autour d'un autel où le saint Sacrement a été déposé, M. l'abbé Fallières, vicaire-général, a donné lecture de la lettre pastorale de Monseigneur à l'occasion du choléra, et pour la consécration de la ville et du diocèse d'Amiens au sacré Cœur de Jésus. Après cette lecture et celle de l'amende honorable, le vénérable prélat est monté lui-même en chaire ; et malgré un état évident de faiblesse, suite nécessaire de longues fatigues et d'une récente maladie, il a su trouver dans son âme assez de force pour se faire entendre de son immense auditoire. Cette touchante allocution a été l'épanchement sacré du cœur désolé, mais confiant, d'un évêque, d'un père dans le cœur de ses enfants. Mais où les larmes ont coulé avec le plus d'abondance, où il y a eu comme une explosion d'émotion jusque-là contenue, ça été au moment où rappelant que *le bon pasteur donne sa vie pour son troupeau*, le saint évêque s'est écrié : " Oh ! oui, j'offre ma vie ; bien des fois je l'ai offerte ! je serais si heureux que mon offrande fût acceptée et mon peuple épargné ! j'ai soixante ans, je suis vieux, mes forces m'abandonnent ; elles ne répondent plus à l'ardeur qui me presse et au zèle que j'ai pour vous ; oh ! pourquoi la vie me serait-elle laissée ? Vivez, mes bien-aimés frères ; que Dieu prenne votre évêque ! Pour vous sauver, il lui sera doux de mourir. " On pleurerait, et comment répondre autrement que par des larmes à de tels accents de charité ?

C'est au milieu de cette émotion et de ces larmes que Monseigneur a prononcé l'acte de consécration en ces termes :

“ Moi, Jacques-Antoine, évêque d'Amiens, pénétré de douleur, à la vue de l'affliction de mon peuple d'Amiens, souffrant de tous les coups qui le frappent depuis bientôt deux mois, et que j'aurais souhaité détourner au prix de ma propre vie, désirant de toute mon âme épargner au reste de mon diocèse de semblables malheurs, et obtenir pour ma ville bien-aimée d'Amiens un terme ou du moins un allègement à ses maux, humblement prosterné devant Dieu, en présence de la très sainte Vierge Marie, des anges et des saints, je consacre la ville et le diocèse d'Amiens, je consacre mes prêtres et je me consacre moi-même au sacré Cœur de Jésus ! Qu'ainsi nous vienne en aide, nous protège et nous délivre, ce Cœur divin, source de miséricorde, auquel soit à jamais notre adoration, notre reconnaissance et notre amour dans le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

Comme pour ratifier cette consécration solennelle, le peuple a chanté trois fois : *Cor Jesu sacratissimum, miserere nobis* (Cœur sacré de Jésus, ayez pitié de nous). Il s'est incliné sous la bénédiction du très saint Sacrement. On a encore chanté trois fois *Parce Domine* ; et ainsi s'est terminé ce grand acte de foi et de pénitence, de piété et d'espérance, gravé dans toutes les âmes, et dont une chapelle érigée dans cette cathédrale et dédiée au sacré Cœur de Jésus transmettra la mémoire aux âges futurs.

Consécration au sacré Cœur de Jésus d'une paroisse de Lille et de quelques autres du diocèse de Cambrai.

Au mois d'août 1866, l'épidémie qui avait ravagé la ville d'Amiens fit son apparition à Lille ; l'agglomération considérable de la classe ouvrière dans cette ville industrielle faisait craindre des malheurs non moins grands que ceux que l'on avait eu à déplorer dans des cités peu éloignées. Le mois de septembre fut marqué par des pertes nombreuses.

Sans doute la plupart de ces jeunes défunts mouraient bien préparés ; mais de grands vides se faisaient dans quelques familles cruellement éprouvées, et l'émotion qui se répandait parmi les ouvriers menaçait d'augmenter le fléau.

L'exemple d'Amiens et de deux paroisses du diocèse de Cambrai avait montré combien est efficace le recours au divin Cœur de Jésus : on exposa dans plusieurs églises des images du sacré Cœur ; la foule recueillie vint s'agenouiller devant elles à l'issue de la messe et du salut ; on entoura de fleurs ces emblèmes sacrés, on y suspendit des *ex-voto*.

Le vénérable archiprêtre doyen de la paroisse Sainte-Catherine, surpris et charmé des progrès que cette dévotion faisait dans son troupeau, conçut la pensée de le consacrer tout entier au sacré Cœur de Jésus.

Une cérémonie solennelle allait être célébrée, celle de l'adoration perpétuelle du très saint Sacrement, fixée pour cette paroisse au 29 septembre ; le lendemain de ce jour fut fixé pour la consécration. Tout contribuait à rendre cette solennité plus touchante : l'anniversaire du jubilé de 1865 approchait ; on appela, pour en célébrer le souvenir, le R. P. Stoufflet, de l'institut du Saint-Rédempteur, dont la parole avait produit des fruits abondants pendant la mission de l'année précédente. Cette voix, si populaire à Lille, entretint pendant quatre jours un auditoire nombreux et recueilli de l'amour du divin Sauveur pour les hommes, et de l'ingratitude des hommes à son égard. Le jour de l'adoration, le vénérable pasteur vit avec joie les fidèles se presser en grand nombre autour de la sainte table, et, pendant tout le jour, les habitants des divers quartiers se ranger, à leur tour, près de l'autel et se relever mutuellement aux heures assignées à chacun. Le soir du second jour, M. le doyen monta en chaire au milieu d'une foule émue et si nombreuse que l'église pouvait à peine la contenir. Il consacra au Cœur de Jésus le cœur du pasteur et ceux des paroissiens, protesta de leur dévouement sans bornes

aux désirs du divin Maître, et plaça sous la tutelle de ce Cœur adorable leurs intérêts spirituels et temporels.

A partir de ce jour, l'épidémie ne fit plus que des victimes isolées ; les ravages du fléau avaient cessé, et la ville de Lille remerciait Dieu de l'avoir rendu moins meurtrier dans ses murs que dans beaucoup d'autres villes.

Depuis lors cet exemple a été suivi par deux petites paroisses de la banlieue, Notre-Dame de Fives et Saint-Maurice hors des murs, qui ont aussi trouvé leur sauvegarde dans la même dévotion.

Aujourd'hui l'image du sacré Cœur a sa place dans la chapelle de Notre-Dame de la Treille, l'illustre patronne de Lille.

Consécration du diocèse de Saint-Denis au sacré Cœur de Jésus.

Rivalisant de zèle avec la mère-patrie, nous voyons nos colonies se ranger aussi sous les étendards du sacré Cœur. Voici ce que l'on écrivait de Saint-Denis (île Bourbon).

Le vendredi 15 septembre 1865, avait lieu à la cathédrale une de ces belles et consolantes cérémonies dont l'Eglise catholique a seule le secret et qui ne sont pas une des moindres preuves de sa divine origine. A l'issue de la retraite ecclésiastique, Mgr Maupoint consacrait solennellement son diocèse au sacré Cœur de Jésus.

Par les soins de M. l'abbé Peyrou, l'église avait été magnifiquement ornée, et, dès sept heures du matin, elle était remplie par les fidèles, dont l'empressement rendait son enceinte trop petite. A sept heures et demie le clergé est parti processionnellement de l'école des Frères, où avait lieu la retraite, pour se rendre à la cathédrale. Les enfants de l'Ouvroir ouvraient la marche ; après venaient les religieuses des divers ordres : Filles de Marie, sœurs de Saint-Joseph, sœurs de Charité, et les Frères ; tous les prêtres présents à Saint-Denis, au nombre d'une soixantaine environ, précédaient Monseigneur

Ajoutons que l'école professionnelle de la Providence, en grande tenue, tambour en tête et suivie de sa fanfare, assistait à la procession.... les bannières du Sacré-Cœur de Jésus, de Notre-Dame-des-Victoires, etc, y flottaient au vent ; les reliques de la bienheureuse Marguerite-Marie ¹, portées dans une belle châsse par M. l'abbé Cloix, curé de la paroisse du Sacré Cœur de Jésus, et compatriote de la Bienheureuse, précédaient la statue de Notre-Seigneur Jésus-Christ montrant son divin Cœur ; la Bienheureuse était là pour répéter aux cœurs des fidèles accourus en foule à cette cérémonie : "Voilà ce COEUR qui a tant aimé les hommes et qui en est si peu aimé !..." La statue, placée sur un brancard richement orné, était portée par quatre prêtres en riche dalmatique de drap d'or ; quatre dignitaires de la cathédrale ou du diocèse en tenaient les cordons ; deux thuriféraires agitaient sans cesse leurs encensoirs, de nombreux enfants de chœur, portant des oriflammes et des flambeaux, entouraient l'image du Sauveur. Enfin Monseigneur l'évêque de Saint-Denis, accompagné de ses vicaires généraux, et précédé des chanoines et du clergé séculier et régulier, fermait cette marche triomphale... Pendant le trajet toutes les cloches de la ville faisaient entendre leurs plus joyeuses volées, la fanfare de la Providence offrait les prémices de son harmonie au sacré Cœur, et le clergé ne cessait de chanter ces invocations :

Cor Jesu sacratissimum, miserere nobis !...

Beata Maria Margarita, ora pro nobis !...

Après la messe célébrée solennellement par Monseigneur, le R. P. Etcheverry est monté en chaire. Son discours, qui a vivement impressionné l'audi-

(1) La chapelle des Frères venait de les recevoir de Paray-le-Monial. Dans la lettre d'envoi on lit : "... Nous supplions la bienheureuse Marguerite-Marie de ne pas paraître en vain sur le sol de l'île Bourbon, mais d'y allumer le beau feu de l'amour pour le sacré Cœur de Jésus dans toutes les âmes..." Sœur Marie-Célestine Carmoy, supérieure de la Visitation-Sainte-Marie. .

toire, a été le développement et la démonstration de cette pensée si vraie et si consolante : La religion catholique est tout amour, amour de Dieu pour les hommes, amour des hommes pour Dieu ; le sacré Cœur de Jésus en est donc le résumé, puisque, cœur du Dieu-homme, il a ressenti ces deux amours.

Après le sermon, l'ordonnance synodale qui consacrait le diocèse de Saint-Denis au sacré Cœur de Jésus a été lue par M. l'abbé Carméné, chanoine honoraire, curé de Saint-Pierre ; puis Monseigneur est monté en chaire, et a prononcé la formule de consécration avec une émotion bien compréhensible et à laquelle s'associait toute l'assistance. Voici cette consécration.

Acte de consécration du diocèse de Saint-Denis au Cœur sacré de Jésus.

“ Seigneur Jésus, Dieu fait homme, vous avez passé sur la terre il y a dix-huit siècles, annonçant à toutes créatures la vérité, la vertu, la perfection par vos paroles et par vos exemples ; vous avez montré aux hommes le chemin du véritable bonheur sur la terre, et vous leur avez ouvert les portes du ciel par l'immolation de votre personne adorable sur le Calvaire sanglant ; puis, Seigneur, tel qu'un père attentif et bon, pour consoler vos enfants, les fortifier et les diriger sur la terre, vous leur avez donné votre corps sacré, vivant et glorieux, dans la sainte Eucharistie ; vous leur avez envoyé l'Esprit-Saint, qui conduit et fait toujours triompher par sa lumière et sa puissance invincible la sainte Eglise catholique, notre mère ; enfin du haut du ciel, vous nous ouvrez vos bras et votre sein paternel, pour que nous allions nous y jeter au bout de notre carrière, et y rester éternellement, comblés de joies, rassasiés de bonheur.

“ A la vue d'une bonté si puissante et si douce, nous avons cherché la source bénie d'où jaillissent tant de bienfaits. Vous-même, Seigneur, avez voulu descendre jusqu'à l'humanité et répondre à ses désirs en vous révélant à une âme sainte ; vous lui

avez montré votre Cœur sacré et lui avez dit : Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes !

“ Nous le comprenons, ô Jésus ! c'est votre Cœur, le plus parfait de tous les cœurs ; votre cœur uni hypostatiquement au Verbe divin, vrai Fils de Dieu ; votre cœur brûlant d'amour pour la gloire du Père céleste et le salut des âmes ; c'est ce cœur qui vous a poussé à travers tous vos travaux, tous vos sacrifices, jusqu'au Calvaire, c'est ce cœur aimant qui vous retient captif dans nos églises, au saint tabernacle, auprès de vos enfants chéris.

“ Aussi, considérant les flammes divines qui sortent de votre Cœur sacré, ô Jésus, nous avons pensé que nous ne devions pas rester plus longtemps muets, mais proclamer à la face du ciel et de la terre votre amour infini et notre reconnaissance !

“ Voici donc, ô Jésus, le diocèse de Saint-Denis se consacrant tout entier à votre cœur adorable, par la voix et le cœur de son premier pasteur, auquel s'unissent les cœurs de ses prêtres et de ses fidèles !

“ Cœur de Jésus ! nous vous consacrons tous les petits enfants du diocèse, ces enfants qui vous sont chers par leur innocence. Faites qu'ils honorent par leur piété filiale, leurs parents sur la terre, et au ciel notre Père, qui est aussi le vôtre.

“ Cœur de Jésus ! nous vous consacrons les parents, afin qu'animés envers leurs enfants d'un véritable et saint amour, ils considèrent leurs âmes comme un dépôt sacré dont ils devront vous rendre compte un jour.

“ Cœur de Jésus ! nous vous consacrons toutes les personnes chargées d'instruire ces chers enfants, pour qu'elles sachent leur inspirer, avec le goût de la science, l'amour de la vertu et des choses célestes.

“ Cœur de Jésus ! nous vous consacrons la nombreuse jeunesse de ce diocèse, vous suppliant de conserver en elle par votre grâce l'angélique vertu de pureté, que vous avez fait fleurir, et que vous avez tant aimée en Marie votre auguste Mère, en saint Jean votre disciple chéri.

“ Cœur de Jésus ! nous vous consacrons les pauvres, les malades, les infirmes, les voyageurs éloi-

gnés de leur chère famille, tous ceux qui souffrent, pleurent, gémissent ici-bas. Ayez pitié de toutes les âmes visitées par la souffrance ; encouragez-les en faisant briller à leurs yeux la récompense que vous avez promise en disant : Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés !

“ Cœur de Jésus ! nous vous consacrons les maîtres et les serviteurs. Faites comprendre de plus en plus aux maîtres que leurs serviteurs ont une âme immortelle rachetée par votre sang divin ; âme immortelle qu'ils sont obligés de faire nourrir du pain de votre parole divine. Inspirez aux serviteurs de servir leurs maîtres avec dévouement et fidélité.

“ Cœur de Jésus ! nous vous consacrons toutes les personnes qui sont revêtues de l'autorité dans la colonie et se dévouent à la chose publique. Faites, Seigneur, qu'ils recueillent ici-bas, pour prix de leur dévouement, le respect et la sympathie, et au ciel la récompense infiniment plus grande que vous réservez à ceux qui auront honoré et fait honorer votre nom divin.

“ Cœur de Jésus ! nous vous consacrons tous les âges et surtout la vieillesse. Nous sollicitons de votre infinie bonté que les vieillards comprennent que bientôt la terre va leur échapper avec tout ce qu'elle contient, et qu'ils doivent tourner leurs espérances vers les biens éternels. Ne permettez pas Seigneur, que la mort les frappe avant qu'ils aient purifié leur âme par le sacrement de pénitence. Allez, ô Jésus, vous qui êtes le viatique céleste, allez les visiter un jour sur leur lit de douleur, et embrassez leur âme du désir ardent de vous voir dans l'éternité !

“ Cœur de Jésus ! nous vous consacrons toutes les communautés religieuses d'hommes et de femmes, avec leur travaux, leurs sacrifices et leur dévouement. Nous vous prions, Seigneur, d'allumer en elles de plus en plus le feu de la charité divine que vous êtes venu apporter sur la terre, désirant qu'il s'enflamme chaque jour davantage et qu'il se répande par elles sur la terre.

“ Cœur de Jésus ! nous vous consacrons le clergé de ce diocèse, nos chers coopérateurs, qui durant leur retraite, viennent de nous édifier par leur piété. Faites, ô Cœur adorable, qu'ils soient au milieu des peuples d'autres vous-même par leurs paroles et leurs actes, afin qu'après s'être consumés à procurer votre gloire et à sauver leurs frères, ils jouissent auprès de vous de cet éclat divin que vous avez promis à ceux qui procureraient le salut d'une âme !

“ Cœur de Jésus ! après vous avoir offert le troupeau, nous vous en supplions, daignez aussi agréer l'offrande que le pasteur vous fait de lui-même, de ses travaux, et de ce qu'il a d'intelligence, de santé et de vie ! Vous faire connaître, vous faire aimer, vous aimer ardemment lui-même, et un jour vous contempler dans la splendeur de votre gloire, en compagnie de ces âmes qu'il vient de vous consacrer, tels sont, ô Cœur adorable, les sentiments que nous déposons à vos pieds sacrés, vous priant de les bénir et de les exaucer !

“ Jetez donc un regard plus paternel encore, Seigneur Jésus, sur ce diocèse de Sainte-Denis, qui est désormais le diocèse de votre cœur sacré. Bénissez les âmes justes qui s'y trouvent, convertissez les pécheurs, éclairez les infidèles, faites briller parmi nous d'un nouvel éclat la vérité et la vertu, embrassez tous les cœurs de votre saint amour, montrez à tous les yeux que vous avez un droit suprême à être aimé des hommes, qui sont vos créatures, vos sujets, ou plutôt vos enfants. Ne permettez pas, Seigneur, qu'ils soient des enfants ingrats, mais plutôt attirez-les à votre cœur paternel par la douce influence de votre infinie bonté. Eloignez, éloignez aussi de nous, nous vous en conjurons, les fléaux qui nous menacent sans cesse ; faite cesser la stérilité de la terre, la stagnation du commerce, la perturbation des fortunes publiques et des fortunes privées. Ramenez parmi nous la confiance, la prospérité, l'abondance et la paix. Car vous-même vous avez dit : Cherchez d'abord le royaume de Dieu, et le reste viendra comme par surcroît¹. Le ciel et la

1. Matt. vi, 33.

terre passeront, mais nulle de vos paroles ne passera sans être accomplie.

“ O éternel honneur de notre race et de notre Eglise, ô Marie, nous ne saurions jamais séparer votre cœur du cœur de votre divin Fils ! En nous consacrant au cœur de Jésus, nous sommes sûrs de réjouir votre cœur maternel, et d'être plus que jamais, ô notre bonne Mère, vos enfants chéris ! Amen. ”

Pendant que Monseigneur prononçait la consécration, le canon a fait entendre sa grande voix, prouvant une fois de plus l'accord qui existe entre l'autorité civile et l'autorité religieuse dans la colonie.

La consécration finie, Monseigneur a entonné le *Te Deum* ; puis il est remonté processionnellement à l'école des Frères avec tout son clergé.

Cette belle cérémonie a laissé de bien douces impressions dans le cœur de tous ceux qui y ont assisté ; de plus, il est permis d'espérer qu'elle mettra fin aux épreuves qui accablent la colonie, et lui ramènera cette prospérité dont il ne reste plus que le souvenir. *Demandez, et vous recevrez*, a dit le divin Sauveur ; pourquoi n'espérerions-nous pas que ces prières faites par le premier Pasteur du diocèse, le clergé et les fidèles, unis dans une commune pensée, et demandant la prospérité spirituelle et temporelle, seront exaucées.

Espérons que la France entière suivra l'exemple de ces pieuses populations ; et la France alors sera sauvée de bien des fléaux, et surtout du mauvais esprit qui l'envahit et de la déchéance morale qui la menace !

Pour nous, simples fidèles qui ne pouvons que former des vœux à cet égard, prions : la prière apaise les colères célestes et obtient toutes les grâces !

CONCLUSION

Résolutions d'une âme qui veut se vouer au culte du sacré Cœur de Jésus ¹.

I.—Je me ferai inscrire dans l'Association du Sacré Cœur de Jésus, et je communierai le premier vendredi de chaque mois. Ce jour-là je réciterai une consécration et une amende honorable au Sacré-Cœur.

II.—Chaque année je célébrerai avec une grande piété la fête du Sacré-Cœur, et je m'y préparerai par une neuvaine solennelle. Je prierai chaque jour pour les pécheurs si aimés par le Cœur de Jésus, et si ingrats envers lui.

Je méditerai souvent sur ces paroles de la bienheureuse Marguerite-Marie : "Je ne sache pas qu'il y ait nul exercice de dévotion dans la vie spirituelle, qui soit plus propre pour élever en peu de temps une âme à la plus haute perfection que le culte du Sacré-Cœur de Jésus."

III.—J'entendrai la sainte messe en m'appropriant les sentiments du Cœur de Jésus ; m'humiliant avec lui, gémissant avec lui, sur mes péchés et ceux de tous les hommes, et m'offrant avec lui à Dieu son Père, comme une victime toute dévouée à son amour.

IV.—J'adresserai de fréquentes invocations au sacré Cœur de Jésus. C'était la pieuse coutume de saint Louis de Gonzague. D'après le témoignage de sainte Madeleine de Pazzi, il dut à sa tendre dévotion envers le sacré Cœur la haute sainteté à laquelle il parvint sur la terre et la gloire dont il jouit maintenant dans le ciel.

V.—A l'exemple de plusieurs saints à qui Notre-Seigneur avait recommandé cette pratique, je recommanderai au sacré Cœur de Jésus toutes mes actions, afin qu'il les rende parfaites, et qu'il daigne suppléer par ses mérites infinis à toutes mes négligences et à toutes mes imperfections.

¹ *Le Cœur de Jésus*, par le P. Desjardins, in-18. Lecoq.

VI.—Je prendrai l'heureuse habitude de *prier* par le Cœur de Jésus, de m'inspirer de ses sentiments, de méditer sur ses vertus intérieures, et d'agir toujours en union avec lui.

VII.—J'offrirai souvent à la sainte Vierge le Cœur adorable de son divin Fils. Marie a elle-même exprimé à sainte Gertrude que nul exercice de dévotion n'était plus agréable à son cœur maternel.

VIII.—Je visiterai souvent le sacré Cœur de Jésus au saint tabernacle, où il se consume d'amour pour nous, et où cependant il se trouve presque toujours dans un isolement bien douloureux, même au sein de nos cités les plus populeuses.

IX.—Je prierai souvent le Cœur de Jésus pour la sainte Eglise notre mère, pour le souverain Pontife, pour les supérieurs ecclésiastiques et temporels, pour les âmes du purgatoire qui lui sont si chères, pour les pauvres pécheurs qu'il aime avec tendresse malgré leur ingratitude, et enfin pour les intérêts religieux de la France qui, la première, l'honora d'un culte public.

X.—Je prierai souvent le Cœur agonisant de Jésus pour les agonisants de chaque jour. Un acte de repentir obtenu par mes prières peut leur ouvrir le ciel. Si je parviens à sauver une âme chaque jour, quelle riche moisson pour l'éternité !

XI.—Je prendrai les sentiments du Cœur de Jésus envers Marie, saint Joseph, les anges, les saints et les âmes du purgatoire. La dévotion au Cœur de Jésus, loin de diminuer mes autres dévotions, deviendra ainsi leur principe et leur aliment.

XII.—Enfin, je recommanderai souvent au Sacré Cœur de Jésus le moment de ma mort. Je lui demanderai avec instance de mourir dans la ferveur de son amour, muni des sacrements de la sainte Eglise, et je repasserai souvent dans mon cœur ces consolantes paroles de la bienheureuse Marguerite-Marie : " Oh ! qu'il est doux de mourir après avoir eu une tendre et constante dévotion au Cœur sacré de Celui qui doit nous juger ! "

TABLE

	PAGES
PRÉFACE.....	III
I. LE CŒUR DE JÉSUS.	
Antiquité de la dévotion au sacré Cœur de Jésus.....	5
Ce que l'on entend par la dévotion au sacré Cœur de Jésus.....	6
L'instrument du Cœur de Jésus.....	8
Guérison obtenue par l'intercession de la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque.....	23
Autre trait de la puissante intercession de la bienheureuse Marguerite-Marie.....	26
Béatification de la vénérable Marguerite-Marie.....	27
Fêtes de Paray-le-Monial.....	31
Une rencontre à Gênes.....	35
II. LES PROMESSES DU CŒUR DE JÉSUS.	
Cœur de Jésus source et océan de miséricorde infinie pour les pauvres pécheurs.....	37
Conversion et sainte mort.....	37
Venite ad me.....	40
Cœur de Jésus ressource assurée dans les nécessités même temporelles.—Jésus vient en aide à ses servantes dans le besoin.....	44
Une prière aux sacré Cœur de Jésus exaucée.....	45
Armelle Nicolas.....	45
Cœur de Jésus santé des infirmes.—Un vœu en l'honneur du sacré Cœur de Jésus.....	46
Agonie et retour à la vie.....	46
Cœur de Jésus notre espérance à la mort.—La porte du Ciel.....	49
Un pécheur au lit de la mort.....	50
Promesses de Notre-Seigneur en faveur de ceux qui s'efforcent de propager la dévotion à son sacré Cœur.....	52
Zèle de la bienheureuse Marguerite pour répandre la dévotion au sacré Cœur de Jésus.....	52

III. LES AMIS DU CŒUR DE JÉSUS.

PAGES

Tendre dévotion de quelques saints envers le Cœur de Jésus.....	53
Union de sainte Catherine de Sienne avec le Cœur de Jésus.....	54
La demeure de saint François de Sales.....	54
Saint Louis de Gonzague, apôtre de la dévotion au Cœur de Jésus.....	55
Un cœur embrasé d'amour.....	57
Un nouveau Berchmans.....	58
Zèle admirable du P. Ronsin pour la dévotion au sacré Cœur de Jésus.....	61
Un épisode du siège de Soissons en 1814.....	63
Un saint religieux dévoué au Cœur de Jésus.....	66
Amour du curé d'Ars pour le Cœur de Jésus.....	64
Le jeune apôtre du Cœur de Jésus.....	65

IV. PRATIQUES EN L'HONNEUR DU CŒUR DE JÉSUS.

Le mois du Cœur de Jésus.....	70
Origine du mois du Cœur de Jésus.....	71
Pratiques pour sanctifier le mois du Cœur de Jésus.....	73
Le premier vendredi du mois consacré au Cœur de Jésus.....	73
Combien Notre-Seigneur tient à la communion du premier vendredi de chaque mois.....	74
La communion réparatrice.....	77
Douleur d'une âme généreuse à la vue des offenses faites au Cœur de Jésus.....	78
Pratiques des Religieuses bénédictines de l'Adoration perpétuelle.....	79
L'Apostolat de la prière.....	81
Heureux fruits de l'Apostolat de la prière dans un petit séminaire.....	83
L'Apostolat dans un pensionnat de jeune filles.....	84
Dévotion au Cœur agonisant de Jésus.....	86
Conversion obtenue par l'invocation du Cœur agonisant de Jésus.....	88
Prière pour les agonisants.....	89
Les images du Cœur de Jésus.....	90
Joie de la bienheureuse Marguerite-Marie en recevant une image du Cœur de Jésus.....	91
La bénédiction d'une famille.....	92
L'arme du missionnaire.....	95
La médaille du sacré Cœur de Jésus est un bouclier dans les dangers.....	98

V. LES FASTES DU CŒUR DE JÉSUS.

	PAGES
Consécration de la France au sacré Cœur de Jésus par Louis XVI.	99
Consécration de la ville de Marseille au divin Cœur de Jésus.....	102
Consécration de la ville et du diocèse d'Amiens au sacré Cœur de Jésus	104
Consécration au sacré Cœur de Jésus d'une paroisse de Lille et de quelques autres du diocèse de Cambrai.....	106
Consécration du diocèse de Saint-Denis au sacré Cœur de Jésus....	108

CONCLUSION.

Résolutions d'une âme qui désire se vouer au culte du sacré Cœur de Jésus.....	115
--	-----

